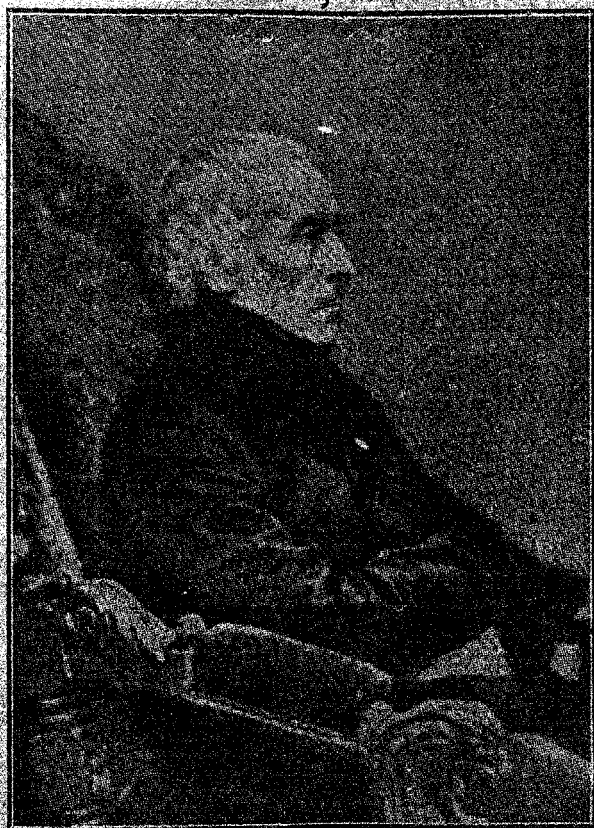


844.99

B 667aa

Chez les Anciens Acadiens

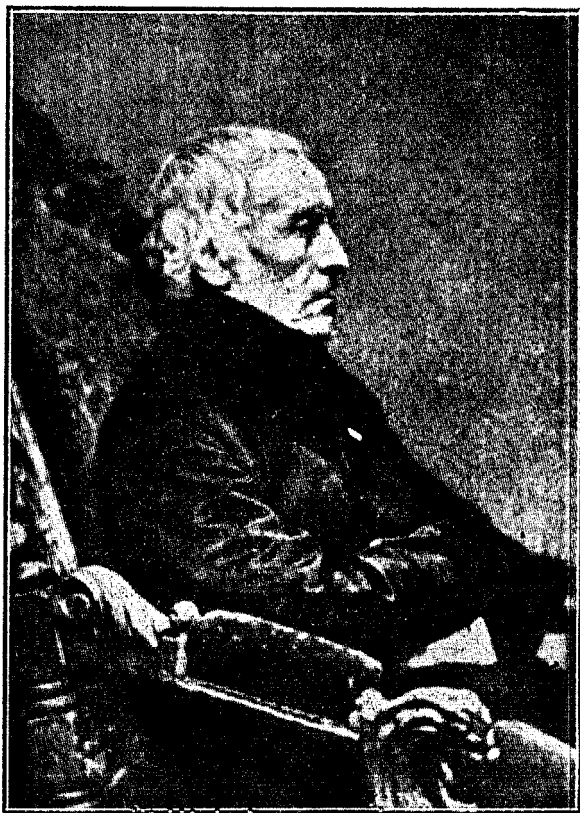


Causeries du Grand Père Antoine

Par Rév. A.-T. Bourque

MONCTON, N. B.
DES PRESSES DE L'ÉVANGÉLINE
1911

Chez les Anciens Acadiens



Causeries du Grand Père Antoine

Par Rév. A.-T. Bourque

CHEZ

LES ANCIENS ACADIENS

(Causeries du Grand-Père Antoine)

Par

A. T. BOURQUE, M. A.

AVANT PROPOS

Ami lecteur, si vous êtes en quête d'un régal littéraire, fermez bien vite ce livre et passez votre chemin.

Le Grand-père Antoine ne prétend pas être un littérateur, il se dit tout au plus un bon vieux causeur, qui ne vous demande que la permission de jaser à sa façon.

De plus il vous prie de ne pas considérer toutes les choses qu'il vous raconte dans ses causeries, comme des articles de foi.—Il vous avertit que les faits qu'il rapporte lui viennent pour la plupart des anciens, d'une autre époque, qui les lui ont racontés, et voilà tout.

Avec cet avis dûment donné et comptant sur la bienveillance du public acadien, il lance à l'aventure le petit livre contenant ses humbles causeries.

A.-T. B.

Chez les Anciens Acadiens

Il y a Cinquante Ans

Il n'est point nécessaire, mes amis, de mettre ses lunettes pour constater aujourd'hui qu'ils sont bien réels, et, tout considéré, vraiment étonnants les progrès qui se sont faits chez nos Acadiens depuis une cinquantaine d'années.

Oui, il y a cinquante ans, et je m'en rappelle bien encore, c'est à peine si nous pouvions compter deux ou trois prêtres parmi les nôtres. Point de médecins, point d'avocats, de juges ou de sénateurs acadiens dans ces temps-là. Peut-être avions-nous un membre à la législature du Nouveau-Brunswick et un autre à celle de la Nouvelle-Ecosse.

Quant à des marchands, des commercants, des industriels et autres hommes d'affaires, on pouvait alors les compter sur les doigts de la main, et des fermiers instruits, ayant fait un cours d'études quelconque, ceux-là n'avaient point encore fait leur apparition.

Nous avions cependant quelques maîtres-d'école, des fameux pédagogues qui passaient pour de grands savants dans ces temps-là, sachant lire et écrire couramment et pouvant enseigner les principes élémentaires de l'arithmétique d'une manière assez orthodoxe. Et c'était là à peu près les seules ressources que possédaient nos gens d'alors pour pouvoir s'instruire et se mettre au niveau des autres nationalités.

Or donc, par un beau jour, c'était en 1861 je crois, l'Éducation, la grande Éducation nous arriva au pays avec armes et . . . j'allais dire bagage, mais ma foi il n'y avait point de bagage dans son train, et quant aux armes on a voulu dire qu'elles n'étaient point dangereuses et par conséquent peu redoutables.

Tout de même c'était bien là le commencement, le grain de sénévé qui devait se développer et devenir plus tard le bel et grand arbre que nous admirons tous aujourd'hui et qui a déjà donné au pays de si beaux et de si généreux fruits.

Certes, avec l'éducation, les choses ont rondement marché dans le pays depuis cette époque là : Les progrès accomplis au cours des cinquante années qui viennent de s'écouler, sont des plus consolants, je dirai plus, ils sont surprenants, merveilleux même, de la part de notre petit peuple Acadien qu'on avait longtemps considéré en certains milieux comme une race inférieure, dénuée d'intelligence, un peuple de parias, de *half-breeds*, propre tout au plus à servir de valets aux messieurs des autres nationalités.

Sous l'influence de l'éducation, l'Acadie s'est pour ainsi dire ressuscitée et cela dans un espace de temps re-

lativement assez court, et malgré les misères et les difficultés de tout genre qu'on n'a cessé de leur susciter, malgré les horreurs de la conquête et les traitements barbares et inouïs de la déportation, nos Acadiens depuis leur retour au pays des ancêtres, n'ont cessé d'avancer, de marcher fermes, tenaces et persévérants dans les voies du progrès, et aujourd'hui plus que jamais, ils prétendent tenir leur juste place au soleil des nations.

Et maintenant que faut-il donc dire de cette amélioration, de ce relèvement, de ces progrès chez les nôtres, à qui les devons-nous ?

Tout en tenant compte de notre énergie individuelle et *Acadienne*, si vous voulez, est-il nécessaire de dire que nous les devons, ces progrès, tout d'abord et en grande partie à nos collèges, à nos maisons d'éducation secondées plus ou moins par le clergé et nos laïques bien pensants.

Oui, certes, disons-le bien hautement : gloire, honneur et reconnaissance à ces dévoués éducateurs qui ont formé les hommes de marque que nous comptons parmi nous aujourd'hui, et qui sans bruit et sans éclat continuent encore de préparer de nos jours les jeunes gens qui seront nos hommes de demain.

Voilà un fait qu'on semble oublier parfois dans certains milieux, où l'on s'imagine avoir à soi tout seul le monopole du patriotisme, et où comme le coq de Rostand, on pense être la cause que le soleil se lève sur l'Acadie.

En second lieu, chapeaux bas, messieurs, devant nos journaux acadiens qui, en vrais soldats, l'arme au bras et partout sur la brèche, ont su défendre et protéger nos

intérêts nationaux et diriger dans la bonne voie le sentiment de nos populations. Ils ont certainement beaucoup de droits à notre reconnaissance, car ils ont été et continuent d'être de puissants facteurs dans l'œuvre régénératrice de notre petit peuple.—Et encore ici, ne semble-t-on pas oublier, en certains quartiers, que ces dévoués journalistes ne peuvent pas vivre seulement d'air et de belles paroles?... Autrement, comment expliquer le fait que sur une population de 200,000 que nous sommes, nos trois petits journaux acadiens comptent à peine 6,000 abonnés.... Est-ce là bien apprécier tout le bien qu'ils nous ont fait et qu'ils veulent bien continuer de nous faire, si nous avons seulement le cœur de les encourager comme ils le méritent?....

Pour finir, ajoutons qu'en fait de patriotisme pratique, de patriotisme en action, rien de plus beau et de plus louable que la magnifique Société Mutuelle de l'Assomption qui vient d'apparaître à l'horizon, institution unique jusqu'ici dans son genre et qui est destinée à faire le plus grand bien chez les nôtres, si elle reçoit l'encouragement voulu. Et encore ici, faisons-nous notre devoir?... cette belle société ne compte encore que 5,000 membres, et est-il nécessaire de dire que chaque Acadien, digne de ce nom, devrait se faire un rigoureux devoir d'y appartenir et de soutenir par tous les moyens possibles cette œuvre patriotique par excellence et éminemment nationale?... Examinons donc notre conscience sous ce rapport et mettons en pratique les résolutions qui ne manqueront pas de provenir de cet examen.....

Mais je m'arrête ici, car, si je mécoutais, j'aurais l'audace de vouloir vous débiter un discours dans le genre de

ceux que nous entendons parfois dans nos grandes conventions, de ces discours où l'on fait beaucoup de bruit, où l'éloquence coule à grands flots, etc., mais qui aboutissent presque invariablement, quant aux résultats pratiques, par ce qui est dit dans la fable du bonhomme Lafontaine :

"La montagne en travail enfante une souris." D'ailleurs il n'est point du domaine du Grand-père Antoine de faire des discours, il n'a d'autre prétention que celle de vouloir causer, et il espère que sa simple causette saura tout de même vous intéresser.—Allons, maintenant, mes amis, avant de commencer ces entretiens, chantons tous ensemble notre petite "Marseillaise Acadienne", qui, soit dit en passant, ne ressemble guère à celle de nos fougueux républicains d'outre-mer. Aussi, que ce chant Acadien nous serve donc pour ainsi-dire de bénédicité patriotique aujourd'hui et pour toujours, car en suivant fidèlement les principes énoncés dans cet hymne, nous ne pouvons manquer d'arriver sûrement aux fins que le bon Dieu a en vue pour le peuple Acadien.

"MARSEILLAISE ACADIENNE"

1

Allons enfants de l'Acadie,
Oui, haut les cœurs, assez pleurer,
Et saluons l'ère bénie
Qui vient pour nous de se lever.
Trop longtemps sommes nous esclaves
D'un sort contre nous acharné,
Brisons sans tarder nos entraves,
Marchons, marchons, le reveil est sonné.

CHŒUR

Honneur à l'Acadie,
 Vive notre Patrie !
 Chantons la terre des aïeux, } *bis.*
 C'est la plus belle sous les cieux. }

2

De nos pères suivons les traces,
 Marchons sans reproche et sans peur,
 Comme eux tenons toujours vivaces
 Les nobles lois du vieil honneur.
 Gardons leur foi et leur vaillance,
 N'oublions pas leur doux parler
 Héritage reçu de France
 Sachons, sachons toujours le conserver.

3

Vers l'avenir avec courage
 Prenons sans crainte notre essor,
 A nous la gloire pour partage
 Si nous joignons tous nos efforts.
 Marie au Ciel est notre Mère,
 Son étendard guide nos pas.
 Au champ d'honneur, à la victoire
 Marchons, marchons, frères ne tardons pas.

Honneur à l'Acadie,
 Vive notre Patrie !
 Chantons la terre des aïeux, } *bis.*
 C'est la plus belle sous les cieux. }

Mariages d'Autrefois

C'est un fait bien reconnu que la race acadienne française s'est distinguée de tout temps par l'amour profond et sincère que se portent entre eux les membres de chaque foyer.

Aussi, dans mon jeune temps, comme de nos jours encore, nos maris Acadiens, suivant en cela le conseil de Saint-Paul, ne manquaient pas de professer pour leurs tendres et chères moitiés, les sentiments d'un profond respect et de l'amour le plus sincère, et en retour il est facile de comprendre que nos bonnes femmes acadiennes, de leur côté se montraient des plus dociles à l'exhortation du grand Apôtre et chérissaient de tout leur cœur les compagnons que le Ciel leur avait donnés.

Quant aux enfants provenant de l'union de tels parents, il va sans dire que pour eux le quatrième commandement, le seul d'ailleurs auquel Dieu ait attaché une promesse formelle de récompense, leur devenait

d'une observance assez facile, et ainsi de cette union, de cette paix quasi-générale qui existait alors au sein des familles, il s'en suivait que les bons curés de ces temps-là, se voyaient rarement dans l'obligation d'avoir à discourir sur les brouilles ou le manque d'union dans les ménages.

Aussi faut-il dire que les alliances d'autrefois étaient toujours commencées et cimentées sous les auspices de la religion. Point de ces mariages faits à la vapeur comme il arrive de nos jours, sans préparations et quelquefois sans messe et sans bénédiction nuptiale ; le ces contrats tout mondains où l'on semble vouloir exclure toute participation de l'action divine et surnaturelle, avec un cérémonial froid et banal qui ne dit rien au cœur des jeunes contractants, les laissant pour ainsi dire à leurs seules ressources, privés du secours et des grâces du Ciel pourtant si nécessaires à ceux qui s'engagent dans les liens indissolubles et parfois difficiles de l'état du mariage.

Il y a quelques années passées, nous avons dans notre paroisse un curé qui était comme l'on dit, tout un type sous certains rapports, ce qui ne l'empêchait pas d'être un vrai saint, un brave et un patriote si jamais il en fut.

Sa grande ambition, après le salut des âmes, était de bénir autant de mariages que possible et puis d'établir les nouveaux ménages sur des bonnes terres dans sa paroisse, ou de les envoyer se joindre aux colons des nouvelles colonies en voie de formation dans le pays.

Oh ! par exemple, c'est lui qui nous prêchait l'importance des bonnes fréquentations, de ces fréquentations

sages et chrétiennes qui conduisent généralement à des mariages heureux et bénis du Seigneur.

Aussi de son temps, les fréquentations des jeunes gens dans notre paroisse se faisaient toujours sous l'œil et la vigilance bienveillante et modérée des parents, et il va sans dire que les choses se passaient toujours d'une manière très convenable. Point de ces assemblées et de ces rencontres à la dérobée, où l'on tâche de se soustraire à la surveillance des parents, oubliant en même temps que l'on ne saurait se soustraire à la présence continuelle et à l'œil vigilant de Celui qui voit tout et connaît tout.

“Mes amis, disait ce bon curé, je comprends que les fréquentations sont nécessaires, il faut de toute nécessité que la jeunesse se connaisse avant de s'engager dans les liens d'une union qui doit durer toujours ; mais, que ces fréquentations soient de la bonne espèce, c'est-à-dire qu'elles soient sages, prudentes, convenables et chrétiennes.

“Or donc, ajoutait-il, je permets aux garçons d'aller voir les filles une bonne fois par semaine pour se choisir des compagnes, mais qu'ils prennent bien garde de ne pas prolonger leurs visites au-delà de dix heures du soir, car pour des travailleurs, pour des honnêtes gens, pour tout le monde enfin, c'est l'heure d'être rentré à la maison et de se reposer.

“Si par hasard nos jeunes galants témoignaient le désir de vouloir prolonger la veillée, alors que les mères de famille leur signifient que c'est le temps de déguerpir ; je conseille même à ces dernières de se servir du

manche à balai, dans le cas où ils se montreraient réfractaires aux ordres ainsi donnés.

“Oui, mariez-vous, le plus tôt le meilleur si c'est la vocation où le bon Dieu vous appelle, mais mariez-vous en chrétien et que le bon Dieu et la Sainte Vierge assistent à vos noces.

“Jeunes hommes ne vous mariez point pour la beauté ou pour l'argent.

“Vous connaissez le vieux proverbe toujours vrai qui dit que ‘la beauté n'apporte point à diner’, et vous devez savoir que l'argent sans la vertu ne vous rendra jamais heureux.

“Que ce ne soit point vos yeux qui vous marient, mais que ce soit votre raison et votre bon sens commun.

“A quoi vous servirait-il de marier des poupées toutes fardées et belles à voir quant à l'extérieur, mais qui seraient dépourvues à l'intérieur des qualités qui doivent orner l'âme et le cœur ?

“N'oubliez pas non plus, et c'est ici l'important, que les parents peuvent bien donner les maisons et les richesses, mais qu'une femme sage et prudente est un don qui ne vient que du Seigneur. Si donc vous voulez une compagne qui vous rende heureux en autant que possible dans ce bas-monde, priez le Ciel de vous l'accorder.

“Et pour vous, jeunes filles, qu'il en soit de même, ne mariez jamais un jeune homme pour le seul amour de sa beauté ou de son élégance. Choisissez, si vous voulez être heureuses, des jeunes hommes industriels, travailleurs et fidèles à leurs devoirs religieux.

“Ah ! jamais, non jamais, ne faites l'irréparable folie

d'allier votre sort à celui d'un ivrogne ou d'un paresseux. Mieux vaudrait mille fois rester vieille fille pour toujours et coiffer Sainte-Catherine tout de bon, que de risquer ainsi de mener une vie d'enfer, et dans ce monde et dans l'autre à venir."

Quelque fois à la publication des bans, ce bon et brave curé qui avait tant à cœur les intérêts spirituels et matériels de ses ouailles, semblait oublier parfois qu'il se trouvait à l'église et non dans une réunion de famille, et après avoir annoncé les bans de mariage d'un tel et d'une telle, et comme pour encourager les autres à suivre le bon exemple, il se permettait parfois des digressions, des réflexions faites avec la meilleure intention du monde et que le bon Dieu lui aura certainement bien pardonnées.

"Tiens, disait-il, vous le connaissez bien, c'est p'tit Toine à François qui se marie, celui qui demeure sur le haut de la côte. C'est certainement un brave garçon, bien travaillant et fidèle à ses devoirs religieux, et je suis convaincu qu'il fera un excellent mari. Tenez, l'autre jour en passant par chez-lui, je n'ai pas manqué de remarquer qu'il tenait ses bâtiments en très bon ordre, jusqu'à sa clôture qu'il avait bien blanchie et qui était toute reluisante de propreté. A ce propos, j'en connais quelques-uns dans la paroisse qui, certes, ne sont pas aussi diligents que lui sous ce rapport-là, et s'ils consacraient une partie du temps qu'ils dépensent en visites inutiles, à manier la brosse à chaux sur leurs bâtiments sales et si pauvres d'apparence, ils se rendraient certainement un bon service

tout en sauvegardant le bon nom et l'honneur du village.

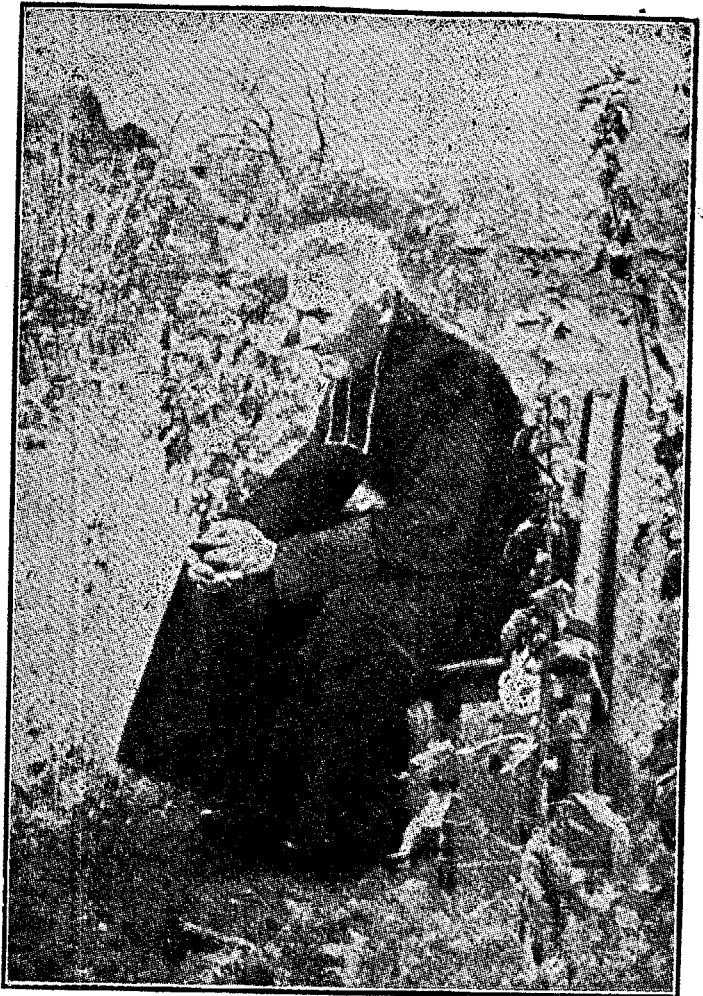
“Quant à Julie à Dominique qu'il marie, c'est certainement une bonne fille qui n'a jamais trainé les chemins, une bonne travaillante et qui aide bien sa pauvre mère. Vraiment, je ne sais pas trop comment la brave femme va faire pour se passer d'elle.—Enfin, il faut bien qu'elle se marie quelque temps, et si c'est la volonté du bon Dieu, les choses s'arrangeront pour le mieux.”

Un autre sujet qu'il avait beaucoup à cœur était celui de la colonisation, et il lui arrivait presque invariablement au cours de ses instructions d'émettre quelques réflexions à propos d'agriculture.

“Ah ! mes enfants, s'écriait-il, aimez bien la terre, car c'est une bonne mère, une mère vraiment nourricière qui donne toujours en abondance et même au surplus quand on la traite comme il faut.

“De plus, soyez certains, que c'est dans l'observance de notre sainte religion et dans la culture intelligente des terres que le bon Dieu a mises à votre disposition, que vous trouverez le vrai bonheur ici-bas.

“Et pourquoi donc aller en pays étrangers y dépenser toutes vos forces en peu d'années, dans des usines sales et malsaines, au service de maîtres durs et intraitables bien souvent... Et puis qu'arrive-t-il ? Au bout de quelques années qui ne vous profitent nullement, après avoir sué sang et eau au service des autres, il arrive qu'il ne vous reste en fin de compte qu'une santé délabrée à tout jamais, que vous n'avez point de maison,



UN ANCIEN CURÉ DE L'ACADIE

point de terre, en un mot point de chez-vous, avec un gousset le plus souvent bien vide de tout argent.

“Mais restez donc au pays, au milieu des vôtres. Établissez-vous sur de bonnes terres sur lesquelles mettez seulement la moitié des soins et des travaux que vous donnez dans les usines et les manufactures, et au bout de quelques années vous serez sinon riches, du moins vous serez devenus indépendants, et vous aurez conservé pendant ce temps-là vos forces et votre santé, vous et les vôtres.”

Je me rappelle qu'un certain dimanche entre autres, au cours d'un sermon très instructif d'ailleurs sur l'Évangile du jour, la pensée de sa chère colonisation venant à se mêler à l'ordre de ses idées, il se laissa emporter par son thème favori et finit son homélie par une péroraison des plus chaleureuse sur l'agriculture et le bonheur de la vie champêtre, souhaitant finalement à ses bons paroissiens, avec un grand signe de croix, le bonheur d'aller prendre des terres sur le terrain de l'évêque, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, Ainsi soit-il.

Maintenant, pour revenir à notre sujet, nous dirons que les fréquentations ne duraient guère au-delà d'une année, et le plus souvent que l'espace de quelques mois, après quoi avait lieu la cérémonie préliminaire appelée la *Grande Demande* ou le *Coup de Chapeau*, comme on l'appelle encore à la Nouvelle-Écosse, expression qui voudrait dire, il me semble, la révérence ou le salut que le jeune aspirant est supposé de faire aux parents avant de leur demander leur fille en mariage.

Les amis et les voisins étaient naturellement invités à

la soirée et ne manquaient jamais de s'y rendre, tous accoutrés de leurs plus beaux habits de dimanche. Il n'y avait point de banquet ce soir-là, mais en revanche il y avait, à titre de collation, une grande profusion de bonbons, de sucre candi, de raisin, de biscuits et de petite bière, avec un peu de vin, quand les moyens le permettaient, et que l'on passait au cours de la veillée.

Le futur marié avec sa fiancée occupaient pendant la soirée des sièges réservés et à part de ceux des autres membres de la fête.

Généralement nos jeunes amoureux ne faisaient pas grand bruit ce soir là et restaient bien silencieux au milieu de la joie générale, mais il va sans dire que leurs jeunes cœurs et leurs regards expressifs parlaient bien haut pendant ce temps-là, et suppléaient amplement à leur manque de loquacité d'autre part.

Quant aux anciens, aux vétérans de l'état du mariage, ceux-là certes ne manquaient pas de donner libre cours aux bons mots, aux gais propos ou à des histoires attrayantes des temps passés et présents, et cela tout en faisant la partie de cartes ou en se reposant d'une victoire dûment et rudement gagnée à ce jeu toujours en faveur dans le pays.

Les ménagères durant ce temps-là, s'occupaient pour leur part, de dresser les tables qu'elles ornaient de fleurs, et d'y ranger toutes les *douceurs* qui devaient constituer la collation.

En vraies filles de la mère Ève, elles ne manquaient pas aux entr'actes, de discuter de long en large, les futurs mariés avec toutes leurs qualités.

A un moment donné de la veillée, le futur marié se

levait très solennellement d'auprès de sa fiancée à laquelle il faisait une profonde révérence, et puis s'avancant timidement et quelquefois assez gauchement vers son futur beau-père et sa future belle-mère, il leur disait d'une voix tremblotante, qu'il aimerait bien leur dire un petit mot à l'écart.

Alors tous les trois se rendaient dans un autre appartement, quand la maison en possédait plus qu'un, et là, notre jeune Roméo faisait sa demande en due et bonne forme :

“Monsieur et Madame B. . . . , disait-il, vous comprenez pourquoi je suis ici ce soir. Vous savez que je viens voir votre fille depuis un certain temps, et il m'a toujours semblé que vous n'étiez point opposés à mes visites. J'aime votre fille bien sincèrement, et j'ose croire qu'elle m'aime pareillement, car elle veut bien consentir à m'épouser. Je demande donc aujourd'hui votre consentement à une union qui nous rendra bien heureux tous les deux.”

Alors on s'asseyait, s'il y avait des sièges de reste, et après discussion de voies et de moyens, s'il y avait lieu, on appelait alors la jeune fiancée qui allait se placer à côté de son futur mari, tous les deux attendant bien respectueusement, sinon anxieusement, que le père eût dit son dernier mot.

“Allons, allons, disait alors ce dernier, c'est toujours l'histoire du paradis terrestre qui se répète, tant qu'il y aura des hommes et des femmes sur la terre, ils ne manqueront pas de s'aimer et de finir par se marier. Il en a été ordonné ainsi, paraît-il. Je vois que votre tour est arrivé, et puisque vous vous aimez comme vous le dites

et que vous avez maintenant l'âge voulu, eh ! bien, mariez-vous, et que le bon Dieu vous bénisse.

“Maintenant M. Jos., s'adressant à son futur gendre, en vous donnant notre fille nous vous faisons présent d'une bien bonne enfant, sage et obéissante, et que nous connaissons bien comme telle, puisque c'est nous qui l'avons élevée : tâchez de bien la traiter, vous avez tout à y gagner, et n'oubliez pas que le bon mari fait la bonne épouse et la bonne épouse le bon mari.”

Pendant ce petit discours de la part du chef de famille, la bonne mère essuyait de bien grosses larmes qui coulaient silencieusement sur son visage tout ému, car il est toujours pénible pour le cœur d'une mère de se séparer, d'abandonner à un autre une enfant qu'elle a mise au monde, qu'elle a nourrie de son lait, qu'elle a vu grandir, qu'elle a entourée tous les jours de mille petits soins, une enfant en un mot qui n'est après tout qu'une autre partie d'elle-même.

Au cours de la veillée, quelques bonnes voix du village se faisaient entendre de temps en temps, dans des chansons ou des romances alors en vogue dans le pays.

Il va sans dire que les orgues ou les pianos, très clair semés à cette époque-là, faisaient souvent défaut pour les accompagnements, mais nos Acadiens qui, en général, sont nés musiciens, tâchaient d'y suppléer en donnant plus d'ampleur et plus d'éclat si possible à leurs chants, exécutés d'ailleurs avec beaucoup de sentiment.

La gaité, la bonne humeur était générale au cours de toute la soirée, mais c'était surtout pendant le réveillon qu'elle arrivait à son apogée, alors que les bons mots et les jolis propos volaient de toutes parts et à profusion.

A onze heures on se recueillait un peu pour réciter le chapelet, et puis, chacun s'en retournait chez-soi content et joyeux, pour revenir à la noce, trois semaines plus tard, après la publication inmanquable des trois bans faite à l'église.

Enfin, le voilà donc arrivé le grand jour, le jour par excellence du mariage, l'inoubliable journée des noces si ardemment désirée.—Pauvre mariée ! Eût-elle été princesse qu'on n'aurait point pris plus de peine pour l'orner et la parer :

On la revêtait d'un bel habit tout neuf et bien taillé, fabriqué de bonne et pure laine tondue sur les moutons de la ferme, et tissée en solide étoffe de couleurs variées, sur les métiers primitifs du pays.

D'abord c'était la *colle* ou jupon, puis le *mantelet*, inconnu de nos jours, et le grand et joli foulard de belle soie qui recouvrait la poitrine et le cou.

Pour coiffure on se servait généralement d'un grand mouchoir, tourné et arrangé en capeline, couvrant la tête et les épaules, et qui donnait à la mariée l'apparence d'une sœur en religion.

Dans ces temps-là, les chapeaux de Boston ou de Paris n'avaient point encore fait leur apparition dans nos parages, et ma foi, malgré l'absence de cette mode, nos jeunes filles d'alors étaient toutes aussi jolies que celles d'aujourd'hui et trouvaient à se marier tout aussi facilement que de nos jours ou la seule coiffure coûte quelquefois autant que le reste de l'habit.

Quant au garçon, son pantalon, sa veste ou gilet et sa redingote étaient également fabriqués de la solide étoffe du pays, étoffe généralement foulée dans les auges pri-

mitifs des moulins à fouler de cette époque-là.

Pour chaussure il emboîtait de forts et beaux gros souliers dit *français* et pour coiffure il se servait du chapeau traditionnel de soi ou chapeau fin de haute forme, que l'on se transmettait quelquefois de génération en génération, de père en fils, malgré les inconvénients qui devaient provenir assez souvent d'une forme trop étroite ou trop grande pour l'individu qui devait s'en servir.

Pour aller à l'église ce matin-là, il était d'usage pour le marié de s'y rendre en compagnie de la fille suivante, et la mariée avec le garçon suivant.

On se servait pour l'occasion de ce qu'il y avait dans le village de plus neuf, de plus fin et de plus brillant en fait de voitures, et quand aux chevaux, les plus alertes du pays, on les pavoisait de petites banderolles aux couleurs éclatantes, et, ainsi endimanchées, les voitures contenant les deux couples se mettaient en procession, suivies d'autres voitures avec les parents et quelques amis du village.

A l'église nos mariés commençaient toujours par se confesser et ne manquaient jamais de recevoir la Sainte Communion à leur messe de mariage, ce qui se pratique encore aujourd'hui. Dieu merci, chez nos bons Acadiens qui n'ont jamais cessé de professer le plus profond respect pour le sacrement du mariage, que Saint Paul appelait le Grand Sacrement.

Après la messe et au sortir de l'église, les nouveaux mariés recevaient de chaleureuses et bien sincères félicitations. Comme pour le Jour de l'An, on leur souhaitait le plus grand bonheur avec toutes sortes de prospérités et le Paradis à la fin de leurs jours. Mais point d'em-

brassement de la jeune mariée et cela ni de la part de ses parents, ni de ses amis.

Je me suis toujours demandé si les Acadiens ne sont pas par trop puritains, sous ce rapport-là, surtout lorsqu'il s'agit d'une jeune mariée, belle et jolie à croquer.

Enfin, c'est une coutume chez nous de ne point s'efforcer de brasser à tout bout de chant, par *hasard et nefas*, comme disait notre vieux maître d'école quand il essayait de parler latin, ce qui n'empêche pas que, malgré des apparences froides et un peu réservées, on s'aime bien tout de même au pays d'Acadie.

A l'occasion des mariages, point de ces avalanches de riz et de vieilles poutouffes, au départ des nouveaux mariés, pour leur voyage de noces, comme c'est la coutume chez des gens, soi-disant *fashionables*, et dont on a l'air si stupide que bizarre et dont personne n'a compris jusqu'ici ni le sens ni la vraie signification.

J'ai cru entendre dire cependant qu'une coutume de cette sorte, existe chez les indiens de l'Inde et dans la Chine, au Japon et autres pays de par là. Serait-ce de ces centres civilisés (?) que nous viendrait cette démonstration réputée si *chic* et de *origine* aux mariages de personnes du grand monde ?

De retour à la maison, on s'empresse de se rendre en l'église, car il va sans dire que le nouveau couple avait grandement besoin de se fortifier après un jeûne plus ou moins prolongé et l'épreuve assez ardue par laquelle il venait de passer.

Le repas principal de la noce avait toujours lieu à l'heure du midi, qu'on appelle encore par ici l'heure du dîner, ainsi qu'on le voit sur les cartes de visite.

Oh ! les belles et bonnes tables ! Comme elles, gémissaient sous le poids des nombreux mets appétissants dont on les garnissait, car nos Acadiennes, comme leurs sœurs françaises d'outre-mer, s'y entendent parfaitement à faire la cuisine, lorsqu'on leur fournit le nécessaire pour préparer de bons repas.

Mais pour ce jour-là point de soupe, quoique les Acadiens soient pourtant grands mangeurs de soupe, mais enfin ce n'était point la coutume, la soupe ne paraissait pas au menu, cela aurait été trop commun, disait-on.

Mais en revanche quelle abondance et quelle variété de bonnes viandes bien préparées : du bœuf en rôti ou à la *steak*, du veau ou du mouton en cotelettes, de la *piroune*, du poulet bien farci, du bon porc frais avec une sauce aux *pommes de pré* des plus délectables, des tourtières à la viande rebondissant sous la richesse du contenu, des patates bien mâchées, des navets, des concombres en salade, des petits pois, des fèves, etc., en un mot toute la catégorie des légumes connus de ces temps-là.

Pour le dessert il y avait tartines, tourteaux, tourtières, du bon pain blanc, les croque-signoles toujours de rigueur, et des fruits en saison.

Pour breuvage : du thé et du lait, le café n'était guère en usage dans le pays à cette époque-là.

Pour la cuisson de ces différents mets, on se servait alors de l'ancienne et spacieuse cheminée où se trouvait attachée une solide crémaillère avec pendants et crochets auxquels on pendait les tourtières et les chaudrons.

On se servait aussi d'un ustensile appelé poêle à *grand'queue* pour faire cuire les crêpes et les baignets. Il fallait voir avec quelle dextérité nos bonnes cuisinières nous

viraient une crêpe, en la lançant dans l'espace, où elle faisait une culbute, pour revenir bien tournée dans la poêle d'où elle était partie.

J'ai toujours considéré cette manœuvre de tourner ainsi les crêpes dans leur cuisson, comme un tour d'adresse assez remarquable ; d'ailleurs sans cette habilité, on comprend que la malheureuse crêpe serait tombée infailliblement dans le feu où elle aurait été perdue.

Allons maintenant, messieurs les jeunes curieux, je vois dans vos yeux que vous grillez de savoir s'il y avait de la danse dans ces noces d'autrefois.

Mais certainement qu'il y en avait, mais c'était une danse bien honnête, il me semble, et qui consistait la plupart du temps en des vieilles rondes françaises, importées de la Bretagne ou de la Normandie, dans lesquelles jeunes et vieux tâchaient de sautiller et de gambader en cadence et en accord avec le rythme des airs joués par les violons ; des danses à deux, quatre, huit ou seize, selon la bonne vieille façon, et point de ces tourniquetades à la moderne, où les individus entrelacés, semblent vouloir s'étouffer, aux sons de la musique sensuelle de la valse, du polka ou de la mazurka.

Pour ma part, je dois dire que je n'ai jamais rien vu de bien répréhensible dans ces danses telles qu'elles existaient autrefois, et sans vouloir encourager le désordre, j'ai toujours pensé qu'il n'était que juste et raisonnable de permettre ces petites danses de famille, au moins à l'occasion des noces, à peu près les seules occasions où nos pauvres Acadiens, toujours courbés sous le poids de rudes travaux, trouvent une journée de relais et les moyens de se récréer un tant soit peu.

D'ailleurs j'ai toujours à la mémoire le fameux refrain d'une chanson qui semble bien indiquer le sentiment de ces temps-là :

Le Curé de notre village
 Disait un jour à ses enfants,
 Qu'il aimait voir fillettes sages
 Danser avecque les garçons.
 Que l'âme à voir sur la condrette,
 Après les travaux du printemps,
 Danser au son de la musette
 Danser au son des violons. etc.

En parlant de noces et de danse, il serait injuste de ne pas faire mention des personnages les plus importants et les plus en vue après les mariés, c'est-à-dire les joueurs de violon.

Aussi il fallait les voir à l'œuvre ces artistes d'autrefois, généralement postés sur une table ou un siège élevé, où ils râclaient à pleins coups d'archet leurs sonores instruments qui rendaient alors de jolis airs de menuet, de rondeau, de vieilles *rigues*, qui mettaient tout le monde en mouvement.

Toujours solennels et graves dans leur maintien, le regard inspiré et l'oreille toute tendue aux sons de leurs instruments, ils accomplissaient en même temps la double et merveilleuse fonction, non seulement de produire la musique, mais d'en battre le temps, par un mouvement très prononcé des deux pieds à la fois.

Pauvres et infortunés joueurs de violon ! On les avait rendus farouches et peu abordables, par le fait qu'on ne les voyait pas toujours d'un bon œil dans certains quartiers où l'on y menait et prêchait de formidables croisa-

des contre la danse en général, et les joueurs de violons en particulier.

Aussi il n'était pas toujours facile de se procurer leurs services, car ils savaient qu'on les dénonçait parfois comme de véritables agents de l'enfer et qu'on regardait leurs violons comme des instruments du démon.

A un tel point, que moi qui vous parle, j'eus un jour tout un démêlé avec ma bonne vieille mère, et tout cela à propos d'un malheureux violon que j'avais eu l'imprudence d'acheter et de vouloir apporter à la maison.

Mais il faut vous dire que le néfaste instrument ne dépassa jamais le seuil de notre demeure, car ma bonne mère s'apercevant à temps de la nature de l'objet que j'apportais, fondit sur moi toute courroucée et à bras raccourcis, et je dus battre hontusement en retraite et me sauver chez le marchand de musique à qui je remis, non sans regret, je vous l'assure, l'instrument qui m'avait charmé et que j'aurais bien voulu conserver, n'eût été le puritanisme de ces temps-là.

Enfin les noces, comme toute chose ici-bas, finissaient par prendre fin, et la fête terminée, le nouveau couple se mettait en route pour leur demeure au chant d'une complainte alors en vogue et qui commençait par les mots :

“Le lendemain des noces
Fallut fair' son paquet.” etc.

Je vous fais grâce des deux douzaines de couplets contenus dans cette chanson.

La mariée emmenait dans une voiture séparée des effets personnels bien paquetés dans des coffres du pays,

effets qui consistaient surtout en belles couvertes croisées ou à courtes-pointes, qu'elle avait faites elle-même pour son futur établissement. Un petit *roi* (rouet) à filer, des écardes, et un métier à tisser faisaient également partie de sa dot.

Chez les fermiers à l'aise, elle avait également droit à une vache à lait, un couple de petits gorets et quelques pièces de brebis, mais elle ne recevait jamais de donation en terrains à moins qu'il n'y eût point de garçons dans la famille, les seuls à hériter de la ferme.

Une semaine après les noces, avait lieu une dernière cérémonie, mais non de rigueur, et qu'on appelait le *raccroc*.

C'était là pour ainsi dire le point final de toute la célébration. On se rassemblait encore une fois pour jaser et s'amuser pendant toute une soirée, mais cela d'une manière tout-à-fait intime et sans aucune formalité.

Et puis enfin, le lendemain, les nouveaux mariés cessaient d'être des héros et s'embarquaient sur l'océan conjugal pour y voguer comme les autres gens mariés.



Anciens Maîtres-d'École

Vous me demandez si je me rappelle encore de nos maîtres-d'école d'autrefois.

Certes, je puis vous assurer qu'ils sont encore tout vivants dans ma mémoire, surtout ceux qui vinrent apporter le flambeau de l'éducation dans mon village et à qui j'eus affaire plus particulièrement.

D'abord il faut vous dire que ces pédagogues d'autrefois, passaient pour de grands savants, n'eussent-ils été capables d'enseigner que l'écriture et les grosses lettres.

Leur titre de maître-d'école, la coupe particulière de leur longue redingote et leur allure toujours grave et réservée, suffisaient pour nous les faire apercevoir comme des génies de la science et nous inspirer du plus profond respect pour leur haute dignité et leur apparent grand savoir.

Aussi étaient-ils de vrais oracles dans tout le pays, qui décidaient de la plupart des graves questions qui pouvaient s'élever parfois dans les villages, qui défri-

chaient la correspondance d'un chacun, et rédigeaient les quelques papiers dont nos habitants pouvaient avoir besoin de se passer entre eux dans leurs contrats et leurs marchés, ou dans toute autre affaire qui requérait une forme quelque peu légale.

Mais sans aller plus loin, disons de suite à la gloire et à l'honneur de ces instituteurs d'un autre âge, qu'ils étaient de vrais martyrs de l'enseignement, menant bon gré mal gré une vie des plus bohème, ayant à loger une semaine à la fois dans les différentes habitations des parents de leurs élèves, où le confort n'était pas toujours des plus confortants, et la plupart du temps recevant un salaire que nos petits vendeurs de journaux d'aujourd'hui considéreraient bien en dessous de leur dignité.

Mais cela ne les empêchait pas d'être aimés et très choyés dans tout le pays, et d'être reçus à bras ouverts dans chacune des habitations où ils allaient prendre leur semaine de pension.

Qu'il faisait bon les soirs au coin de l'âtre, de les entendre lire à gorge déployée et sur un ton d'une déclamation inimitable, des passages tirés de l'histoire du "Peuple de Dieu" ou de la vie de "Sainte Geneviève de Brabant et de l'intendant Golo", ou bien encore de nous raconter quelques-uns des incidents de la carrière si agitée du "Pauvre Juif Errant", dont une complainte de ces temps-là ne contenait pas moins de 45 couplets, avec un grand chœur à répétition.

La figure de l'un de ces anciens maîtres-d'école m'apparaît toujours sous une auréole un peu étrange peut-être, mais tout-à-fait pathétique et touchante, si je puis m'exprimer ainsi.

Il se nommait Jean Louis Fabien du Romillard, était soldat et avait fait quelques campagnes avec le Petit Caporal, comme il aimait à désigner le Grand Napoléon.

Après la chute de l'Empereur, son idole, notre vétéran, frappé au cœur dans ses plus chères affections, de désespoir ou pour autre cause connue que de lui, s'était exilé de sa belle France pour venir se réfugier en Acadie.

Oh ! certes, il fallait l'entendre à certains jours lorsque les souvenirs d'antan lui revenaient plus vivement à la mémoire, déclamer et pérorer sur les hauts faits d'armes de son Petit Caporal tant aimé.

Se promenant de long en large dans notre école, l'œil en feu et le visage tout transfiguré, sa voix gravissait assez souvent tous les degrés de la gamme patriotique et prenait parfois de telles proportions, que les voisins croyant que le feu ou la révolution était à l'école, accouraient tout éperdus pour connaître la cause du fracas.

En l'écoutant ainsi dans ses déclamations patriotiques de haute envolée, nos petits cœurs de jeunes français se sentaient tout émus, tout embrasés d'un brûlant patriotisme, et nous voulions tous nous faire soldats pour voler au secours de la France.

A la fin de ces vibrantes allocutions, nous ne manquions jamais d'applaudir vivement et quelque fois assez bruyamment, et de crier à qui mieux mieux, un peu par politique peut-être : "Vive Napoléon", "Vive la France" !! ce qui ne manquait bien rarement de nous valoir une demi-heure de récréation en plus de celle à laquelle nous avions droit.

Des malins, et il s'en trouve toujours parmi les

écoliers, lorsqu'il leur arrivait de n'avoir point appris leurs leçons, tâchaient, par quelques questions habilement dirigées, d'amener sur le tapis les exploits du Grand Napoléon, et une fois que le bonhomme avait mordu à l'appât, nous étions à peu près certains que l'avant-midi ou l'après-midi, selon l'occasion, se passerait en dissertations sur le Premier Consul, et que la récitation de nos leçons serait remise à plus tard.

Non, certes, je n'oublierai jamais ces scènes d'école du temps de notre vieil instituteur de France, de Monsieur Jean Louis Fabien du Romillard, illustre soldat et vétéran des guerres du Premier Empire.

D'ailleurs comment les oublier, lorsque je porte encore les marques reçues au cours de nos combats simulés entre élèves pendant les récréations, où j'étais obligé parfois et à contre cœur de jouer au soldat prussien ou à quelque autre adversaire du Grand Empereur.

Car, c'était là son plaisir et son grand passe-temps à notre vieux soldat français, de nous ranger en deux camps de bataille, après nous avoir bien armés de longs bâtons en guise de fusils, et de nous faire passer par toutes sortes d'exercices militaires.

Quant à lui, monté sur un bûcher de bois à côté de l'école, et coiffé d'un bicorne de papier à la Napoléon, il dirigeait les mouvements et commandait les attaques d'une voix de Stentor qui ne manquait pas de réveiller les échos d'alentour et de mettre en fureur tous les chiens du village.

Comment il se fait que nous ne nous assommions pas dans ces joutes militaires d'un nouveau genre, restera toujours pour moi l'un des profonds mystères de cette étape de ma première jeunesse.

Une autre figure pédagogique de ces temps-là, qui est également restée bien gravée dans ma mémoire, est celle d'un malheureux exilé de la verte Erin, qui, pendant trois ans, eut à tenir le timon des affaires dans notre école.

Pour le résumer en peu de mots, je dois dire que c'était un savant, bien trop savant peut-être pour la jeunesse et les besoins de ces temps-là.

Outre le français, qu'il connaissait passablement bien, il paraît qu'il était en plus une vraie encyclopédie vivante de toutes les sciences et de tous les arts connus jusque là, et qu'il possédait l'arithmétique, la géométrie, l'algèbre, la navigation et la trigonométrie sur le fin bout de ses doigts.

D'une taille svelte et élancée, il portait une longue redingote de velours d'un vert foncé, couleur emblématique de son pays, d'un vert devenu plus accentué peut-être par le long usage de l'habit et les brouillards salins de notre pays.

Un collet blanc, d'une grandeur démesurée, lui montrait jusqu'aux oreilles et était retenu en place par une solide cravate d'une soie plus ou moins douteuse.

Il faisait certainement bien la classe, mais, disons-le, peut-être un peu trop savamment pour des intelligences de notre calibre, sans compter qu'il était affligé d'une *brogue* irlandaise des plus accentuées qui rendait parfois ses explications très difficiles à saisir.

A part de cela, c'était un excellent professeur, un vrai *corker* comme on dit, ayant vu le jour, du reste, dans la célèbre ville de Cork, et qui malgré son tempérament celtique très excitable, n'en n'était pas moins un ange de douceur sous tous les rapports.

Je me rappelle de ne l'avoir vu qu'une fois bien en colère, et, certes, il faut avouer aussi qu'il y avait matière à exciter l'ire même d'un saint du paradis, et à plus forte raison celle d'un simple petit maître-d'école de campagne.

Deux de nos gamins de l'école, par espièglerie ou peut-être par esprit de vengeance pour quelque punition infligée, s'avisèrent un certain jour, de garnir d'épingles sanguinaires, le coussin qui ornait le siège de son fauteuil rustique, sur lequel il avait l'habitude de s'asseoir assez pesamment surtout au retour d'un copieux dîner.

Les résultats, comme on peut se l'imaginer, de ce complot diabolique qui ne réussit que trop bien, furent effrayants et des plus désastreux sous tous les rapports.

Aussi je crois voir encore aujourd'hui le sant-désespéré de notre vieux magister, au moment critique où il fut prendre son siège au retour de son dîner, et mes oreilles résonnent toujours de l'exclamation furibonde qui s'échappa alors de sa poitrine en sursaut.

Je n'ai jamais su de quel langage il s'était servi dans cette mémorable occasion, pour exprimer son émotion et la vivacité de ses sentiments, mais il me semble que ce dû être dans un *gaelic* le plus pur et le plus énergique.

Il va sans dire que les coupables furent découverts, mis à point et dûment punis comme ils le méritaient. Aussi sans le solide tissu de l'étoffe du pays dont leurs pantalons étaient fabriqués, il n'y a point de doute que nos jeunes coupables eussent porté pour longtemps les marques que la fêrule de notre maître en courroux, n'aurait point manqué de leur laisser sur les proéminences qu'on connaît.

Dans ces temps-là, les punitions corporelles étaient assez en vogue dans nos écoles de campagne, et l'antique férule de gros cuir y jouait le rôle le plus important dans le maintien de la discipline.

Mais on comprend qu'il existait également beaucoup d'autres modes de punition trop long à énumérer et qui ne vous intéresseraient guère; qu'il me suffise de ne vous faire mention que d'un seul et cela à cause de sa grande originalité; un genre de punition d'ailleurs importé sans nul doute par notre professeur irlandais, qui devait en avoir la patente à lui seul.

Ainsi pour des infractions sérieuses de la discipline ou pour plusieurs manques successifs des leçons, le coupable se voyait obligé de sortir de l'école et d'aller se tenir debout et tout penaud sur le haut du bûcher traditionnel à côté de l'école, et là, coiffé d'une casquette de pierrot (fool's cap), il devait saluer par de profondes révérences, tout ce qui passait dans le chemin avoisinant l'école, fut-ce homme, femme, enfant, cheval, bœuf, mouton ou dindon.

Comme il passait beaucoup de piétons et de toutes sortes dans ce chemin tout grand ouvert au public et aux animaux sans raison, il s'en suivait que le coupable installé sur le bûcher du sacrifice, se voyait obligé à certains jours, de faire toute une série de grands saluts, et cela au grand ennui du condamné et au très grand amusement des autres élèves de l'école, qui ne manquaient pas d'observer par la porte ouverte ou les fenêtres, les mouvements plus ou moins gracieux de notre malheureux pierrot, et de jouer en secret de sa déconfiture.

Quels que soient les effets qu'ait pu produire ce genre de punition dans le passé, je ne sais pas trop s'il devrait être recommandé aux instituteurs d'aujourd'hui, pour le maintien d'une bonne discipline dans leurs écoles.



Entre Voisins

On avait coutume autrefois dans notre pays d'être très charitable les uns envers les autres et par conséquent de beaucoup s'entr'aider. Aussi lorsque quelqu'un subissait un malheur, il fallait voir comme tout le monde s'empressait de lui venir en aide au plus tôt.

Une bâtisse était-elle renversée par la tempête ou devenait-elle la proie des flammes, qu'aussitôt tout le village se rendait pour secourir celui qui venait d'être éprouvé, et en peu de temps il arrivait qu'une nouvelle bâtisse, quelquefois plus confortable que la première, surgissait comme par magic des ruines de celle qui venait d'être détruite.

Mais aussi faut-il dire qu'il y avait moins d'égoïsme dans ces temps-là que de nos jours, et la charité fraternelle, la confiance et la bonne entente entre voisins existaient à ce point de ne faire pour ainsi dire qu'une seule famille de tout un village.

Comme signes entre autres du bon voisinage d'alors, il faut vous dire par exemple que les serrures n'étaient presque point connues à cette époque, et telle était la bonne foi et l'honnêteté de nos gens, qu'on se prêtait entre voisins des sommes d'argent plus ou moins considérables, sans billets promissoires et sur simple promesse faite de vive voix.

C'était aussi la coutume chez nos habitants lorsqu'ils tuaient quelque pièce de bétail, qu'on *faisait* boucherie, selon l'expression de l'époque, de mettre toujours de côté un ou deux bons morceaux pour les plus proches voisins, une civilité qui ne manquait jamais d'être rendue en temps et lieu, de sorte que par cet échange fait pour ainsi dire à tour de rôle, nos braves cultivateurs se trouvaient avoir assez souvent sur leur table un bon rôti de viande fraîche, sans avoir eu besoin d'aller aux boucheries qui n'existaient point dans ces premiers temps du pays.

Pour donner plus d'entrain à certains travaux de la ferme, quand les circonstances le permettaient et sans préjudice pour personne, on avait coutume à certaines époques de l'année, de se réunir par bandes pour donner tous ensemble une journée de travail, tantôt dans une ferme, tantôt dans une autre, jusqu'à ce qu'on eût passé pour ainsi dire en revue, toutes les habitations d'un village.

Cela avait lieu surtout pour l'arrachage des patates ou bien pour le battement du grain qui se faisait alors avec l'antique *fléau*, tombé depuis en désuétude, ou encore avec les vieilles et incommodes batteuses d'autrefois.

Il en était de même lorsqu'il s'agissait de mettre en-

semble et de monter le bois d'une nouvelle bâtisse. Tout le monde s'efforçait alors d'aller donner un coup de main à son voisin, et il arrivait assez souvent que la charpente était montée et toute entourée dans le cours d'une seule journée. Vers le soir avant de *débaucher*, on clouait une branche ou tête de sapin sur le faite de la nouvelle bâtisse comme bouquet ou couronnement de l'ouvrage, qu'on saluait par de nombreux coups de fusil et des hourras poussés avec vigueur, et puis, après quelques bonnes rasades, on s'en retournait chacun chez soi.

Ces rassemblements qu'on appelait alors des *frolics*, étaient bien, si je puis m'exprimer ainsi, des vraies fêtes de travail ou l'on s'amusait tout en rendant service à un voisin, qui pour sa part devait faire les frais d'un bon dîner pour ses invités.

Mais de toutes ces fêtes villageoises ou champêtres, il n'en est point dont le souvenir me soit resté plus vivement gravé dans la mémoire que celle qui avait lieu à l'occasion du broyage du lin à chaque année, alors que tout un village, hommes, femmes et enfants, consacraient toute une semaine dans une localité appropriée, à broyer le lin et le mettre en filasse.

C'était alors ce qu'on appelait la *Semaine du broyage*, et on choisissait, pour faire ce travail, l'époque de la mi-octobre où la température encore assez agréable, commence cependant à se ressentir des approches de l'hiver, fournissant ainsi à un chacun l'occasion d'exercer une énergie un tant soit peu ramollie par les chaleurs de l'été.

On choisissait généralement pour le site du broyage, un creux de ravin ou le fond d'un vallon, un endroit

protégé des vents par un bois ou une boulaie d'arbres, mais toujours à proximité d'un ruisseau, afin d'y pouvoir faire tremper le lin pour l'amollir avant de le passer dans la broie.

Ainsi par un beau matin, toute une petite ville de gerbes de lin, avec de nombreuses broies, des places de feu par ci par là et une population des plus bourdonnantes, surgissait comme par enchantement du fond de quelque ravin solitaire, présentant le spectacle d'une grande ruche d'abeilles en pleine activité.

Il y avait là de l'emploi pour tout le monde, et le travail était généralement partagé selon l'âge et les capacités d'un chacun.

Aux garçons d'un certain âge incombait le soin de ramasser les broussailles et les branches d'arbre, avec lesquelles on entretenait les différents feux où l'on faisait griller le lin, avant de le broyer sous les dents de la broie. Un certain nombre, d'un âge plus avancé, transportaient les gerbes parfois assez lourdes, pour les mettre à portée et à la main des brayeuses ; et celles-ci, des femmes fortes et viriles du village, s'emparant du lin par poignée, le réduisaient en filasse sous les tranchants d'une broie vigoureusement manœuvrée.

Puis, c'était le tour des jeunes filles, dont le devoir consistait à bien nettoyer et à bien peigner cette filasse, qu'elle remettaient ensuite à de plus forts bras pour être tordue et mise en écheveaux, avant d'aller s'enrouler sur les fuseaux.

A certains matins le spectacle de tout ce petit village en travail était vraiment des plus intéressants et on ne peut plus charmant à contempler, surtout vers le mo-



FORGERON DE GRAND-PRÉ

ment où un beau soleil tout radieux dépassant le sommet de la colline, venait illuminer toute cette scène d'activité et réchauffer de ses doux rayons, la nature un peu refroidie de l'automne.

Si l'atmosphère s'y prêtait, c'est alors que l'on pouvait entendre les éclats de voix et les joyeuses chansons de nos bons villageois mêlées aux battements de toutes les broies, s'en aller se répercutant dans le vallon ou la forêt voisine, pour y réveiller tous les échos encore endormis du matin.

Quelle humeur toute aimable et quelle franche gaité chez ces bons villageois, ces humbles de la terre, gaité si différente de la joie affectée et guindée des soi-disants heureux du grand monde !

Certes, il faisait bon d'entendre les joyeux propos et les francs éclats de rire de ces braves paysans, et les bonnes vieilles romances qu'ils chantaient en ces occasions là, romances aussi vieilles que le monde mais toujours nouvelles pour les enfants du peuple, ne manquaient pas de faire vibrer agréablement toutes les cordes sensibles de l'âme d'un chacun.

Pour ma part, c'est dans ces réunions de village que j'appris à fredonner, pour la première fois, ces vieux refrains français que nos pères nous apportèrent de la France et qui avaient pour noms : "A St-Malo," "La Claire Fontaine", "Dans la prison de Nantes", "Malbrook s'en va-t-en guerre", "C'est la Belle Françoise" et tant d'autres qui, comme "Malbrook", ne sont point morts, mais vivent encore aujourd'hui.

Les cantiques et les *complaintes* y venaient aussi pour leur bonne part, car dans ces réunions il se trouvait tou-

jours des individus au tempérament plus sérieux et plus recueilli, qui n'avaient du goût que pour les chants graves et posés, et dont le répertoire renfermait toujours quelques chants de la Messe ou des Vêpres.

A propos de vêpres, cela me rappelle que nous avions dans notre village, en ces temps-là, un brave forgeron qui, à la saison du broyage, s'occupait comme à sa forge, de bien entretenir et d'activer les feux où l'on faisait griller le lin.

Ce bon forgeron qui ne savait ni lire ni écrire, n'en était pas moins pour cela un vrai prodige de mémoire, à ce point qu'il lui arrivait assez souvent tout en battant le fer, de chanter d'un bout à l'autre tous les psaumes des vêpres ordinaires du dimanche, pour passer de là à l'"Ave Maris Stella" et finir par le "Magnificat" suivi du grand "Benedicamus Domino" de première classe.

Je n'oserais pas affirmer que sa prononciation du latin fût toujours des plus orthodoxe, vu que parfois l'un des versets du "Confitebor" sonnait dans sa bouche un peu sur le profane et que certains mots de l'"Ave Maris Stella" avaient pris avec lui une tournure toute française pour ne pas dire vulgaire, et à un tel point que des malins lui avaient fortement conseillé d'aller s'en confesser.

Mais qu'il en soit ce que l'on voudra, le fait n'en reste pas moins vrai que c'était un bien brave homme, parfaitement inconscient de sa mauvaise prononciation du latin, et qui chantait ses vêpres et son magnificat, de bonne foi, de bon cœur et de toute la force de ses poumons.

Les jours de la "Semaine du lin" étaient donc non seulement des jours de travail, mais aussi des jours de

fête, surtout pour les jeunes garçons, qui, aux moments libres, aux entr'actes du travail, ne manquaient pas d'aller explorer les bois voisins, pour y cueillir les faines encore accrochées aux branches des hêtres ou gisant sur le sol, ou bien pour poursuivre sans relâche de pauvres petits écureuils jusqu'à leur cachettes bien garnies d'une belle faine toute épluchée dont ils s'emparaient sans pitié et sans merci.

Cruelle et insatiable jeunesse, où ne la porteront-elles pas et sa légèreté et sa gourmandise !!

Priver et voler ainsi ces gentils et inoffensifs petits écureuils du fruit de leur long et pénible travail, pour ne leur laisser ensuite que la disette et la misère pendant les longs mois du rude hiver ! . . .

Pour ma part il m'est encore difficile aujourd'hui de rencontrer l'un de ces petits quadrupèdes, sans avoir à rougir des méfaits de ma jeunesse, et si nos petits écureuils pouvaient me comprendre, je serais toujours des plus disposés à leur faire amende honorable et à leur demander pardon des nombreuses injustices, dont je me rendis coupable autrefois, envers quelques uns de leurs ancêtres.

Parmi les multiples chants et refrains qui avaient alors cours à l'occasion du broyage du lin il me semble que je ferais erreur si je n'essayais pas de vous donner une idée de la "petite cantate" qu'on y chantait assez souvent et qui était intitulée :

"CHANSON DE LA BRAIYE" (Broie)

1

Entendez-vous la *Braiye*
Résonner au ravin . . .
Allons, venez, dit-elle,
Venez *braiye* le lin.

CHORUS

Flic Flac Flac, Flic Flac Flac,
 Broyons le lin pour la filasse
 Flic Flac Flac, Flic Flac Flac,
 Qui fera chemise et paillasse.

2

Si Adam et mère Eve
 N'eussent jamais péché,
 Ah ! ma foi, quel beau rêve :
 N'avoir point à *braïyer*.

3

La faute originelle
 Pour comble de nos maux,
 Nous fait porter la toile
 Si rude pour nos dos.

4

Maintenant sans relâche
 Il nous faut travailler
 Chaque jour et à la tâche
 Pour pouvoir s'habiller.

5

Mais à la pénitence
 Joignons un gai refrain,
 Car le chant nous délasse
 Et chasse le chagrin.

6

Messieurs de la Paresse
 Si vous ne v'nez *braïyer*,
 Au temps de la vieillesse
 Vous aurez à brailler.

7

Voilà messieurs, mesdames,
 Voilà notre chanson,
 Elle a pour nous des charmes,
 Les vieux et les garçons.

Certes, on avait besoin en effet de *braiyer* et de faire beaucoup de toile dans ces temps-là, vu que l'on ne portait que cela comme linge de corps, les chemises ou *corps de laine* n'étant pas encore en usage dans le pays. Avec cette toile rude et grossière, on fabriquait des vêtements qui étaient loin d'être tendres pour les épidermes sensibles, et qui vous faisaient tout l'effet d'un vrai cilice, les premiers jours qu'on les portait.

Tout de même on s'y habituaît, bon gré mal gré, et on supportait alors tout aussi patiemment les intempéries des saisons qu'on le fait aujourd'hui, avec les habits de laine, chauds et moelleux que l'on connaît.



Croyances et Superstitions

Il me semble que le diable avait autrefois beaucoup plus de pouvoir qu'aujourd'hui ou, du moins, qu'il se manifestait plus souvent et plus ouvertement que de nos jours.

Et, pourquoi pas? Si l'on considère que les églises étaient alors plus clair semées, les prêtres peu nombreux, l'eau bénite assez rare, et les sacrements peu souvent administrés; il est facile de comprendre que le diable ayant un plus vaste terrain pour ainsi dire à sa disposition, ne manquait pas d'en profiter pour jouer toutes sortes de vilains tours à sa façon.

Ceci me rappelle l'aventure d'un certain sacristain ou bedeau que nous avons à l'église de notre paroisse, il y a bien des années passées.

Il s'appelait Gaspard, et il faut vous dire que c'était un bien brave homme si jamais il en fut, honnête, actif et diligent, qui remplissait les devoirs de son office d'une manière très consciencieuse.

Mais comme il n'y a rien de parfait dans ce bas-monde, notre bedeau n'était point non plus sans ses imperfections ou plutôt ses défauts.

D'abord il était possédé d'une curiosité impardonnable, voulant tout connaître et tout savoir de ce qui se passait au presbytère et de là par toute la paroisse.

En second lieu, il lui arrivait assez souvent, surtout lorsque le travail n'allait point de son goût, de se servir d'un langage qui était loin de se ressentir de la piété.

Mais il va sans dire, qu'il prenait bien garde de ne pas donner cours à ses expressions virulentes et intempestives lorsqu'il savait que le curé était dans les alentours, ce qui n'empêchait pas tout de même ce dernier de trop bien connaître les faiblesses de son curieux et irascible sacristain, qu'il avait reprimandé sévèrement à plusieurs reprises, surtout la dernière fois où il lui avait dit bien carrément, que s'il ne mortifiait pas sa malheureuse curiosité et s'il continuait à se servir d'expressions grossières et profanes, le diable ne manquerait pas de lui jouer quelque vilain tour, au moment où il s'y attendrait le moins.

Or donc, il faut vous dire qu'à cette époque-là, il arrivait de temps en temps que le mauvais esprit s'emparait de certains individus, qu'on disait alors être possédés du démon.

Un certain jour notre curé qui était un vrai saint, fut prié de vouloir bien chasser le démon d'un pauvre malheureux qu'on lui avait amené au presbytère.

On se trouvait alors en plein été et à cause de la chaleur, les fenêtres de la maison curiale étaient toutes grandes ouvertes lorsque notre saint homme commença les exorcismes.

Après un certain nombre de prières et d'abjurations, voilà le curé qui ordonne à Satan de sortir du malheureux possédé, qui se débattait et s'agitait on ne peut plus, sous les effets de l'eau bénite et des prières liturgiques.

"Je te commande de sortir du corps de cet homme", s'écriait le saint prêtre.

Et le démon de répondre: "Je veux bien en sortir, mais où voulez-vous que j'aille?"

"Va où tu voudras, mais encore une fois, je te commande de quitter cet homme."

"Eh bien," dit alors le mauvais esprit, "je consens d'en partir si vous voulez me permettre de rentrer dans votre bedeau qui est là derrière la porte écoutant tout ce qui se dit ici."

.....

Le bon curé chercha assez longtemps son sacristain, qu'il finit par le trouver à l'église, où il s'était réfugié et où il l'aperçut tout blotti dans l'un des immenses bénitiers, tels qu'ils existaient dans ces temps-là, plus mort que vivant et s'aspergeant de toutes ses forces, pour se protéger des griffes du *grippet* infernal.

..*

Il y avait par chez-nous dans ces temps-là, un certain individu nommé Téléphore Brindamour, qui était venu de France, on ne sut jamais ni comment ni pourquoi.

Pour tout dire, ce n'était rien de bien rare, car il ne lui arrivait pas souvent d'aller à l'église où il ne communiait jamais, et il était le seul de tout le village qui se permit de critiquer malicieusement les sermons de notre bon curé.

Dans tout le pays, c'était la croyance d'alors, qu'il tenait commerce avec le mauvais esprit, et pour preuve, c'est que lorsqu'il lui en prenait envie, il allait faire des promenades pendant la nuit sur l'Isle St-Jean, au Cap-Breton ou à la Nouvelle-Écosse, parcourant ainsi de longues distances dans un rien de temps.

Vous connaissez sans doute Dominique à Pierrot de Moncton, qui doit avoir aujourd'hui ses quatre-vingt-dix ans accomplis et qui, malgré cela possède encore toute sa mémoire ; eh bien ! c'est lui qui peut vous dire comment ce Brindamour vint le trouver un certain soir et lui dit comme ça :

“Dominique, veux-tu venir te promener ce soir sur l'Isle St-Jean, pour aller voir les filles” ?

“Je veux bien,” lui répondit Dominique.

“Alors, lui dit Brindamour, assieds-toi sur ce billot, ferme les yeux, et surtout prends bien garde de ne pas parler.”

“*Misai, Tallo, Rémor, Vésul, Satana, Caraba*,—tels furent à peu près les mots que j'entendis prononcer, nous racontait plus tard Dominique à Pierrot. Je me sentis alors enlever doucement, dit-il, et une brise fraîche qui fouettait mon visage et passait à travers mes cheveux, me fit comprendre que nous traversions les airs, et, peu de temps après j'entendis Brindamour qui m'annonçait que nous étions arrivés.

“J'ouvris alors les yeux et en examinant les alentours, je compris que nous nous trouvions à Rustico où nous passâmes une partie de la veillée.

“A 2 heures après minuit, nous nous rembarquons sur notre billot avec le même cérémonial, pour arriver

un peu plus tard dans notre village, que nous trouvâmes encore tout endormi."

Il paraît que ce Téléphore Brindamour possédait également le secret de se rendre invisible et c'est encore Dominique à Pierrot qui m'a raconté comment il lui avait payé un beau 20 piastres en or, pour obtenir ce secret, mais dont il ne voulut jamais se servir dans la suite, par crainte d'être *enpîgouné* par le mauvais esprit.

Ce secret je le tiens moi-même de Dominique qui me le révéla après la mort de Brindamour. Je puis bien maintenant vous le confier, car je suis certain que vous ne vous en servirez jamais.

Il fallait d'abord se procurer un chat tout noir, sans un poil ou une tache d'autre couleur.

On prenait alors un grand chaudron rempli d'eau que l'on faisait bien bouillir, et ensuite on y enfermait dedans le matou tout vivant, qu'on devait laisser se consumer, jusqu'à ce qu'il n'en restât plus que les os bien décharnés.

On retirait alors tous ces os qu'on allait déposer dans un ruisseau d'eau courante, et puis, un grand prodige avait lieu, en ce que l'un de ces os, se séparant des autres, commençait à remonter le courant de lui-même et tout seul. Il fallait s'en emparer aussitôt, et avec cet os en sa possession, on n'avait qu'à en exprimer le désir, pour se rendre aussitôt invisible à tout le reste des vivants.

Ce Brindamour pouvait également *ensorceler* ou *désorceler* n'importe qui ou n'importe quoi, car il possédait le mauvais œil, comme on disait alors dans le pays. D'ail-

leurs je sais qu'il pouvait guérir de plusieurs maladies et avait le don tout particulier de faire passer les verrues, par un procédé assez étrange et qui dénotait, à ne pas en douter, le travail tout pur de la magie.

Ainsi pour les délivrer de leurs verrues, il vendait à ceux qui en étaient affligés, un petit sac en cotonnade, dans lequel ils devaient mettre autant de petits cailloux qu'ils avaient de verrues, et puis, tout en marchant le long d'une route bien fréquentée, ils devaient lancer le petit sac de cailloux pardessus leur tête et en arrière, sans se détourner pour le voir tomber.

Malheur au voyageur qui avait la curiosité de ramasser plus tard cette bourse d'un nouveau genre ; il était sûr alors d'attraper les verrues dont son voisin venait de se débarrasser.

Je pourrais vous en narrer bien d'autres sur le compte de ce sorcier d'autrefois, et qui ne feraient que prouver d'avantage, comme quoi il devait être de connivence avec le mauvais esprit. Mais disons pour finir et pour l'édification d'un chacun, que ce même Brindamour après avoir exercé la sorcellerie pendant plusieurs années, fut enfin obligé comme tant d'autres, de reconnaître qu'il y a un Être bien plus puissant que tous les sorciers ensemble, et auquel il faut se soumettre tôt ou tard, ce qu'il fit un bon jour devant notre curé, en renonçant pour toujours à la pratique des maléfices.

Le curé après la mort de ce malheureux, fit brûler, dit-on, plusieurs livres de magie qu'il lui avait enlevés, entre autres un *Gros* et un *Petit Albert*, le "Livres des Songes de Napoléon", les "Contes des mille et une

Nuits," et d'autres bouquins dont je ne me rappelle plus les noms.

On sait peut-être que le *Petit Albert* ne contient que de la magie blanche ou des tours d'adresse seulement, tandis que le *Gros Albert* traite au contraire de la magie noire, des sorts, des sortilèges et autres pratiques diaboliques.

A part de ce Brindamour, on connaissait aussi d'autres gens qui avaient comme lui le mauvais oil et possédaient le pouvoir d'ensorceler ou de jeter des sorts, comme on disait, sur les hommes ou sur les animaux.

Ce pouvoir paraissait exister surtout chez les Indiens du pays, et lorsque ces derniers venaient quêter dans les villages, ce qui n'arrivait que trop souvent, on prenait bien garde de leur refuser ou de leur dire quelque chose de désagréable, même lorsqu'on savait que ces quêteurs n'étaient autres que des fainéants, qui n'avaient aucun droit à la charité du public.

Je me souviens qu'une sauvagesse qui était venue demander l'aumône chez mes parents, ne se trouvant point satisfaite pour une raison ou pour une autre, commença par proférer des injures à ma bonne mère qui la mit tout simplement à la porte, mais non pas avant que la quêteuse n'eut fait de ces mauvais souhaits, qui finissaient généralement par la formule bien connue de la sorcellerie de ces temps-là : "*Tu en auras regret*" !

Par ceci, on savait qu'un sort venait d'être jeté sur quelqu'un ou sur quelque chose. Aussi nous ne fûmes guère surpris le lendemain, de constater que l'une de nos bonnes vaches laitières donnait du sang par l'un de ses trayons.

La même chose arrivait encore, c'est-à-dire pour les vaches de donner du sang dans leur lait, lorsque les enfants par pure malice, détruisaient les nids d'hirondelles bâtis sous la couverture des granges, avant que les couvées s'en fussent envolées.

Il arrivait parfois que les sorciers ou les sorcières jetaient des sorts sur les poulaillers. Dans ce cas, on n'était pas longtemps avant de s'apercevoir du maléfice, car les coqs se mettaient bientôt à chanter aux heures indues de la nuit, ce qui était toujours un signe certain qu'il y aurait de la mortalité avant la fin de l'année, dans la famille propriétaire du poulailler ensorcelé.

Pour se préserver des suites funestes de ce sortilège, il fallait s'emparer au plus tôt des chanteclers *enpigeonnés* et leur tordre le cou sans miséricorde et sans pitié.

Il en était de même parfois de certains chiens des villages, qui, aux belles nuits de la pleine lune, se mettaient à faire entendre des aboiements longs et plaintifs.

On comprenait tout de suite, en les entendant ainsi hurler, que les sorciers étaient passés par là et venaient d'exercer leur vilain métier, et comme aux grands maux les grands remèdes, il fallait encore dans ces circonstances là, en agir comme pour les coqs chanteurs de nuit, c'est-à-dire se débarrasser sans tarder des malheureux chiens hurlants, que les sorciers venaient ainsi *d'enpiçonner*.

Faut-il maintenant vous entretenir de la *chasse galerie*, dont vous avez sans doute entendu parler bien des fois, mais à l'existence de laquelle on ne croit plus guère au-

jourd'hui, et qu'on traite tout simplement d'histoire de vieille femme.

Avant d'aller plus loin, laissez-moi vous dire qu'il n'est pas possible, qu'un pareil phénomène n'ait été qu'une affaire de fantasmagorie ou simplement l'effet de l'imagination.

Nous avons encore parmi nous et du domaine des vivants, certaines personnes âgées et dignes de foi, qui vous diront sur leur parole d'honneur, comme quoi il n'y a encore que quelques années les gens entendaient passer dans les airs des caravanes ou des troupes de voyageurs invisibles, dont les chants et les gais propos arrivaient parfois assez distinctement jusqu'à ceux qui se trouvaient en position de les entendre.

Le phénomène avait toujours lieu un peu après le coucher du soleil.

On commençait d'abord par entendre dans le lointain, un bruit sourd et indistinct, comme celui qui serait produit par le vol d'une bande nombreuse de gros oiseaux en traversant l'espace.

Ce bruit augmentant en s'approchant, finissait par produire l'effet de voitures roulant sur un pavé, et, mêlé à ce roulement, on entendait généralement des sons de clochettes ou de grelots, quelquefois des aboiements de chiens, et dominant le tout, des cris de joie, et des joyeux refrains chantés par des voix d'hommes et de femmes encore dans la chair ou devenus fantômes, et faisant partie de la troupe des voyageurs invisibles.

Mon oncle Firmin m'a affirmé bien des fois de son vivant, avoir entendu parfaitement la *chasse-galerie* qui passait dans les airs, un certain soir où en revenant de la

pêche, il s'était arrêté au Cap Folly pour y passer la nuit, en attendant la marée qui devait le ramener chez lui.

Non-seulement il entendit le bruit du passage de la mystérieuse bande, mais il eût même le temps de saisir les mots d'un bout du refrain, que chantaient nos voyageurs aériens.

Ces mots il ne les oublia jamais, et il avait coutume de les chanter quelquefois sur un air qu'il pensait devoir approcher celui qu'il avait entendu ce soir-là.

(Voix d'hommes)	<i>Caribi Cariba</i>	
(Voix de femmes)	<i>Caribi Caribo,</i>	
(Voix d'hommes)	<i>Houpe li Houpe là</i>	
(Voix de femmes)	<i>Caribi Caribo.</i>	
(Tous ensemble)	<i>Ah ! Ah ! Ah !</i>	} bis
	<i>Tra, là, là,</i>	
	<i>Oh ! Oh ! Oh !</i>	
	<i>Dri, do, do,</i>	

Il n'y a point de doute, qu'avec tous les sorciers de ces temps-là et le diable aidant, la *chasse-galerie* devait exister un peu partout, et les méchants d'alors en profitaient pour faire des voyages d'agrément à bon marché.

Cependant une autre croyance à propos de cette *chasse-galerie*, et la plus accréditée dans certaines localités, voulait que les individus qui voyageaient ainsi dans les airs, fussent des habitants des autres planètes, se promenant d'une étoile à l'autre, mais sans pouvoir s'arrêter sur la terre, à cause du péché d'Adam et d'Eve, nos premiers parents.

Qu'il en soit ce que l'on voudra, il n'y a pas à nier le fait que cette croyance en la *chasse-galerie* était assez

commune et très vivace, et cela à une époque qui n'est pas encore très éloignée.

Que vous dire maintenant des *loups-garous*, des *lutins* et autres sorciers de cette espèce qui infestaient le pays autrefois.

On n'a jamais pu savoir au juste s'ils étaient des êtres humains ou des démons, mais ce qu'il y a de certain c'est qu'ils existaient, comme le prouvent les nombreux tours qu'ils se permettaient de jouer aux habitants, en s'emparant par exemple de leurs chevaux pendant la nuit, et dont ils se servaient pour faire des courses furibondes.

Aussi à certains matins, on pouvait facilement constater leur travail nocturne, par le fait qu'on trouvait les chevaux tout ruisselants de sueur et de boue, avec la crinière tressée et nouée en plusieurs endroits, démontrant par là que les *lutins* ne se servent jamais de selle ou de bride, mais qu'ils tressent et nouent les crinières des chevaux, auxquelles ils s'accrochent, afin de se tenir en place pendant qu'ils galopent sur les chemins.

Un de nos voisins, dont les chevaux avaient été ainsi maltraités à plusieurs reprises, s'apercevant un matin qu'il s'était levé un peu plus de bonne heure que de coutume, que l'un de ses chevaux manquait à l'étable, n'eut rien de plus pressé que de s'armer d'un bon fusil et de guetter le voleur.

Il n'eût pas à veiller bien longtemps, car au petit jour il vit revenir son cheval monté par un être qui lui parut assez étrange, une espèce d'homme recouvert comme qui dirait d'une peau très poilue.

Il vise, et crac !... il envoie tout le contenu de son fusil sur l'être mystérieux, qui se contenta de sauter à bas de sa monture, pour s'enfuir à travers les champs, en faisant entendre d'horribles ricannements.

Notre voisin ne savait pas naturellement, que pour tuer un *lutin* il faut de toute nécessité faire bénir les balles de son fusil, et en plus d'avoir à porter sur soi un trèfle à quatre feuilles, sans quoi messieurs les lutins se moquent toujours des balles qu'on peut leur envoyer.

* * *

Une autre croyance ou légende des temps passés, mais beaucoup plus raisonnable, plus religieuse et surtout plus chrétienne, était celle qui affirmait que les animaux domestiques se parlent et conversent dans leurs étables le soir de Noël à minuit, et cela en l'honneur de la naissance de l'Enfant-Dieu dans l'étable de Bethléem.

La tradition ajoutait en plus, que ceux qui seraient assez présomptueux pour aller ce soir-là écouter les animaux jaser ainsi entre eux, auraient à mourir dans le courant de cette année-là même.

Et comme preuve on rapportait l'histoire d'un certain maître d'école, assez instruit, paraît-il, connaissant même le latin, qui, un certain soir de Noël et en défi de la menace traditionnelle, se rendit à son étable à minuit, pour savoir ce qu'il y avait de vrai dans cette vieille légende datant de plusieurs siècles.

Sa curiosité, dit-on, fut amplement satisfaite, car il paraît qu'il revint de son excursion nocturne plus mort que vivant, affirmant à tous ceux qui voulaient l'entendre, que les animaux conversaient certainement entre eux le soir de Noël à minuit, puisqu'il les avait entendus

de ses propres oreilles, dans un dialogue en latin qui avait eu lieu à peu près comme ceci :

Un coq perché quelque part sur le haut de l'étable avait ouvert la conversation en chantant à gorge déployée, voix de *soprano*, les mots :

Christus natus est, Christus natus est !!

En français : Le Christ est né, le Christ est né.

Ensuite, un bœuf à voix de *baryton*, s'était mis à mugir la question :

U'bi ? U'bi ?

En français : Où ? Où ?

Et la réponse était venue par la voir *basso profundo* de l'âne, qui s'était mis à braire majestueusement :

Bethléem ! Bethléem !

A Bethléem ! A Bethléem !



Henriette

Il y a quelques années, la plus grande insulte qu'on eût pu faire à un Acadien, aurait été de lui dire qu'il avait du sang indien dans les veines.

Quoiqu'il en soit de ce préjugé, je puis dire et cela sans crainte de contradiction bien sérieuse, qu'après une longue étude de l'histoire et des chroniques des premiers temps de la colonie, et d'après une tradition constante et bien conservée, ainsi que les connaissances personnelles du pays et des Acadiens, parmi lesquels j'ai été élevé, je puis affirmer, dis-je, que parmi les Acadiens des Provinces Maritimes, il s'en trouvent très peu, aujourd'hui, s'il y en a du tout, qui aient dans leurs veines un sang autre que celui que leurs ancêtres leur apportèrent de la vieille France.

Sans doute, et c'est un fait admis de tout le monde, dans les commencements de la colonie, plusieurs des immigrants d'Europe, se trouvant sans femme et en

bonne voie de rester vieux garçons, finirent par s'allier à des femmes aborigènes du pays.

Maintenant ce fait historique étant admis, si l'on suit d'étape en étape l'histoire des établissements français en Acadie jusqu'à nos jours, et cela parallèlement avec l'histoire des aborigènes micmacs, pour la même période de temps, on trouvera que les rejetons provenant de ces premières alliances, demeurèrent pour la plupart avec les tribus indiennes auxquelles leurs mères appartenaient.

Quant aux nouveaux colons et les autres aventuriers ou coureurs des bois, auxquels nos pauvres femmes indiennes, dans la simplicité de leur nature primitive, avaient cru pouvoir confier leur vertu, comme à des demi-dieux ou des êtres supérieurs, un oien petit nombre d'entre eux eurent assez de vertu pour rester fidèles aux promesses qu'ils avaient faites à ces simples filles de la forêt, et après un laps de temps plus ou moins long, ils abandonnèrent sans cérémonie leurs brunes compagnes pour aller errer sous d'autres cieux ou bien pour retourner dans leur patrie.

Quant à ceux qui restèrent fidèles à leurs engagements, on peut dire que ce furent les circonstances qui les obligèrent de garder leurs femmes micmacques.

Dans tous les cas par une fausse honte peut-être, il est certain qu'après leurs alliances, ils abandonnèrent la compagnie des blancs, pour se confondre à tout jamais dans la tribu de leur adoption.

Aussi il ne sera point difficile aujourd'hui, à l'observateur des types de la race humaine, de reconnaître, dans les descendants de la tribu micmacque, si décimée de nos jours, des individus de sang mêlé, des métis dont les

noms français, anglais, irlandais ou écossais proclament assez souvent l'origine de leurs ancêtres du côté paternel au moins, car il n'est point de la connaissance de personne que des femmes blanches se soient jamais alliées aux naturels du pays, dans ces temps-là et depuis.

Que dire maintenant de la manie d'autrefois qui voulait qu'un blanc eût à rougir de quelques gouttes de sang indien mêlé à celui de ses veines.

Disons-le carrément et sans ambages, ce même sang indien dans bien des cas valait tout autant, sinon plus, que celui qui coulait sous des peaux un peu plus blanches que celles de nos braves Micmacs, une nation qui, certes, avant l'arrivée des blancs dans le pays, possédait de belles et hautes qualités; c'est un fait admis par tous les historiens.

Ces fiers enfants des bois, errants depuis la nuit des temps dans les vastes solitudes du Nouveau-Monde, et laissés à eux-mêmes et sans moyens de civilisation ou d'éducation, selon nos idées, avaient tout de même bien conservé les lois naturelles et les nobles instincts que le Créateur a implantés dans le cœur de l'homme, dans le principe.

Avant l'arrivée des blancs, on le sait, c'était une race pure et morale, sobre et exempte, en général, des excès qui ont toujours existé chez les blancs, leurs supérieurs dans le vice.

On les a traités de cruels et de barbares, parce qu'ils se faisaient la guerre entre eux, et qu'ils infligeaient parfois d'horribles supplices à leurs prisonniers.

Et que nous dit donc l'histoire de toutes les races blanches sous ce rapport? Et cela, ma foi, à partir du

fameux et célèbre peuple hébreu, le peuple préféré et choisi de Dieu même.

Je crois qu'en établissant des comparaisons, on se convaincra facilement que les guerres et les cruautés attribuées à nos Micmacs, n'étaient après tout, que de bien petites ombres dans le grand tableau des horreurs et des méfaits, dont les races blanches se sont rendu coupables de tout temps et en tout lieu.

On les disait fainéants, paresseux, négligents, et, que sais-je encore.

Pourtant l'histoire et les faits sont encore là, pour prouver qu'ils étaient au contraire industriels et très adroits dans leurs humbles métiers.

Ardents chasseurs, pêcheurs des plus experts, supportant les intempéries des saisons sans jamais se plaindre, ils apportaient partout dans leurs travaux, ou leurs voyages à long cours, une force de résistance poussée parfois j'usqu'à l'héroïsme, et un héroïsme assez rare chez certaines races plus civilisées.

Et, de plus, comment ne pas admirer toute la noblesse et la force de caractère dont ils faisaient preuve dans leur rigide observance des traités ou des marchés, dans la parole donnée, qui devenait chez-eux une chose sacrée et des plus inviolable.

Un jour ils dirent aux missionnaires qui étaient venus les évangéliser : "Nous serons chrétiens, Nous avons parlé".

Et cette parole, donnée il y a au delà de trois siècles, vit et subsiste encore aujourd'hui chez leurs descendants, tout aussi vivace que le jour de leur conversion, et cela malgré les tentations, les menaces, les persécutions et les

difficultés de tout genre, qu'on n'a cessé de leur susciter pour leur faire perdre la foi.

On chercherait bien en vain, encore aujourd'hui, pour trouver parmi eux un seul traître, un apostât ou un infidèle à la promesse faite à Jésus-Christ et à ses missionnaires, par le grand Chef Membertou et ses sujets, dans les commencements de la colonie française, au pays d'Acadie.

.....

Il y a quelques années, dans un voyage que je faisais au Nouveau-Brunswick, il m'arriva, par une belle matinée de printemps, de passer auprès d'un cimetière de campagne, situé dans un endroit des plus pittoresque, sur le versant d'un joli monticule qu'on appelle encore aujourd'hui le *Beaumont*, et au pied duquel la belle et majestueuse rivière du Peticodiac roule ses ondes profondes, pour aller les déverser un peu plus loin, dans la baie de Fundy appelée autrefois la *Baie Française*.

Vraiment, on aurait dit que la nature avait façonné tout exprès ce site enchanteur et solitaire, que les hommes avaient ainsi choisi pour y placer la demeure de leurs chers trépassés.

Requiescant in pace ! En effet comme ils doivent dormir bien en paix leur dernier sommeil sur ce plateau isolé et qu'entoure de toutes parts une nature encore primitive et sauvage. Comme ils sont bien protégés et à l'abri des grands bruits qui s'élèvent des centres de l'activité humaine. Ils n'ont pour les distraire dans leur repos éternel, que les échos de la forêt avoisinante, le doux chant des oiseaux, et, venant du lointain, le solennel murmure des vagues qui viennent déferler là-bas sur

le rivage, pour s'y écouler et mourir.

Poussé par la curiosité et un peu par l'amour de l'étude des choses du passé et des vieilles reliques, je m'arrêtai pour aller explorer ce champ funéraire que je trouvai dans un état de grande propreté, avec un gazon des mieux entretenus.

Il ne contenait cependant rien de bien remarquable en fait de monuments. Par-ci par-là quelques tombes bien humbles, de pierre ou d'un marbre passablement jauni et bruni par les brumes assez fréquentes dans cette localité ; et un peu partout de nombreuses croix de bois, sur lesquelles on avait essayé de graver des noms et des dates, plus ou moins effacés par l'âge et l'action des saisons, et c'était là à peu près toute la richesse apparente du domaine de ces défunts.

Cependant, bien au centre se trouvait une croix également en bois, mais de larges proportions, qui attira tout particulièrement mon attention, non seulement par son travail original et un tant soit peu artistique, mais aussi par un large écriteau attaché à la base, et sur lequel j'aperçus plusieurs rangées de signes hiéroglyphiques, qui naturellement ne manquèrent pas de m'intéresser et de m'intriguer, jusqu'à ce que j'en eusse l'explication qui me fut donnée un peu plus tard.

Ces signes n'étaient autres que des caractères micmacs, traduisant à leur manière, les premiers versets du psatime si beau et si touchant, le *De Profundis*.

Je me trouvais donc là, en plein dans un cimetière indien, et je foulais sans le savoir, la poussière de quelques uns de ces braves, qui firent partie autrefois de la célèbre et vaillante tribu des Micmacs.



HENRIETTE

Continuant de m'avancer, je m'aperçus bientôt que je n'étais pas le seul être vivant en visite ce matin-là au champ des trépassés, car au pied d'une tombe que protégeait un large saule pleureur, j'aperçus un beau vieillard, à l'aspect vénérable, qui était à genoux, récitant pieusement son chapelet.

Sur son visage je crus voir se refléter non seulement les sentiments d'une ardente piété, mais aussi ceux d'une douleur profonde, de date récente ou bien que le temps n'avait pas encore apaisée.

Je laissai ce bon vieillard achever sa prière, et lorsqu'il se fut relevé, je ne pus m'empêcher d'admirer la taille aussi droite que majestueuse de ce patriarche, encore assez robuste, malgré ses quatre vingt dix ans accomplis, car c'était bien là son âge comme il me l'apprit un peu plus tard.

Par son habit galonné de rouge et abondamment perlé, je compris de suite que j'avais là devant moi un chef indien, peut-être l'un des descendants directs de ces grands chefs d'autrefois, qui dirigèrent les destinées de la fameuse nation des Micmacs, et dont la renommée et les hauts faits de bravoure retentirent souvent dans toute l'étendue du pays.

Après l'avoir salué bien poliment, je demandai à l'auguste vieillard si celle qui dormait là sous la tombe devant nous, était une parente, car je venais de lire sur la pierre les mots gravés : *Henriette âgée de 18 ans.* — "Ah ! monsieur, me dit-il, elle était plus qu'une parente, c'était mon seul enfant, une fille unique qui me fut enlevée dans des circonstances bien tragiques, et moissonnée à la fleur de l'âge, comme vous l'indique ce monument.

Vous voyez là-bas devant vous, la grande Peticodiac qui roule ses longues vagues écumeuses, eh ! bien, c'est dans cette terrible rivière, bien traître parfois, que mon Henriette y perdit la vie, il y a quelques années, en essayant de sauver un jeune français dont l'embarcation venait de chavirer au cours d'une affreuse tempête et qui allait se noyer. lorsque ma brave et héroïque enfant entendant du rivage les cris désespérés du pauvre jeune homme qui se tenait cramponné à la quille de son bateau, et n'écoutant que son courage, s'élança dans l'un de nos frères canots d'écorce, pour voler à son secours.

Elle aurait réussi à le sauver si le malheureux naufragé eût pu garder un peu de sang froid.

Voyant venir le canot conduit par mon Henriette, il n'entendit ou n'écouta point l'avertissement qu'elle lui cria, d'attendre pour lui donner le temps d'amener le canot tout près du bateau renversé.

L'infortuné jeune français s'élança à la nage, et fit chavirer à son tour le léger canot, en voulant s'y embarquer.

Tous deux furent ainsi précipités dans les flots orangeux où ils se noyèrent.

Le lendemain du jour fatal, le canot toujours sens dessus dessous, venait attérir au pied de cette côte, et en le retournant nous y trouvâmes le corps inanimé de ma pauvre fille, retenu par une étreinte de noyé aux barreaux du canot.

Quant au corps du jeune français, il fut trouvé flottant quelques jours après, à l'embouchure de la rivière. Il repose maintenant dans le grand cimetière de M.

Qu'il y repose en paix.

Vous pouvez juger de ma douleur !... mon unique enfant, la perle de mes yeux, la consolation de ma vieillesse, l'enfant de mes prédilections, belle comme un ange et aussi aimante que sage, m'était ainsi enlevée, ravie, et dans des circonstances aussi lugubres !

J'avais pourtant espéré que le Ciel qui ne m'avait point accordé de descendants, pour continuer dans ma famille la lignée de nos chefs, m'aurait au moins laissé la consolation de me voir revivre un jour dans les enfants de ma fille bien-aimée.

Le Grand Esprit en avait décidé autrement ; qui pourrait lui résister... Il sait mieux que nous ; que Sa volonté soit faite... .

Je viens prier ici assez souvent aux pied de cette tombe, pour me trouver, il me semble, plus en communion avec celle que je pleure, non pas parce que je croie qu'elle ait besoin de mes prières, car c'était une sainte qui est allée au Ciel en mourant, mais pour lui demander d'intercéder pour son vieux père, qui désire aller la rejoindre, le plustôt possible, au séjour des bien-heureux."

Le vieillard s'arrêta et après avoir essuyé une larme sur son visage amaigri et m'avoir souhaité le bonjour de nouveau, je le vis disparaître lentement dans la descente de la côtéé, se rendant à son wigwam bâti plus bas sur les bords de la Petitcodiac.

.....
J'appris plus tard au village voisin, de plus amples détails sur la carrière et l'acte héroïque de cette brave jeune fille indienne.

Henriette Marcure était la fille unique d'un chef mic-

mac nommé Bernard Marcure, homme d'une intelligence plus qu'ordinaire et renommé dans le pays pour sa bravoure, sa sagesse et sa vie exemplaire de chrétien.

La famille Marcure était de la lignée directe des grands chefs de la tribu des Micmacs, et en sus il était connu que le sang des célèbres barons de Latour était venu par une alliance antérieure, ennoblir, si possible, cette famille déjà distinguée.

Henriette avait hérité pour ainsi dire de tout ce qu'il y avait de noble et de fier chez ses ancêtres d'origine différente.

C'était une gracieuse et belle jeune fille, dans toute l'acception du mot, au teint un peu pâle et légèrement cuivré, avec les grands yeux doux de la gazelle, et une chevelure que la Pompadour n'aurait pas dédaignée.

A l'âge de dix ans, Henriette fut envoyée à l'école française d'un village voisin.

Là elle sut se distinguer par une conduite modèle et toute réservée, et par une grande ambition d'apprendre les secrets contenus dans les livres de la race blanche.

Une application soutenue jointe à une aptitude naturelle, lui firent faire de rapides progrès dans ses études, et la placèrent bientôt à la tête de ses classes, ce qui ne manqua pas de lui créer des jaloux et des jalouses parmi les élèves de l'école, à un tel point qu'un jour, un jeune français qui s'était vu devancé par notre jeune indienne, dans un moment de revanche grossière et impardonna-ble, s'oublia jusqu'à lui lancer en plein visage, au moment de la récréation, tout un grand verre d'eau, en la traitant en même temps de basse sauvagesse.

La pauvre Henriette, si douce et si inoffensive, en

demeura plus qu'atterrée et en pleura à chaudes larmes.

Toutefois notre polisson d'écolier avait oublié, dans sa mauvaise farce, qu'il existe toujours et dans tous les pays de vrais chevaliers, défenseurs du sexe faible.

Un jeune écolier du nom de René Belliveau, un fier gaillard muni de solides jarrets et de forts poignets, voyant l'affront fait à notre jeune indienne sans défense, en bondit sur le coup et se précipita furieux sur le lâche agresseur de la jeune Henriette, et lui administra une telle râclée que ce dernier en fut malade pour plusieurs jours.

Il est inhérent à la nature indienne surtout, d'être reconnaissant pour un service rendu.

Aussi vous pouvez comprendre si le cœur de notre jeune Henriette alla tout entier à son noble et brave défenseur.

Avec les années, ce sentiment de reconnaissance se développa en quelque chose de plus fort et de plus ardent, chez cette nature à la fois sauvage et gauloise.

Par un beau jour, la fille du grand chef Marcure, s'aperçût qu'elle aimait de toutes les forces de son âme, le jeune René Belliveau, le héros de son enfance.

Aussi, le jour de la terrible tempête sur la Petitcodiac, alors que René Belliveau avant de disparaître dans les flots, avait jeté un suprême cri d'appel, Henriette Marcure avait entendu et reconnu la voix de son chevalier, et l'amour plus fort que la prudence l'avait portée à tenter l'impossible pour le sauver.

Mais en fille d'une race noble et altière, elle avait su aimer en silence, sans jamais trahir son secret.

Les offres de mariage ne lui manquèrent pas durant ce temps-là de la part de bons partis dans la tribu, mais j'usqu'au jour du terrible accident qui lui coûta la vie, elle ne cessa de refuser toutes les offres qui lui furent faites, malgré l'insistance de ses parents, qui auraient beaucoup désiré, naturellement, de la voir s'établir avant leur vieillesse.

Le jeune René fut-il inconscient ou insensible à cet amour si profond et si sincère qu'il avait su réveiller, sans le vouloir peut-être, dans le cœur de notre belle et intéressante indienne ?

L'histoire ne le dit point.

Mais il n'y a point de doute, qu'avec les préjugés de ces temps-là, il n'aurait jamais obtenu le consentement de ses parents à une alliance, qui lui aurait impitoyablement fermé la porte de la demeure paternelle, et l'aurait ostracisé à tout jamais de la société de ses voisins.

.....

Et pourtant l'amour d'Henriette Marcure ne fut-il pas quelque chose de grand, de noble, de sublime ?.....

Il est dit qu'un ami ne saurait donner plus que sa vie, pour l'amour de ceux qu'il aime.....

C'est une fleur, une rose sauvage,
Qui vit le jour à l'ombre du grand pin ;
Loin du soleil et sous l'épais feuillage,
Elle a vécu l'espace d'un matin.



A Propos de Marchands

Il n'y a pas si longtemps, et la plupart s'en souviennent encore, le commerce dans le pays se trouvait tout entier entre les mains des Anglais.

Il y a trente ans passés nous n'avions comme marchands parmi les Acadiens de notre canton, que deux individus qui possédaient bien à la vérité ce que l'on pourrait appeler la "bosse du commerce," mais qui faisaient piteuse figure dans le monde de la finance, par le fait que les capitaux leur manquaient complètement pour pouvoir se lancer dans les affaires de haute envolée.

L'un d'eux, du nom de P'tit Pierriche, était colporteur de profession et ne manquait pas de faire sa tournée périodique à la belle saison, emportant péniblement sur son dos boutique et toute sa marchandise, composée de chapelets, médailles et autres objets de piété.

Quant à l'autre génie de commerce, celui-là professait une branche d'affaires beaucoup plus modeste et peut-être moins lucrative, mais qui n'en dénotait pas

moins une grande ambition et un esprit d'entreprise des plus remarquables.

Batiste, tel était le nom du célèbre fabricant de petite bière d'épinette qui, tous les étés, aux temps des chaleurs, ne manquait pas de rouler gros commerce, surtout les dimanches au sortir de la grand'messe, où on le voyait invariablement posté avec son baril aux environs de l'église, et toujours anxieux de nous rafraîchir, et quelquefois par accident de nous arroser de sa production *épinetteuse*.

Je dis arroser, car il arrivait parfois que sa liqueur à l'arôme de sapin, devenant ingouvernable sous l'effet d'une fermentation trop active, finissait par envoyer le bouchon du baril voler au loin dans les airs, tout comme les aéroplanes de nos jours, et alors le liquide en ébullition, s'échappant avec de sourds gémissements du tonneau en travail, ne manquait pas de donner une certaine aspersion, mais non d'eau-bénite cette fois, aux infortunés paroissiens qui n'avaient pu s'éloigner assez tôt, aux premiers appels du sauve-qui-peut.

En parlant de marchands, il serait peut-être injuste de ne pas mentionner ici également, un certain nombre de petits boutiquiers de cette époque, dispersés par-ci par-là dans quelques-unes de nos campagnes, et qui certes dans de meilleures circonstances et sous les auspices d'un sort plus favorable, n'auraient pas manqué d'étonner le monde des affaires par l'étendue et la hardiesse de leurs entreprises commerciales.

Mais, vu la pénurie de ces temps-là et le manque d'activité dans le domaine des affaires, il arrivait que leur stock de marchandise, du reste jamais bien considérable,

se trouvait la plupart du temps, étalé tout entier dans l'une des fenêtres de leur maison, moins peut-être une barrique de melasse qu'on sécrétait dans quelque coin obscur de la cave et hors de portée de la gourmandise des enfants.

Et dire maintenant que ces petits débits si humbles pourtant et si maigres en soi, auraient été assez souvent la cause de jalousies et de critiques acharnées, de la part des voisins et de soi-disants amis et compatriotes !.. Tant il est vrai que le grand mal, le mal inné pour ainsi dire chez nos pauvres Acadiens, a toujours été la noire envie et l'horrible vice de la jalousie.

Aussi imaginez-vous donc la stupéfaction et l'effroi d'un certain Pierre à David, qui faillit en perdre connaissance par un beau matin où il passait devant la demeure de Michel Pinou, l'un de ses voisins, lorsqu'il s'aperçut que ce dernier venait d'étaler dans la grande fenêtre de sa maison, tout un assortiment de belles pipes fraîches, avec accompagnement de tabac et d'allumettes, ainsi qu'une rangée de grosses pommes rouges et succulentes, parmi lesquelles se miroitaient les indispensables bouteilles de bière d'épinette, annonçant ainsi d'une manière officielle, qu'il venait de partir boutique et que c'était son intention dorénavant de suppléer aux besoins du village.

“Ah ! ça, se dit en lui-même notre Pierre à David, est-ce que ce Michel Pinou se croirait par hasard le gros coq du village, et s'imagine-t-il parce qu'il part une boutique de cinq sous, qu'on va être obligé, à l'avenir, d'aller acheter chez lui ce dont on a besoin ?

“Certes, ce n'est pas moi qui irai m'approvisionner

chez ce malotru, pour lui permettre de vivre en paresseux et donner occasion à sa femme de porter des robes de soie. Je travaille, moi, pour gagner ma vie, qu'il en fasse autant, il n'est pas plus Monsieur que les autres.

"Tout de même, faut-il en avoir de l'audace et du toupet pour partir ainsi commence en plein village et sans en avoir jamais parlé à qui que ce soit !.....

"J'ai bonne envie de lui apprendre une leçon, et si Monsieur Charly Palmer, du Bend, avec qui je trafique et qui m'a toujours bien traité, me donnant souvent un petit présent pardessus le marché, si ce Monsieur voulait bien m'avancer les marchandises voulues, c'est moi qui en partirais une boutique, et l'on verrait avant longtemps lequel des deux aurait le dessus, de Michel Pinou ou de moi."

Quelques jours après ce virulent monologue, notre Pierre à David avait en effet mis son projet à exécution et ouvrait un magasin en opposition à celui de son voisin, et cela dans un petit village où les rats, n'appartenant point à l'église, auraient eût peine à trouver à dîner.

Mais grâce à Dieu, cet esprit mesquin, d'une basse jalousie, tend à disparaître tous les jours parmi les nôtres, et à la place de cette rivalité outrée et sans bon sens, il règne aujourd'hui une compétition plus conciliante et quasi fraternelle.

Maintenant, tout en constatant que les marchands acadiens de quelque importance, ont été assez rares à venir jusqu'à ces derniers temps, il est un fait qu'il ne faut pas oublier et tout à l'honneur de nos gens, c'est qu'en général les Acadiens pour la plupart, ont toujours préféré l'agriculture et la vie champêtre à celle que mènent les

reclus des maisons de commerce, et cela, malgré la légende ou le préjugé qui veut que ceux qui exploitent leurs champs, soient des êtres ignorants, niais, obtus et ridicules.

Certes, nos fermiers acadiens sont tout aussi spirituels et alertes que bien d'autres. De plus, il est difficile de ne pas reconnaître qu'ils sont honnêtes, très hospitaliers, polis et amis du progrès ; enfin, libres et indépendants de caractère. Avec cela il va sans dire qu'ils n'ont rien à envier aux individus des autres professions.

Du reste, nos marchands, nos commerçants, nos hommes d'affaires commencent aujourd'hui à compter pour quelque chose dans le pays. Aussi, quelle vaste différence sous ce rapport, entre notre époque et celle du dernier demi-siècle.

Pour ne vous parler que d'une localité, je dois vous dire qu'il y avait bien vingt-cinq ans que je ne fusse passé par Moncton, lorsque l'autre jour en descendant du "Canadien Pacifique", qui me ramenait de Montréal, je commençai par enfiler la rue principale de cette ville que j'avais connue autrefois si petite et si insignifiante, mais devenue aujourd'hui l'une des plus progressive de tout le pays.

Mais, bernique ! me disais-je, est-ce que j'aurais trop bû par hasard, ou bien est-ce que la vue me ferait tellement défaut, à ce point de ne pouvoir plus distinguer les noms sur les enseignes des magasins?...

Prends tes lunettes mon vieux, et vise droit...

Mais enfin, je ne me trompe point et plus je regarde plus je vois bien que ce sont là des noms acadiens et

français que j'aperçois sur le haut des magasins et dans les vitrines : Des Babin, Boudreau, Bourgeois, Belliveau, Bourque, Comeau, Cormier, Gautreau, Gauvin, Gaudet, LeBlanc, Léger, Landry, Melançon, Richard, Surette, etc., etc.

Houpe là ! me dis-je, si je n'ai point la berlue, le pays est revenu aux Français ou est en bonne voie d'y revenir.

Et dire qu'il y a trente ans passés, on aurait eu peine à trouver un seul nom français dans cette ville de Moncton !

En effet il fut un temps qui n'est pas très éloigné, où nos petits français auraient eu peur de leur ombre lorsqu'il s'agissait de commerce, tant ils manquaient d'ambition et d'esprit d'entreprise, souffrant pour la plupart d'une timidité de lapin, qu'ils tâchaient toujours d'excuser par le sot argument qu'il n'y a que les les Anglais qui peuvent réussir dans le commerce.

Allons donc ! est-ce que nous manquerions d'intelligence, est-ce que nous serions plus imbéciles que ceux qui nous entourent ? . . .

Les succès des nôtres depuis un quart de siècle, dans le commerce et les diverses industries, prouvent bien le contraire : et que pour réussir dans ces carrières nous n'avons qu'à le vouloir.

On n'a point de capital : voilà l'éternelle objection, toujours mise de l'avant . . . Mais on s'en fait du capital, on commence doucement s'il le faut, on économise, et surtout on ne fait point de dépenses au-dessus de ses moyens ; et puis, avec du courage, du travail et de la persévérance surtout, on ne peut manquer d'arriver au but comme tant d'autres qui n'avaient pour réussir que les moyens qui sont à la disposition de tout le monde.

Allons donc ! encore une fois, du courage et en avant ! Loin de nous et à bas les sornettes et les pusilanimités des vieux peureux et des vieux radoteux !

Mais regardez donc autour de vous, et voyez tous ces gros Messieurs qui se promènent aujourd'hui dans de somptueux carrosses et des élégants automobiles, déployant un luxe plus qu'ordinaire. Faut-il vous dire que ces mêmes individus ou leurs pères tout au plus, débarquèrent il n'y a pas si longtemps au port d'Halifax n'ayant alors à leur avoir qu'une sacoche de grosse toile, dans laquelle ils apportaient toute leur fortune des vieux pays : quelques vieilles chemises et des anciens chaussons, un petit coquemar plus ou moins délabré, une pipe et du tabac, et parfois un paquet d'allumettes.

Tout de même il faut admettre que nos Acadiens ont été un tant soit peu lents et tardifs à se lancer dans les grandes affaires du commerce et des industries ; mais après tout comment vouloir qu'il en fût autrement si l'on considère qu'ils ne font pour ainsi dire que revenir de l'exil, encore tout effarouchés et tout meurtris des traitements barbares et inhumains qu'ils reçurent au cours de leur terrible déportation.

Spoliés de tout ce qu'ils possédaient dans le monde, ils reviennent cependant au pays qui leur appartenait et d'où on les avait injustement chassés, ils y reviennent mais pauvres et dénués de toutes ressources, devant tout recommencer, et n'ayant pas même l'assurance de pouvoir désormais y vivre en paix et en sécurité, mêlés comme ils se trouvent aux descendants mêmes de ceux qui furent leurs bourreaux d'autrefois.

Peut-on les blâmer d'avoir hésité et d'avoir retardé à se lancer dans le courant des affaires et des grandes industries ?

Les Revenants

Autrefois les revenants abondaient dans le pays ; du moins tout le monde prétendait en avoir vu. Il y en avait des blancs, des rouges, des noirs et de toutes les couleurs. Des revenants qu'on avait vus dans des maisons habitées ou désertes, le long du grand chemin, dans la plaine, sur la colline, sur la lisière des bois, dans les airs du temps ; des revenants par-ci par-là, et un peu partout.

Brrrr... J'en tremble encore au souvenir de toutes ces histoires macabres qui avaient cours dans ces temps-là et que l'on se racontait surtout les soirs au coin de l'âtre. Les plus âgés même en étaient affectés, et quant aux enfants on les avait rendus tellement nerveux, qu'ils n'osaient plus mettre le nez à la porte de la maison, après le coucher du soleil.

Ces revenants se montraient le plus souvent revêtus d'un grand manteau ou drap blanc, qui leur enveloppait toute la figure, à l'exception de deux grands yeux flam-

boyants qui jetaient la terreur dans l'âme de tous ceux qu'ils regardaient.

C'était parfois, disait-on, des âmes du Purgatoire qui revenaient ainsi sur la terre pour demander des prières, afin d'être délivrées plus tôt de leurs souffrances, ou bien qui étaient obligées de venir expier leurs péchés dans les lieux mêmes où elles les avaient commis.

D'autre part, la légende voulait qu'il y eût des damnés, surtout ceux qui s'étaient perdus par les plaisirs de la danse, qui fussent obligés de s'assembler par temps dans certains lieux solitaires pour y danser des rondes macabres, aux sons d'un violon qui n'était autre qu'un squelette, sur lequel le démon râclait un ossement en guise d'archet.

Pour réduire les enfants à l'obéissance, on leur disait que s'ils ne faisaient pas leur devoir la grande dame blanche qu'on voyait sur la colline viendrait les chercher quelque bon jour. Ou bien que ce serait des Anglais qui, arrivant à la sourdine, leur couperaient les oreilles pour en faire de la boîte à poisson. Ou encore, que les sauvages qu'on voyait passer de temps à autre, les emporteraient dans leurs paniers pour les jeter dans la rivière.

Il va sans dire qu'avec ces menaces et toutes ces histoires de fantômes et de revenants, on avait fini par rendre la jeunesse d'alors on ne peut plus timide et des plus peureuses.

Ajoutez à cela que nous avons dans ces temps-là des conteurs de contes de profession, qui ne manquaient pas de renchérir sur toutes les histoires qui avaient cours dans le pays.

Espèce de troubadours ambulants, ils passaient les villages à certaines époques de l'année, surtout après l'achèvement des travaux d'automne, et ils étaient bien reçus partout chez nos habitants, qui leur donnaient le gîte et pension pour le plaisir de les entendre raconter leurs récits merveilleux.

A part la pension ils ne manquaient pas de faire une bonne provision de menue monnaie qu'on leur donnait toujours en forme de quête après la veillée.

L'arrivée de l'un de ces conteurs de contes dans un village était tout un événement. La jeunesse en foule allait à sa rencontre pour le conduire jusqu'à sa maison de pension.

"Batiste, où allez-vous loger ce soir ?"

"Chez Pierre à p'tit Jean, mes enfants !"

"Avez-vous des contes nouveaux, cette année ? . . ."

"Oui, oui, mes enfants, des nouveaux et des beaux."

"Comment les appelez-vous ?"

"Eh bien, c'est le conte de la "Lampe merveilleuse", celui du "Grand Géant", Les Bottes de sept lieux" et bien d'autres."

"Allez-vous commencer à les conter ce soir ?"

"Oui, oui mes enfants, ce soir. Venez tous et n'oubliez pas de m'apporter des sous."

Une certaine année ce Batiste, le plus célèbre des conteurs de ces temps-là, était venu établir son domicile à la demeure paternelle.

Le premier soir de son arrivée, la maison se trouvait littéralement bondée des gens du village qui étaient venus écouter notre célèbre conteur.

Aussi je dois dire que Batiste se surpassa pour ainsi

dire en cette occasion, faisant passer ses auditeurs par toutes les péripéties des drames les plus émouvants pour les faire rire ensuite à gorge déployée par le récit d'aventures drôles et piquantes.

Enfin la soirée se termina par une histoire de revenants à faire dresser les cheveux sur la tête, histoire qui ne manqua pas de jeter l'effroi dans l'âme de plus d'un auditeur et de faire pâlir plus d'un visage.

Dans l'auditoire se trouvaient deux frères du nom de Boudreau, Pierre et Dominique, deux sceptiques si jamais il en fut et qui étaient bien loin d'ajouter foi à toutes ces histoires de revenants et aux racontages du bonhomme Baptiste. De plus c'étaient deux fiers gailards, de vrais hercules qui n'avaient pas froid aux yeux comme on disait dans le pays.

A un moment de la veillée, l'un d'eux, Pierre, disparut mystérieusement de l'assemblée sans que personne vint à s'apercevoir de son absence.

S'emparant d'un grand drap blanc dont il s'affubla, il alla se poster auprès d'une barrière par où les gens de la soirée devaient passer en s'en retournant chez eux.

Le premier ensuite à quitter la maison fut Dominique qui lui aussi n'avait pas remarqué l'absence de son frère.

Arrivé tout près de la barrière, voilà qu'il aperçoit un grand fantôme blanc qui se lève en plein dans son chemin et qui d'une voix des plus gutturales se met à proférer de sinistres HOU ! HOU ! HOU !!!

«Diantre, se dit Dominique, serait-ce bien vrai après tout qu'il y aurait des revenants ?...»

«HOU ! HOU ! HOU !!! répétait le fantôme...»

“Tiens, se dit encore Dominique, si c'est là vraiment un revenant, il doit être anglais, car il dit bien WHO ! WHO !! et j'ai bonne envie de lui faire son affaire à ce mécréant de revenant anglais.

“Tu veux savoir qui je suis, continua Dominique, eh ! bien, apprends, M. le fantôme, que je suis Dominique Boudreau, un honnête chrétien. De plus, fantôme ou vivant, je te conseille de me parler français si tu veux que je te comprenne.”

Et Hou ! Hou !! Hou !!! encore de la part du fantôme.

“Attends, je vais t'en donner des WHO, WHO, dit Dominique, et en deux bonds il était sur le faux fantôme qu'il terrassait et qu'il assommait de coups de pieds et de poings.

“Arrête ! mais arrête donc, s'écriait le fantôme ! Arrête, ne me connais-tu pas, c'est moi, ton frère Pierre.

“Je n'ai point de frère parmi les fantômes, s'écriait Dominique, dont le sang s'était échauffé. Attrappe ! pin, pan pan ! Attrappe toujours. Si tu n'es pas fantôme tout de bon, tu vas en devenir un maintenant. Et pin, pan, pan !... Attrappe !.....

On dit que Pierre, en effet, reçut une telle volée qu'il en fut malade pour plusieurs jours, et qu'il perdit complètement, à partir de cette date, le goût et la fantaisie d'aller jouer au fantôme.

UN CONTE DE BATISTE

Autrefois, dans une ville des vieux pays, vivaient deux frères, *Gaston et Winifred*. Leur père, à sa mort, leur laissa un petit héritage qu'il divisa également entre eux'

deux. Gaston maria une riche veuve et devint dans la suite un riche marchand.

Quant à Winifred il maria une femme aussi pauvre que lui, et pour vivre, il était obligé de couper du bois qu'il apportait à la ville, sur trois ânes, pour le vendre.

Un jour que Winifred était dans la forêt et venait de couper du bois suffisamment pour charger ses ânes, il aperçut dans le lointain une grosse nuée de poussière qui semblait venir vers lui.

S'étant mis à l'observer avec attention, il ne fut pas longtemps avant de s'apercevoir que c'était une troupe de cavaliers qu'il soupçonna d'être des voleurs. Il résolut aussitôt d'abandonner ses ânes pour se sauver lui-même.

Il monta alors dans un gros arbre qui poussait sur un haut rocher, et dont les branches étaient suffisamment épaisses pour le cacher, tout en lui permettant de voir tout ce qui se passait à l'entour sans être découvert.

La troupe qui était au nombre de quarante, tous bien montés et bien armés, se rendit jusqu'au pied du rocher où se trouvait l'arbre, et là, ils descendirent tous de leur monture.

Chaque homme debrida son cheval pour l'attacher à un buisson, et lui pendit au cou un sac de grain qu'il avait emporté en selle avec lui.

Alors chacun d'eux ôta de la selle un autre sac qui, par la pesanteur parut à Winifred être rempli d'or et d'argent.

Un des hommes qui lui parut être le capitaine de la bande, s'avança jusque sous l'arbre dans lequel Winifred était caché ; et, passant à travers quelques broussailles, prononça ces mots : "Ouvre Sésime !" Aussitôt

que le capitaine des voleurs eût ainsi parlé, une porte s'ouvrit dans le rocher, et après qu'il eût fait entrer tous ses hommes avant lui, il les suivit et la porte se ferma d'elle-même.

Les voleurs demeurèrent quelque temps dans le rocher. Durant ce temps-là, Winifred de peur de se faire prendre, resta où il était caché dans son arbre.

Enfin la porte s'ouvrit de nouveau, et comme le capitaine était entré le dernier il en sortit le premier pour voir défiler tous les autres devant lui, et c'est alors que Winifred l'entendit faire fermer la porte par les mots : "Ferme, Sésime" !

Aussitôt chaque homme s'en alla brider son cheval et monter en selle. Lorsque le capitaine vit qu'ils étaient tous prêts, il se mit à leur tête et ils s'en retournèrent par la voie qu'ils étaient venus.

Winifred les suivit de ses yeux aussi loin qu'il pût, et demeura encore assez longtemps dans l'arbre avant d'en descendre.

Se rappelant les mots que le capitaine des voleurs avait prononcé pour ouvrir et fermer la porte, il eût la curiosité d'essayer si en les prononçant lui-même ils auraient le même effet. C'est pourquoi, il s'en alla à travers les broussailles et apercevant la porte qu'elles déguisaient, il s'arrêta devant elle et dit : "Ouvre Sésime" ! La porte s'ouvrit toute grande aussitôt.

Winifred qui s'attendait de voir une caverne noire et affreuse, fut tout surpris d'apercevoir un large appartement très bien éclairé qui recevait la lumière d'une ouverture au faite du rocher, et dans lequel se trouvaient toutes sortes de provisions, de riches ballots de soie, de

tapis, et autres étoffes de prix, ainsi que de gros tas d'or et d'argent brut et de la monnaie dans des sacs.

La vue de toutes ces richesses lui fit supposer que cette caverne avait dû être occupée pendant longtemps par des voleurs qui s'étaient succédés les uns les autres.

Winifred rendra alors dans la cave et prit autant d'or dans les sacs que ses ânes pourraient porter. Après avoir chargé ses ânes de sacs d'or, il recouvrit ces derniers avec du bois de manière à ne pas être vus de personne.

Étant prêt à partir, il prononça les mots : "Ferme Sésime" et la porte se ferma d'elle-même. Puis il partit pour la ville.

Arrivé chez lui, il déchargea les sacs d'or dans la cour après en avoir bien fermé toutes les barrières, puis il emporta tout son or à la maison.

Là il raconta toute l'aventure à sa femme, lui recommandant bien d'en garder profondément le secret. Sa femme fut transportée de joie à la vue de toute cette richesse et elle voulut se mettre aussitôt à compter tout cet or pièce par pièce.

"Femme, lui dit Winifred, tu ne sais pas ce que tu entreprends en voulant compter cette monnaie ; tu n'aurais jamais fini. Il n'y a pas de temps à perdre. Je vais creuser un trou et nous enterrerons cet or tout de suite."

"Vous avez raison, mon mari, dit la femme, mais tout de même, il serait bon de savoir au moins à peu près le montant de notre fortuné. Je vais emprunter un vaisseau de mesure, et tandis que vous creuserez le trou, je mesurerai la monnaie."

Elle part aussitôt et se rend chez son beau-frère Gaston qui demeurait tout près, et s'adressant à sa femme elle lui demanda de vouloir bien lui prêter un petit vaisseau à mesurer.

La belle-sœur connaissant la grande pauvreté de Winifred fut piquée de curiosité de savoir quelle espèce de grain il pourrait bien avoir à mesurer. En conséquence elle mit une couche de saindoux au fond du vaisseau qu'elle déguisa du mieux qu'elle pût.

La femme de Winifred prenant le vaisseau s'en alla mesurer son or, et aussitôt qu'elle eut fini elle rapporta le vaisseau de mesure à sa belle-sœur, mais sans s'apercevoir qu'une pièce d'or était restée attachée au fond du vaisseau.

Aussitôt que la femme de Winifred fut partie, celle de Gaston regardant au fond du vaisseau fut des plus surprises d'apercevoir une pièce d'or qui y était restée.

Prise d'une grande jalousie, elle se dit aussitôt : "Comment ! Winifred a-t-il tant d'or qu'il lui faut le mesurer !"

Elle fit appeler aussitôt son mari qui se trouvait à son magasin et elle lui dit :

"Gaston, tu te penses riche, n'est-ce pas ? Mais, va, Winifred est beaucoup plus riche que toi. Il ne compte pas son argent, mais il le mesure." Et alors elle lui raconta ce qui était arrivé.

Gaston après avoir marié la riche veuve, n'avait depuis jamais traité Winifred comme un frère. Et maintenant au lieu de se réjouir de la bonne fortune de celui-ci, il en conçut la plus noire jalousie.

De grand matin il se rendit donc chez Winifred et lui

dit : "Winifred, je suis surpris de vous. Vous prétendez être misérablement pauvre et cependant vous mesurez l'or. Ma femme a trouvé cette pièce d'or au fond du vaisseau que vous êtes venu emprunter hier."

Alors, Winifred vit bien que par la folie de sa femme tout était découvert et qu'il était inutile de vouloir cacher l'affaire. Et il offrit à son frère sur le champ, une partie du trésor s'il voulait garder le secret.

"Je m'attendais bien à cela, répondit Gaston. Car autrement je vous aurais certainement dénoncé à la police et vous auriez tout perdu. Maintenant il faut me dire où se trouve la cachette et les moyens d'y arriver.

Winifred lui dit tout ce qu'il désirait, jusqu'aux mots pour pouvoir entrer dans la cave.

Le lendemain, de grand matin, Gaston se mettait en route pour la forêt. Il n'eut pas de difficulté à trouver le rocher et bientôt il arrivait en face de la porte de la caverne des voleurs.

"Ouvre Sésime", dit-il, et aussitôt la porte s'ouvrit toute grande ouverte et lorsqu'il fut rentré elle se ferma sur lui.

Il fut pour ainsi dire tout ébloui pour un instant par les grandes richesses qu'il vit devant lui. Mais s'étant bientôt remis, il commença par transporter autant de sacs d'or à la porte qu'il put, pour charger les dix mulets qu'il avait enmenés avec lui.

Cet ouvrage fini il se prépara à sortir. Mais, malheur ! il ne se rappelait plus au juste des mots nécessaires pour ouvrir la porte, et le voilà qu'il se met à dire :

"Ouvre *Cécile*, ouvre *Béline*, ouvre *Maline*, etc., mais

la porte restait toujours bien close et il était fait prisonnier.

Comment dépeindre toute l'horreur de sa situation, sachant que les voleurs pouvaient arriver d'un moment à l'autre.

Et, en effet, vers midi la troupe des voleurs arrivait et trouvait notre Gaston pris au piège, et plus mort que vif.

Alors le capitaine s'adressant à ses compagnons leur dit : "Je ne sais pas comment cet homme a pu entrer dans notre repaire, mais dans tous les cas il faut prendre les moyens d'en empêcher d'autres de vouloir faire la même chose. Nous allons diviser cet intrus en quatre morceaux que nous penderons des deux côtés de la porte. Ce sera là notre avertissement à ceux qui auraient l'audace de vouloir s'introduire dans notre domaine."

Le pauvre Gaston fut mis à mort aussitôt et les quatre quartiers furent accrochés tel que le capitaine en avait décidé.

Un jour, deux jours se passèrent et Gaston ne revenait pas. Alors sa femme très inquiète, alla trouver son beau-frère Winifred, le priant, avec larmes, de bien vouloir aller voir ce qu'était devenu son mari.

Winifred, au petit jour le lendemain, prenait encore la route de la forêt, emmenant avec lui ses trois ânes comme de coutume.

Arrivé au rocher il ne vit point les mulets de son frère et s'approchant de la porte de la caverne, il aperçut des taches de sang tout autour.

Il comprit tout de suite qu'un malheur était arrivé à son frère.

La porte s'étant entrouverte aux mots : "Ouvre Sésime", le pauvre Winifred faillit perdre connaissance à la vue de son frère ainsi morcelé et suspendu au mûr.

Prenant une pièce de toile qu'il trouva dans la caverne il en enveloppa les tristes restes de Gaston, dont il chargea un de ses ânes et qu'il recouvrit de bois coupé, pour les amener en secret à la ville.

Ensuite il n'oublia pas de faire encore une bonne provision de sacs d'or qu'il déposa dans des paniers sur ses deux autres ânes.

Il fit en sorte d'arriver un peu tard à la ville, afin d'éviter tout contre-temps.

Il se rendit directement à la demeure de Gaston où il remit les restes de son malheureux frère à sa veuve alors toute affolée de douleur.

Dans la maison se trouvait une servante des plus intelligentes et très rusée. Winifred l'appelant à l'écart lui dit : "Georgina, (c'était son nom) je laisse toute l'affaire entre vos mains et tachez d'arranger les choses de sorte que les voisins soient sous l'impression que mon frère est décédé de mort naturelle. Et voyez à ce qu'il soit enterré déceiment."

Là-dessus, Georgina s'en alla trouver un vieux cordonnier qui habitait dans l'un des faubourgs de la ville.

Lui mettant deux pièces d'or dans la main, "Mustapha, lui dit-elle, voici pour commencer. Vous allez venir avec moi, j'ai un ouvrage très particulier que je désire que vous fassiez. En route je serai obligé de vous bander les yeux avant d'arriver à la maison où vous devrez faire votre travail. Car c'est une affaire qui doit

être tenue des plus secrètes. Vous ne courrez aucun danger et vous serez bien payé.”

La vue de l'or décida le bonhomme à agir comme on le lui demandait. Prenant son fil, ses aiguilles et ses alènes il se mit en route immédiatement avec sa conductrice. Après avoir traversé plusieurs rues, elle lui mit un bandéau sur les yeux comme elle lui avait dit et quelques minutes plus tard ils arrivaient tous les deux à la demeure de Gaston.

Après avoir rassemblé et cousu les quatre quartiers du mort et avoir touché deux autres pièces d'or, Mustapha fut reconduit comme il était venu.

Alors on annonça le décès de Gaston dont le corps fut dûment exposé dans son cercueil, et deux jours après on le portait en terre sans que les voisins se doutassent en aucune façon de ce qui lui était arrivé.

Après l'enterrement, Winifred quittait son humble demeure pour venir habiter la maison de son frère et prendre charge de ses affaires.

Durant ce temps-là les voleurs étaient revenus visiter leur retraite dans la forêt, et grande fut leur surprise de voir que le corps de Gaston avait été enlevé ainsi que plusieurs sacs d'or.

“Nous sommes découverts certainement, s'écria le capitaine, et l'homme que nous avons tué avait un complice. Il nous faut le trouver. Demain j'irai moi-même à la ville pour découvrir l'individu qui a trouvé notre retraite et qui peut nous livrer à la justice d'un moment à l'autre.”

Et en effet, le lendemain de grand matin, le chef des voleurs pénétrait dans la ville. Après avoir marché

quelque temps, la première boutique qu'il vit entr'ouverte fut justement celle du vieux cordonnier Mustapha.

Le saluant bien poliment il lui dit : "Vous travaillez bien de bonne heure, car il est à peine jour, et je suis surpris qu'un homme de votre âge puisse voir pour travailler à cette heure."

"Oh ! répondit Mustapha, vous me connaissez guère, j'ai encore de bons yeux. Tenez, pas plus tard que hier, j'ai cousu et mis ensemble le corps d'un homme mort et cela dans un appartement où j'avais bien moins de lumière qu'ici !"

"Comment, le corps d'un homme mort ! contez-moi donc cela !"

"Non, dit Mustapha, je me suis oublié et j'ai déjà trop parlé."

"Allons, allons, dit le voleur, vous pouvez vous fier à moi, je ne trahirai point votre secret. Et de plus, voici deux pièces d'or pour vous si vous voulez bien me conduire à la maison où vous avez fait cet ouvrage si étrange."

"Comment vous y conduire, dit le bonhomme, j'ai eu les yeux bandés pendant une partie de la route."

N'importe, venez toujours, je vous banderai les yeux à la même place que hier et ensuite vous tâcherez de vous diriger du mieux possible vers la demeure où l'on vous a conduit. Et voici, encore deux autres pièces d'or pour vous encourager."

Cette fois, le vieux Mustapha ne fut résister et étouffa bien vite les reproches de sa conscience. Et chose remarquable avec les yeux ainsi bandés il se dirigea sans se tromper, directement vers la maison du défunt Gaston.

“C'est ici, j'en suis sûr maintenant, dit-il au capitaine des voleurs. Voici l'escalier et la terrasse par où je suis descendu.”

Le voleur lui remit encore de l'or et puis après avoir bien examiné la maison devant lui et avoir pris des remarques, il s'en retourna auprès de ses compagnons dans la forêt.

“Mes amis, dit le capitaine des voleurs à ses compagnons, j'ai été fortuné dans mon voyage, car j'ai découvert la demeure de celui qui a trouvé notre retraite et qui nous a volé notre or. A nous maintenant de nous venger et de reprendre notre bien. Voici ce que nous allons faire. Que deux d'entre vous se rendent tout de suite à la ville où ils achèteront 40 grandes outres (cruches) à huile, qu'ils emporteront ici. Ils en rempliront une toute pleine d'huile et les autres ils les laisseront vides.”

Deux des voleurs se rendirent donc à la ville où ils achetèrent les 40 outres comme il leur avait été ordonné. Revenus à la caverne avec leur marchandise, le capitaine des voleurs fit entrer ses 39 compagnons dans les 39 cruches vides, leur laissant juste assez d'ouverture pour pouvoir respirer. Et alors se déguisant lui-même en marchand d'huile il se mit en route avec ses mulets chargés des outres contenant les 39 voleurs, et une autre remplie d'huile.

Le chef fit en sorte d'arriver à la nuit tombante à la ville, et il alla s'arrêter en face de la demeure de Gaston où Winifred résidait maintenant depuis la mort de son frère.

Ayant frappé à la porte, ce fut Winifred lui-même qui vint ouvrir.

“Mon bon gentilhomme, lui dit le faux marchand d'huile, je suis arrivé trop tard à la ville, pour pouvoir me rendre au marché. N'auriez-vous pas la bonté de m'accorder l'hospitalité pour une nuit. Je vous en serai bien obligé.”

“C'est bien, lui dit Winifred, faites entrer vos mulets avec votre marchandise dans la cour. Quant à vous, on vous trouvera une chambre dans la maison.”

Là-dessus, le capitaine des voleurs fit entrer ses mulets dans la cour où il les déchargea des outres qu'il déposa et rangea tous le long du mûr. Passant ensuite auprès de chaque outre, il dit à chacun des voleurs : “Restez tranquille et ne bougez pas jusqu'à ce que je vienne vous avertir et vous délivrer.”

Ensuite il se retira à la chambre qu'on lui montra, pour attendre là le moment favorable où tout le monde de la maison serait endormi, afin de venir délivrer ses compagnons et de piller la maison, après en avoir mis à mort tous les habitants.

Georgina, la servante fidèle, avait coutume de se coucher toujours la dernière de toute la maison. Ce soir là elle s'occupa des affaires du ménage même un peu plus tard que de coutume, ce qui fut cause que l'huile vint à manquer dans sa lampe, et elle se trouva tout-à-coup en pleine obscurité.

Ne trouvant point de chandelle dans la maison, elle se dit en elle-même qu'il n'y aurait pas si grand mal d'aller prendre un peu d'huile dans une des outres du marchand d'huile, pour remplir sa lampe. Et, en conséquence, prenant un vaisseau elle se rendit dans la cour et s'approcha de la première des outres pour y puiser de

l'huile. Mais quelle ne fut pas sa surprise, on plutôt sa terreur d'entendre tout-à-coup une voix venant de l'outre lui dire : "Est-ce le temps ?" Quoique surprise, elle comprit à l'instant qu'il y avait là un complot pour nuire à ses maîtres, et avec une présence d'esprit remarquable, elle répondit aussitôt : "Pas encore, mais bientôt."

Elle se rendit ainsi de cruche en cruche, recevant partout la même demande et donnant la même réponse, jusqu'à ce qu'elle fut parvenue à la dernière qui contenait de l'huile. Après en avoir pris la provision nécessaire pour sa lampe elle s'empressa de retourner à la maison. Elle eut bientôt pris une décision.

Activant les fournaises elle mit sur le feu plusieurs chaudrons remplis d'eau qu'elle fit bouillir à un haut degré. Et ensuite une par une elle s'en fut remplir toutes les outres d'eau bouillante, étouffant ainsi les 39 voleurs, sans qu'il n'en resta un seul de vivant.

C'est alors qu'elle alla éveiller Winifred lui racontant ce qu'elle venait de faire, et lui faisant comprendre le grand danger auquel il venait d'échapper lui et les siens.

Alors Winifred rassemblant quelques-un de ses domestiques se mit en embuscade pour guetter le capitaine des voleurs. Celui-ci vers deux heures du matin sortit à la sourdine de sa chambre et se dirigea immédiatement vers ses outres.

Ne recevant point de réponse de ses compagnons *en-crûchés*, et ayant humé la vapeur fade qui s'exhalait de ses outres, il comprit qu'il était découvert, que son complot avait manqué et il s'élança aussitôt sur la clôture de la cour pour tâcher de la franchir et de s'évader.

Mais Winifred et les domestiques avaient déjà la main sur lui. Il fut conduit immédiatement en prison.

Le lendemain il subissait son procès où il fut prouvé qu'il était le capitaine d'une bande de voleurs qui étaient devenus la terreur de tout le pays en tuant et en dévalisant un grand nombre de voyageurs. Huit jours après le procès, il expiait sur l'échafaud ses crimes et son brigandage.

Le juge qui le condamna vint plus tard remercier en personne Winifred et surtout sa fidèle Georgina.

Quant à cette dernière, elle reçut sa récompense en devenant l'épouse du fils de Winifred, celui-ci leur bâtissant un magnifique château où ils vécurent heureux jusqu'à un âge très avancé.



Madeleine Bourg

Ou était à la veille du *grand dérangement* en Acadie, mais rien jusque là ne faisait prévoir le cataclysme affreux qui devait engloutir tout un peuple.

Dans un endroit situé non loin du fort Beauséjour et connu aujourd'hui sous le nom de Sackville ou *Tintamarre*, vivait vers ces temps-là un brave Acadien du nom de Jean Bourg.

Il était le possesseur d'une jolie petite ferme qu'il cultivait avec intelligence. De plus au moyen de levées *d'aboiteaux*, il avait su ravir à la marée, une large étendue de marais qui était devenue une prairie verdoyante qui lui fournissait le foin en abondance, lui permettant ainsi d'entretenir un bétail assez nombreux. Cette riche prairie porte son nom encore aujourd'hui et s'appelle "le pré des Bourg".

Malgré l'insécurité des temps et toutes les tracasseries auxquelles étaient en butte nos Acadiens d'alors, Jean Bourg avait prospéré, et sans être riche, on savait dans le pays que c'était un habitant à l'aise.

Pour le seconder dans les travaux de son ménage, le Ciel lui avait accordé une bien digne compagne, la vraie femme forte de l'évangile, qui, avant son mariage, s'appelait Madeleine Belliveau.

Bons chrétiens tous deux, doués des qualités de l'âme et du cœur et bénis d'une intéressante famille, il n'y avait point dans ces temps-là de couples plus heureux sous la calotte des cieux que Jean Bourg et sa femme.

Un jour Jean dit à sa compagne : "Madeleine, il faut que je m'absente pendant trois ou quatre jours. Tu sais que les grandes marées vont bientôt arriver et il faut absolument que j'aie réparé nos levées et nos *aboiteaux*. J'ai trouvé trois individus qui viendront m'aider dans ce travail. Nous allons emporter des provisions avec nous et en conséquence nous ne reviendrons que lorsque tout le travail sera achevé.

"En attendant, sois sans crainte, car on n'a rien vu de suspect ou d'inquiétant dans les environs depuis assez longtemps.

"Tout de même il est bon de prendre quelques précautions en cas d'accident, et il serait prudent de bien fermer toutes les fenêtres et de bien barrer les portes de la maison tous les soirs avant de vous coucher. Ce serait un vrai malheur de perdre l'argent qui est dans le grand coffre et qui est l'héritage de nos enfants comme tu le sais."

Pas plus tard que la semaine d'avant, Jean avait encore vendu une douzaine de bêtes à cornes qui lui avaient rapporté une assez jolie somme.

"Dans tous les cas, continua Jean, si tu t'apercevais de quelque danger, envoie immédiatement notre Philip-

pe chercher du secours chez le voisin, Pierre Therriau.”

Philippe était âgé de douze ans et l'ainé de la famille.

Quant au voisin Therriau il demeurait à un mille de l'habitation des Bourgs.

“Va à ton travail, mon ami, répondit Madeleine. Comme tu le dis, je ne vois pas qu'il y ait de danger pour le moment. Dans tous les cas tu sais que je ne suis pas peureuse, et de plus, pendant ton absence je prierai le bon Jésus et sa Sainte Mère encore plus fort que de coutume. Ils sauront bien me protéger.”

Là-dessus, Jean était parti pour se rendre à l'un de ses *aboileaux* qui se trouvait à six milles de sa demeure, où il avait construit une cabane qui lui servait de refuge aux mauvais temps et où il passait la nuit lorsque le travail pressait et qu'il ne pouvait revenir le soir à la maison.

Son mari une fois parti, Madeleine se sentit bien le cœur un peu oppressé en se voyant toute seule à la maison avec ses jeunes enfants.

Aussi pendant la journée elle égréna plusieurs fois les dizaines de son chapelet tout en vaquant à ses occupations. La journée lui parut bien longue, et enfin, la nuit arrivant, la bonne Madeleine, après s'être assurée que toutes les fenêtres étaient solidement fermées, se préparait pour aller barrer la porte d'entrée, lorsque celle-ci fut ouverte brusquement, livrant passage à un inconnu de grande taille et d'un aspect peu rassurant.

A cette vue, le sang se figea pour ainsi dire dans les veines de la malheureuse femme, et elle en faillit perdre connaissance.

“Bonsoir, la femme, dit le nouveau venu, avec un

accent anglais très prononcé, n'aie pas peur ; je ne fais pas de mal aux femmes."

"Mais que voulez-vous donc et que cherchez-vous ici, articula faiblement Madeleine.

"Oh ! pas grand'chose. J'ai beaucoup marché aujourd'hui ; je n'ai pas mangé de la journée et j'ai grand'faim. Pourriez-vous me donner quelque chose" ?

Madeleine, toujours charitable, et maintenant un peu rassurée, s'empressa de lui servir à manger.

Mais elle ne le perdait point de vue. Aussi ne fut-elle point longtemps sans s'apercevoir que ce vagabond d'anglais examinait d'un œil scrutateur tous les coins et les recoins de la maison.

Enfin après avoir satisfait sa faim, réelle ou factice, notre voyageur se levant tout à coup et confrontant Madeleine, lui dit brusquement :

"Ecoute, j'ai dit que je ne faisais point de mal aux femmes et je ne t'en ferai point, mais à la condition que tu me délivres sans bruit et tout de suite l'argent que vous avez dans votre maison, autrement je ne répons pas des conséquences. Je sais que ton mari est absent, et te voilà sans défense ; ainsi, dépêches-toi".

"Lâche ! . . . lui dit Madeleine qui commençait à sentir tout son sang bouillir de colère. C'est donc ainsi que tu veux me remercier pour le souper que je viens de te donner ? Je n'ai point d'argent, et lors même que j'aurais une fortune, je ne t'en donnerais pas un seul sou.

"Eh ! bien, si tu ne veux pas me le donner, je le prendrai ton argent."

Et là-dessus, comme par instinct, le voilà qu'il se dirige vers le grand coffre qu'il trouve bien barré. Et

alors, saisissant un tisonnier, il se met en frais de vouloir en faire sauter le couvert.

Prompte comme un éclair, Madeleine décroche un fusil pendu au mûr, en tend la gachette et vise notre voleur.

“Sors d'ici, lui crie-t-elle où je te tue”.

“Arrête, arrête, lui dit l'anglais, ne tire pas, je m'en vais.

“Oui, sors au plus vite, lui dit notre héroïne, le visant toujours, et ne reviens pas, car je te tuerais comme un chien.”

L'anglais était sorti, mais en partant, Madeleine l'entendit bien qu'il murmurait : “Maudite française, je l'aurai ton argent, je reviendrai, va, et je ne serai pas seul cette fois.”

Ayant bien barricadé la porte, Madeleine se disait : Mon Dieu, mon Dieu ! que vais-je devenir ? Que faire ? Il va certainement revenir ! Sainte Mère de Dieu, c'est le temps de venir à mon secours.....

Tout à coup apercevant son grand garçon, Philippe, qui la regardait avec de grands yeux effarés :

“Philippe, dit-elle.

“Oui, mère....

“Tu viens de voir ce qui s'est passé. Cet homme, cet infâme va revenir ici, il l'a dit en partant, et il ne reviendra pas seul. Aurais-tu peur d'aller chez notre voisin Therriau pour lui dire de venir à notre secours et cela sans tarder.”

“Non mère, dit Philippe.

“Eh ! bien, mon enfant, pars donc. Il fait bien noir maintenant et on ne saurait te voir. Dans tous les cas

comme tu es très agile, prends bien garde de ne pas te laisser prendre par ce vaurien d'anglais. Suis le petit chemin détourné que tu connais et dépêche-toi. En attendant je vais prier la Sainte Vierge de te protéger.

“Je pars, dit l'enfant ; maintenant barrez bien la porte.”

Il avait déjà franchi la moitié de la distance qui le séparait de la ferme des Therriau, lorsque tout à coup quelqu'un lui barra le chemin tout en faisant entendre un *hou ! hou !* des plus terribles.

Philippe allait s'enfuir à travers le fourré, lorsque l'individu mystérieux lui dit :

“Pas peur, Philippe, c'est moi, Marcou, le chef micmac.”

Oh ! la joie du pauvre jeune homme en reconnaissant alors dans l'individu devant lui, le vaillant chef micmac, le grand ami de sa famille.

“Mais, petit blanc, où vas-tu donc à cette heure de la nuit et tout seul comme cela ?”

Alors Philippe s'empressa de raconter au grand chef tout ce qui venait d'arriver à la maison.

“Ouah !... dit Marcou, les chiens d'anglais sont toujours les mêmes. Attaquer une pauvre femme, seule et sans défense... Pas besoin d'aller plus loin, Philippe ; viens, nous allons retourner chez-vous.”

Les voilà arrivés à la maison, et Philippe frappant doucement à la porte, dit : mère, mère, ouvrez, c'est moi Philippe. Je ne suis pas seul non plus, le chef Marcou est avec moi.”

Comment dépeindre la joie de Madeleine à cette nouvelle !... Car elle savait qu'elle avait dans le brave chef

micmac, un défenseur à la vie et à la mort. Elle lui raconta alors et en détail ce qui venait de lui arriver, récit que Philippe n'avait fait qu'ébaucher en revenant à la maison.

"Hou !...dit Marcou, femme de mon ami Jean, être brave, aussi brave que femme indienne. Mais pourquoi n'avoir pas tué le chien d'anglais lorsque femme pâle l'avait au bout de son fusil ?

"Oh ! s'écria Madeleine avec un demi sourire, comment le tuer, lorsque le fusil n'était pas chargé ?.....

"Hi ! hi ! hi !...ne put s'empêcher de rire notre chef, par ailleurs et d'habitude si grave et si sérieux. Femme blanche aussi rusée que femme indienne...hi ! hi ! hi !
... bon ! bon !..."

... "Maintenant, continua Marcou, je vais partir, fermez bien les portes et n'ouvrez à personne. Il va revenir ce chien d'anglais comme il l'a dit, et il ne sera pas seul, car j'en ai vu cinq autres de son espèce qui rôdaient dans les environs cet après-midi, et c'est ce qui m'a amené dans le voisinage, moi et quelques-uns des miens. Donc soyez sans crainte, je veillerai sur vous."

Quelques instants après Marcou avait disparu silencieux et sans bruit à la façon des indiens.

Il était à peu près deux heures du matin, et Madeleine, on le comprend, était toujours aux aguets, attentive aux moindres bruits qui venaient du dehors.

Tout à coup des pas précipités se font entendre et peu d'instants après on frappe violemment à sa porte.

"Ouvre vite, chienne de française, lui crie-t-on, ou bien on va défoncer et puis on te tuera."

A peine ces paroles brutales étaient-elles prononcées,

qu'une formidable fusillade se fit entendre, suivie du cri de guerre bien connu des micmacs et une mêlée terrible s'engageait dans l'obscurité, devant la maison de Jean Bourg.

Madeleine toute tremblante était à genoux, priant de toute son âme.

Cependant le combat fut aussi court qu'il avait été soudain. Il n'y eût que quelques plaintes de la part des mourants ou des blessés, et peu après tout rentra dans le silence le plus absolu.

Le jour commençait à poindre à l'horizon lorsque de nouveau des pas précipités se firent entendre venant vers la maison.

On frappe à la porte.

"Ouvrez, ouvrez, c'est moi, c'est Jean." Et Madeleine toute joyeuse cette fois, s'empresse d'ouvrir la porte du logis, pour tomber dans les bras de son mari.

C'était bien en effet le chef Marcou qui avait amené ce dénouement. Après avoir quitté Madeleine et Philippe, il avait rassemblé quelques uns de ses guerriers qui se trouvaient dans le bois voisin, avait envoyé avertir Jean de ce qui se passait chez lui pendant son absence, puis était venu s'embusquer tout près de la demeure des Bourg, avec les résultats que l'on connaît.

Les premiers épanchements passés, Jean dit à Madeleine :

"Après Dieu nous devons notre salut à ce bon et fidèle Marcou. Mais que fait-il donc qu'il ne vient pas ?

A ce moment deux coups sont discrètement frappés à la porte.

"Qui est là ? dit Jean.

“Marcou.

“Bonjour Monsieur Jean, bonjour la femme. J'espère que tout va bien maintenant.”

“Ah ! s'écria Jean, comment vous remercier mon brave chef Marcou pour ce que vous avez fait pour nous aujourd'hui. Nous vous devons la vie !”

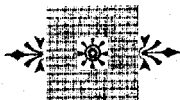
“Point de remerciement, Monsieur Jean. Le chef Marcou n'oublie pas. Un jour que mon fils allait mourir, Jean Bourg le riche fermier, n'a pas dédaigné de visiter le wigwam du sauvage plusieurs fois et d'apporter la médecine, qui, avec l'aide du Grand Esprit, a rendu la vie à mon enfant. Depuis ce temps-là je suis à vous Monsieur Jean. Comptez sur moi”.

“Combien étaient-ils d'anglais, mon brave Marcou ?

“Six, dit le chef. . .

“Et où sont ils maintenant ?

“Monsieur Jean, nous les avons envoyés dans un pays d'où ils ne reviendront plus”.



L'Espérance

Trente ans, dit-on, s'étaient écoulés depuis la faute originelle, et Adam et Eve chassés du Paradis Terrestre, demeuraient alors, eux et leurs enfants, dans un vallon solitaire assez éloigné de l'Eden, où ils s'étaient construit une habitation qu'ils avaient placée dans le milieu d'un joli bocage qu'entourait une riante nature, fraîchement sortie des mains du Créateur.

C'était l'heure du lever de l'astre du jour, et un beau soleil tout radieux qui venait de dissiper les dernières ombres de la nuit, illuminait en ce moment le bocage et l'humble demeure de nos premiers parents, avec la contrée d'alentour.

Dans les bosquets et sous le feuillage de la forêt voisine, d'innombrables petits chantres ailés faisaient entendre leur concert matutinal pour saluer l'arrivée du roi de la nature, et sur le haut de la colline, des échos mystérieux répétaient et répercutaient les nombreux et divers bruits qui s'élevaient des profondeurs du vallon.

Soudain, la porte de la maison du bocage s'entrouve comme d'elle-même, et une vision resplendissante de beauté et de grâce y apparaît sur le seuil.

C'est Ève, la mère des vivants dans toute la splendeur première de sa création.

Malgré le reflet de souffrance et de tristesse, conséquence du premier péché, qui assombrit son doux visage, elle n'en demeure pas moins encore, à ce moment-là, l'œuvre par excellence du Dieu Créateur.

"Oh ! se dit-elle, à la vue de la nature toute éblouissante de beautés, que Dieu est donc bon de nous laisser, même après notre péché, ce monde merveilleux, tout rempli de charmes et de grandeur, où il est si doux, après tout, d'y jouir encore de la vie, malgré la terrible perspective d'une mort cruelle qui doit nous en séparer un jour qui n'est connu que de Dieu seul.

"Ah ! j'aperçois là-bas Adam, mon compagnon d'infortune. Comme il semble fatiguer sous le poids de son travail... Allons l'encourager et le consoler un peu, car après tout, c'est bien par ma faute s'il peine et souffre tant aujourd'hui. Mon cœur me dit que c'est par amour pour son épouse qu'il a désobéi à son Créateur ; il est donc juste que je fasse tout en mon pouvoir pour l'aider et alléger ses souffrances et sa misère."

Et d'un pas encore leste et léger, elle se met en route pour aller rejoindre son époux, occupé, à ce moment là, à labourer un vaste champ qui doit leur fournir à l'automne la nourriture pour toute l'année.

Elle avait à peine parcouru la moitié de la distance qui la séparait de son mari, lorsque soudain elle s'arrête, toute étonnée, à la vue d'une forme humaine qu'elle

aperçoit étendue sur le sol, dans une éclaircie de bocage et non loin du sentier.

“Mais quel est donc, se dit-elle, celui qui peut se permettre de dormir ainsi en ce moment où toute la nature est en pleine voie d'activité. Ce ne peut être Abel ou Caïn, car je les ai vus partir tous deux il n'y a que quelques instant, pour se rendre à leur travail habituel”.

Et, quittant le sentier, elle s'avance avec une certaine hésitation, vers le dormeur inconnu, dans lequel elle ne tarde pas à reconnaître son Abel, son enfant bien-aimé.

“Abel ! Abel ! mon enfant, que fais-tu donc là, s'écrie-t-elle ?

Abel ne répond point au cri d'appel de la pauvre mère alarmée.

Alors elle se précipite, elle court, elle arrive, elle se penche sur lui, elle le touche et va le réveiller par de doux baisers, lorsqu'elle s'aperçoit qu'il a le visage meurtri et tout ensanglanté. Comment dépeindre toute l'horreur du moment ? Effarée et éperdue elle s'enfuit à toute vitesse vers son mari qu'elle appelle de toutes ses forces d'aussi loin qu'elle peut l'apercevoir.

“Adam ! Adam !!, lui crie-t-elle, viens donc et viens vite. Abel notre enfant est là-bas gisant sans mouvement sur le sol. J'ai beau l'appeler, il ne me répond pas. Il dort, dis-tu ? . . . Mais je n'ai pu l'éveiller Grand Dieu ! qu'aurait-il donc, que lui serait-il arrivé ? . .

Alors le pauvre Adam quittant sa charrue, se hâte avec Ève d'aller voir, ce que le jeune Abel pouvait bien faire de si étrange dans le bocage, et à une heure où d'habitude il était toujours occupé à la garde de ses troupeaux.

Ils arrivent, et Adam, se penchant sur son fils bien-aimé, ne peut que constater que la respiration a cessé, car le sein d'Abel ne se soulève plus, et ses yeux encore tout grand ouverts demeurent fixes et ne regardent plus.

Oh ! l'agonie terrible du malheureux et tendre père !
... Adam se relève, pâle et tout défiguré, et d'une voix remplie d'une douleur suprême il dit à sa compagne éplorée : "Eve ! VOILA LA MORT ! !"

La mort en effet, venait de faire son apparition pour la première fois dans le monde, et déjà, quelle immense, quelle terrible douleur elle venait d'y causer !

Et depuis, de tout temps et en tout lieu, elle n'a cessé de poursuivre son œuvre d'extermination, ne laissant partout sur son passage que le deuil et les pleurs. . . .

* * *

C'est surtout chez les pauvres et les humbles de la terre qu'il faut aller, pour bien constater toute l'étendue du terrible châtement de la mort, infligé à nos premiers parents, pour les punir de leur désobéissance au commandement que Dieu leur avait donné.

C'est bien là en effet, dans ces natures bonnes et toutes simples, qu'on trouve la vraie douleur, la douleur sans affectation et qui procède directement du cœur ; car c'est dans ces natures encore pures que l'affection prend de plus profondes racines, et que l'amour exempt de motifs mercenaires, rend plus solides et durables ces liens d'amitié, que l'impitoyable mort vient rompre sans pitié et sans merci, lorsque son temps est arrivé.

* * *

Il était neuf heures du matin, et la cloche de l'église

du petit village de M. . . . tintait tristement le glas funèbre de l'un des habitants de l'endroit, qui, lui aussi, venait de subir les terribles conséquences de l'arrêt porté jadis au Paradis Terrestre : *Souviens-toi, ô homme que tu n'es que poussière et que tu retourneras en poussière.*

J'entrai dans l'humble chapelle où je trouvai tout le village assemblé et priant pour le repos de l'âme du voisin qui venait de les quitter.

De ce qui avait été Joseph à Simon LeBlanc, il n'en restait plus qu'une triste dépouille, qu'on avait enfermée dans une longue boîte de bois faite au village, de planches bien rabotées, mais dépourvue de tout ornement.

C'était bien le cas de dire que cet homme était né dans la pauvreté, avait vécu pauvrement et s'en retournait comme il était venu.

A l'autel, un beau viellard aux longs cheveux blancs y célébrait le grand sacrifice de la Messe, pour ce paroissien qu'il avait baptisé, qu'il avait instruit et admis à la première communion, un paroissien dont il avait béni le mariage un peu plus tard dans la vie, et qu'il venait finalement de préparer pour le grand voyage de l'éternité !

“Qui aurait pensé, s'était dit le bon vieux prêtre, que ce pauvre Joseph, encore dans la force de la vie et le soutien d'une nombreuse famille, m'aurait ainsi précédé dans la tombe ! . . . Pourquoi le bon Dieu ne m'a-t-il pas appelé plutôt, moi qui suis vieux et devenu inutile, et qui ne demande plus qu'à mourir.”

“Enfin, les desseins de Dieu sont impénétrables et il faut que sa sainte volonté s'accomplisse.”

Autour de moi je ne vois que des visages empreints d'une profonde tristesse et qui me disent que le village est tout en deuil ; car c'est un parent, un ami, un bon voisin qui disparaît, qui vient de les quitter, pour s'en aller dormir au cimetière.

Quel recueillement et quel profond silence parmi ces humbles villageois agenouillés ainsi au pied des autels ! Certes, il a là un silence qui fait mal au cœur par temps, et on se sent comme soulagé, lorsque la voix frêle et usée du prêtre à l'autel ou celles des vieux chantres au jubé, viennent nous tirer de notre stupeur et nous rappeler que nous sommes encore du nombre des vivants.

La messe est finie et le vieux prêtre précédé d'une humble croix de bois aussi vieille que lui, s'avance lentement avec ses deux enfants de chœur jusqu'à ce qu'il soit tout près de la bière où il récite, à mi-voix, la prière usitée.

Libera, libera, me Domine... entonne le chœur au jubé, et alors mêlés à cette sublime prière, se font entendre quelques sanglots parmi les assistants. C'est l'épouse éplorée, ce sont les enfants désormais orphelins, dont les cœurs comprimés jusque là et débordant pour ainsi dire de douleur, ne peuvent plus se contenir.

Tout le monde est affecté et j'aperçois même à ce moment là, de grosses larmes qui s'échappent des yeux affaiblis du bon vieux curé, et qui coulent silencieusement le long de ses joues amaigries. Il pleure lui aussi le départ de ce bon paroissien qu'il a vu naître, qu'il a si bien connu, qu'il a formé à la vie spirituelle, qu'il a aimé et entouré d'autant de soins que s'il eût été son propre enfant.

Mais tout à coup, voilà l'homme de Dieu qui essuie ses larmes à la dérobée, comme pour cacher un moment de faiblesse. Son visage se transfigure et d'une voix forte et presque joyeuse, il entonne l'unique et sublime *In Paradisum*.

“Oui, dans le Paradis, et que les anges t'y conduisent mon bon Joseph... Pourquoi pleurer plus longtemps?... Tu es bien plus heureux que nous, pauvres exilés, car te voilà délivré pour jamais des misères et des embarras d'une triste vie... Quant à nous, il nous faut encore prolonger notre exil et souffrir... Mais enfin nous nous reverrons un jour là haut où il n'y aura plus de douleur

Ego sum resurrectio et vita..... C'est Jésus-Christ qui l'a dit : Je suis la résurrection et la vie. Celui qui croit en moi ne meurt point, mais il vivra éternellement.

“Tu n'es donc point mort, mon brave Joseph, car tu as crû au Sauveur, et te voilà maintenant dans le Ciel où tu vivras glorieusement pendant toute l'éternité.”

.... Ainsi médite le vieux prêtre tout en s'acheminant vers le lieu de la sépulture.

On vient de descendre le pauvre mort dans sa fosse.

Oh ! l'horrible bruit que font les premières pelletées de terre que jette sur le cercueil le sombre fossoyeur. Vraiment on dirait que ce sont les os de tous les morts du cimetière qui viennent de s'entr'choquer, et à ce bruit indéfinissable un frisson de terreur s'empare du cœur des vivants.

Vanité des vanités, c'est donc là qu'aboutissent toutes les grandeurs des humains !!! Qu'elle est sombre et

effrayante cette dissolution finale de la demeure de notre âme ! Ah ! que c'est donc triste la mort ; et dire qu'il nous faudra tous y passer Malheureux Adam, Ève infortunée, dites le nous, qu'aviez-vous donc fait ?

De profundis clamavi ad te Domine récite le vieux prêtre en s'en retournant à l'église Mais le voilà qui s'arrête, il s'approche d'un groupe éploré. C'est la veuve et ses orphelins.

" Marie Jeanne et vous les enfants, retournez tout de suite à la maison. Vous allez vous faire mourir à pleurer, et c'est assez d'un mort pour aujourd'hui . . . Ce soir j'irai chez-vous et nous déviserons alors des moyens à prendre pour l'avenir."

Et il reprend son chemin.

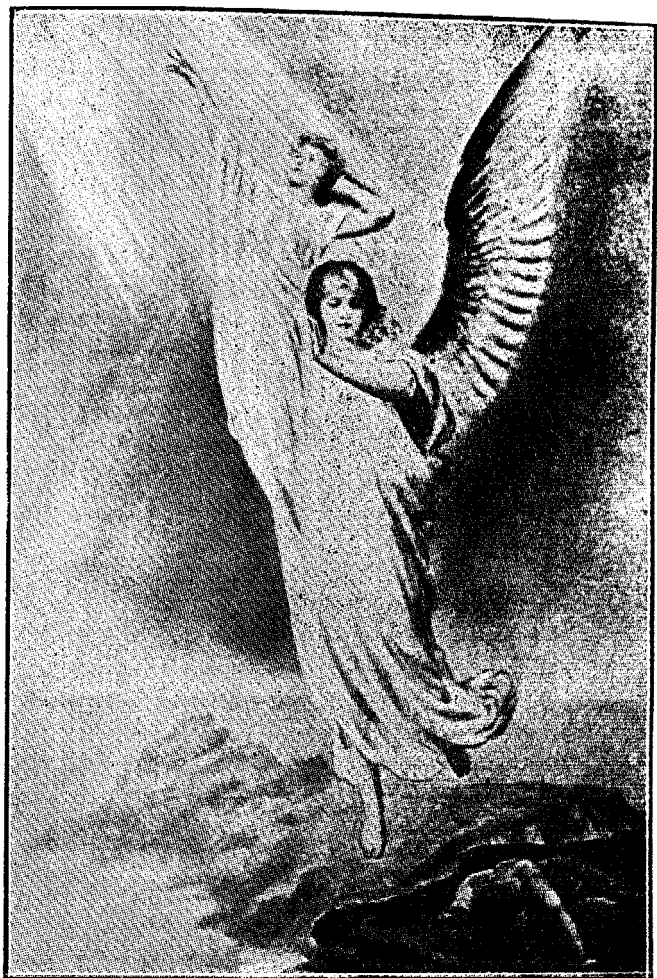
Sustinuit anima mea in verbo ejus ; speravit anima mea in Domino.

Mon Dieu ! que la vie serait triste si tout finissait au tombeau ! Et cette vie à laquelle nous nous tenons si fortement attachés, qu'est-elle donc après tout ?

L'homme né de la femme, dit le saint homme Job, vit peu de jours et est rempli de misère.

Nous naissons au milieu des pleurs, nous vivons dans les afflictions et nous mourons dans la douleur. Telle est la vie de l'homme sur cette terre, depuis le berceau jusqu'à la tombe, dans la chaumière comme sur le trône.

On dirait, en effet, que nous ne venons au monde que pour souffrir. Les afflictions de tout genre fondent sur nous à tout instant et de tout côté. C'est un parent qui nous abandonne, c'est un ami qui nous trahit, c'est notre travail, ce sont nos affaires qui vont mal et ne



L'ESPÉRANCE

réussissent point. C'est une maladie qui s'attaque à notre sante, pour ne laisser par derrière elle que ruines et débris, et des infirmités qu'il nous faut supporter bon gré mal gré.

Oui, certes, la vie serait plus que triste si tout finissait à la tombe !

Mais écoutez donc, vous qui pleurez, vous qui êtes affligés, qui souffrez, qui êtes découragés ! L'entendez-vous ? Oh ! qu'elle est douce et encourageante la belle et grande voix de la céleste ESPÉRANCE, qui nous parle au nom de la *Foi* qui ne peut nous tromper, et qui nous dit à un chacun :

“Il est vrai, ô homme, que tu as beaucoup à souffrir sur la terre. Mais sois patient et attends avec confiance. La vie qui est déjà si courte, n'est qu'un rêve. Encore quelques années de peines souffertes avec résignation, et alors regarde et vois là-haut la récompense incomparable et sans prix qui t'attend dans un monde meilleur.

“Que sont donc les misères de la vie comparées aux joies éternelles d'un bonheur sans mélange, dans le beau paradis du bon Dieu, là où il n'y aura plus ni mort, ni peine, ni douleur ; là où tous seront les enfants de Dieu qui essuiera leurs larmes, et où ils vivront éternellement.”

* * *

Autrefois, en Acadie on *veillait* les morts à peu près comme on le fait encore aujourd'hui. Une fois le corps sur son *sueur* (*suaire*) ou l'entourait de cierges que l'on faisait bruler jusqu'à ce qu'il fut déposé dans le cercueil.

Les voisins ne manquaient pas, à cette occasion, de faire double acte de charité en venant réciter de ferven-

tes prières pour le repos de l'âme du trépassé et en donnant un mot d'encouragement et de consolation à la famille éprouvée.

Au cours de la veillée le chapelet se récitait en commun ainsi que d'autres belles prières, toutes à l'intention de celui qui *était sur les planches*.

A ces pieux exercices on entremêlait les bons vieux cantiques d'autrefois, tirés du "Livre des Cantiques de Marseilles", cantiques qui, dans ces temps-là, se chantaient un peu partout dans nos bonnes familles acadiennes, mais qui, de nos jours, ont donné place à des chants plus modernes, qui, certes, n'en sont pas plus religieux ni plus impressionnants.

Il n'y a pas de pays au monde où le culte du soulagement des âmes du Purgatoire soit plus en honneur que dans l'Acadie.

Nos bons Acadiens ont tant souffert eux-mêmes, qu'ils ont le cœur tendre et charitable pour tous ceux qui souffrent, qu'ils soient morts ou vivants. Aussi nos braves gens ne manquent jamais de prier beaucoup pour leurs défunts et les âmes du Purgatoire en général, et ils se mettent souvent à la gêne pour leur faire dire autant de messes que possible.

Le Dieu de toute charité et les saintes âmes du Purgatoire, les en récompenseront un jour et au centuple.



Le Voeu des Marins

Il y a bien des années de cela, j'eus l'occasion d'aller faire un voyage à la Nouvelle-Ecosse et j'en profitai pour me rendre jusqu'à la Baie Sainte-Marie où je désirais depuis longtemps visiter nos Acadiens établis, dans les comtés de Digby et de Yarmouth, et que je ne connaissais que de réputation.

Débarqué à Digby, je dus prendre la diligence pour pouvoir me rendre à Ste-Marie, l'établissement français le plus important le long de la côte dans ces temps-là. *

J'arrivai à Ste-Marie par un beau dimanche du mois de mai, il était dix heures du matin et la cloche de l'église sonnait à ce moment là le dernier coup de la grand' messe.

Il y avait foule au dehors tout à l'entour de l'église, et je fus un peu étonné de voir que malgré les appels de la cloche, les gens semblaient vouloir s'attarder et ne rentraient point à l'église.

* Le chemin de fer D. A. R., n'existait pas à cette époque et il n'était pas même question de le construire.

Étant descendu de voiture, je vis aussitôt deux paroissiens se détacher de la foule pour venir à ma rencontre. Je les reconnus pour des bourgeois du pays, car ils avaient l'air distingué et étaient très bien mis, et ce fut avec une politesse toute française qu'ils me saluèrent.

"Vous êtes sans doute étranger, monsieur, me dit l'un d'eux. Serait-ce une indiscretion de vous demander si vous êtes français?"

"Pas du tout, leur répondis-je. Oui, je suis français, un Acadien français du Nouveau-Brunswick qui vient vous visiter."

"Oh ! du Nouveau-Brunswick, il y a beaucoup de français par là. Seriez-vous de Shédiac par hasard?"

"Non, messieurs, je ne suis point de Shédiac, mais je suis natif de Memramcook.

"De Memramcook, tant mieux alors, me dirent les deux paroissiens, soyez le bienvenu et considérez-vous ici comme si vous étiez chez-vous.

Ce *tant mieux* m'intrigua passablement dans le moment et je me demandai ce que Shédiac pouvait bien avoir de si anormal pour nos bonnes gens de la Baie Ste-Marie. J'eus le mot de l'enigme un peu plus tard.

"Mais, messieurs, leur dis-je, est-ce que la cloche ne vient pas de sonner l'heure de la Messe ? Pourquoi vos gens ne rentrent-ils pas à l'église ? Est-ce que la messe ne va pas bientôt commencer ?"

"Oui, monsieur, nous allons rentrer bientôt. Voyez-vous, on est un peu en retard aujourd'hui, car on attend pour commencer les offices que les marins qui accomplissent un vœu soient arrivés. Tenez, justement les voilà qui viennent là-bas."

Et regardant du côté qu'on m'indiquait j'aperçus un spectacle aussi étrange que nouveau pour moi.

Seize individus, tout l'équipage d'un brigantin qui avait fait naufrage, s'avançaient deux par deux, nu-tête et nu-pieds, tous accoutrés de leurs habits cirés de marins, avec un bout de cordage pour ceinturon.

Le capitaine, en tête, recitait le chapelet auquel répondaient tous ses compagnons.

A leur arrivée, il y eut silence général dans la toule, et nos marins devinrent le point de mire de tous les yeux.

Et en effet, ne les avait-on pas cru tous noyés, n'avaient-ils pas été décomptés?... Ils étaient pour ainsi dire des revenus d'outre-tombe, de nouveaux Lazares resuscités qu'on revoyait parmi les vivants. Ils étaient allés jusqu'aux portes du tombeau et ce n'était que par un vrai miracle, comme l'exprimait leur capitaine, qu'ils avaient été sauvés.....

A l'entrée de l'église, le bon vieux Curé de Ste-Marie les attendait, et après leur avoir donné l'eau bénite, il les fit avancer jusqu'aux balustres, où ils prirent des sièges qu'on leur avait préparés.

Je dois confesser que j'eus passablement de distractions pendant la messe, car j'occupais un siège d'où il m'était assez facile d'observer nos hardis navigateurs, et je vis bien par leurs visages hâlés et amaigris, qu'ils avaient dû souffrir horriblement, au cours de leur dernière aventure.

A part d'un jeune mousse d'une douzaine d'années, les autres membres de l'équipage étaient des hommes dans la force de l'âge, robustes et solidement bâtis.

Cependant si je fus distrait comme je viens de le dire, je ne mauquai pas en revanche d'être grandement édifié par l'attitude si pieuse et si recueillie, et la grande ferveur de nos braves matelots.

S'étant tous confessés la veille, ils s'approchèrent de la sainte table où ils communièrent avec toutes les marques de la plus grande dévotion.

Au prône le bon vieux Curé fut on ne peut plus touchant dans son allocution aux naufragés, et il fit couler plus d'une larme et souleva plus d'un sanglot parmi ses auditeurs.

Mais ces larmes témoignaient plutôt de la joie et de la reconnaissance qui débordait en ce moment là du cœur de tous les assistants. Car le Ciel en effet ne venait-il pas d'épargner, de sauver d'une mort terrible, seize bons citoyens de leur paroisse, dont dix pères de famille ?

Par leur disparition, dix braves mères Acadiennes fussent devenues prématurément de pauvres veuves, et soixante enfants, plusieurs encore en bas âge eussent été faits orphelins.

Oh ! alors, quel deuil immense pour toute cette bonne paroisse !

Mais le Ciel avait écouté et exaucé le vœu solennel des naufragés. Nos braves marins étaient rendus à leur pays, à leur paroisse, à leurs familles

Aussi, jamais de la vie, je n'ai entendu de *Te Deum* chanté avec plus d'entrain et de ferveur que celui qui fit résonner les vieilles voûtes de l'église Ste-Marie, en cette circonstance.

Après la messe j'eus occasion de converser avec Jean Babin, le capitaine du brigantin naufragé, et voici à peu

près la substance du récit qu'il me fit de leur terrible expérience.

Partis de Ste-Marie avec une charge de planches pour le marché des Antilles, ils n'avaient rencontré que du beau temps et du bon vent jusqu'à l'entrée du golfe du Mexique. Mais arrivés à cette latitude, une affreuse tempête s'était déchainée tout à coup, tempête qui en peu de temps avait tourné en vrai cyclone.

Le vaisseau avait pu résister aux premières atteintes de l'ouragan, jusqu'à ce qu'une énorme vague, le prenant par le flanc, l'eut porté jusqu'aux nues, pour le laisser retomber sur le côté, avec la mâture et les voiles trainant dans la mer.

L'équipage avait grimpé alors sur l'autre côté du vaisseau chaviré où il s'était cramponné du mieux possible. Et c'est dans cette situation là, que l'un des matelots du nom de Pitre Comeau, au risque de se faire emporter par les vagues, parvint à se saisir d'une hache attachée à la rampe et coupa les deux mats, qui, se séparant du vaisseau, entraînent les voiles et les cordages avec eux.

Le vaisseau ainsi allégé se redressa de lui-même, et nos marins avec beaucoup de difficulté purent enfin se hisser jusqu'à l'arrière-pont, où ils s'attachèrent solidement aux rampes, pour ne pas être emportés par les vagues énormes qui déferlaient à tout moment sur le malheureux brigantin.

Et ce fut ainsi pendant cinq jours et cinq affreuses nuits, que nos pauvres marins restèrent attachés sur ce vaisseau à moitié rempli d'eau et que les vagues balayaient à tout moment, n'ayant pour toute nourriture

qu'un peu de viande crûe et salée, que l'un des matelots était venu à bout d'aller chercher dans la cabine du cuisinier.

Vers le soir du cinquième jour ils étaient à peu près tous rendus au bout de leurs forces, se mourant de soif, de faim et de fatigue.

C'est alors que le capitaine Babin ranimant le peu d'énergie qui lui restait, cria à ses compagnons d'écouter ce qu'il avait à leur dire.

"Mes amis, dit-il, je crains que c'est la fin, nous sommes perdus. En conséquence préparons-nous de notre mieux à aller comparaître devant notre Juge !

"Cependant avant d'abandonner tout espoir, essayons si le Ciel ne viendrait pas à notre secours.

"Je propose donc que nous fassions un vœu."

"Oui, oui, faisons un vœu," répondirent tous ses compagnons.

"Alors voici, dit le capitaine, nous promettons à Dieu s'il nous conserve la vie, d'aller en pèlerinage à l'église Ste-Marie le premier dimanche après notre arrivée au pays.

"Nous nous y rendrons tous, nu-tête, nu-pieds, n'ayant qu'un bout de cordage pour ceinturon et revêtus des habits que nous portons en ce moment. Nous nous confesserons et communierons, et de plus nous ferons chanter seize grand'messes pour les âmes du purgatoire. Est-ce convenu?"

"Oui, nous le promettons, dirent tous les membres de l'équipage.

"Alors, mes amis, à la grâce de Dieu, et prions de tout notre cœur."

La nuit suivante, le vent tomba considérablement, la mer devint moins houleuse et le lendemain avant-midi, la situation s'était déjà tellement améliorée que nos braves marins commençaient à reprendre courage tout de bon.

Ce fut vers le milieu de l'après-midi qu'ils aperçurent à l'horizon une voile qui venait de leur côté, et quelques heures après le "Dauphin" une grande goélette qui s'en retournait à Ste-Marie, ayant aperçu les signaux de nos naufragés, s'approchait du brigantin désarmé et prenait à son bord le malheureux équipage, pour le ramener sinon sain, du moins sauf à la Baie Ste-Marie.

"Oui, certes, ajoutait le capitaine Babin, il y a encore des miracles d'accomplis dans le monde, car je considère notre sauvetage comme un vrai miracle. Et soyez persuadé que nous allons bien remplir notre vœu et bien remercier le bon Dieu qui a eu pitié de nos pauvres femmes et de nos petits enfants." Et ce disant, le bon marin essuyait de grosses larmes qui coulaient sur son visage tout ému.

Maintenant revenons à *Shédiac*.

Il faut vous dire que dans le temps dont je vous parle, ce nom de Shédiac était loin d'être en odeur de sainteté à la Baie Ste-Marie, et voici pourquoi.

A tous les ans et souvent plusieurs fois l'an, des individus venant un peu de partout, des colporteurs, des agents, des *pedlars*, etc., envahissaient cette partie de la Nouvelle-Écosse pour y écouler leur marchandise.

Comme Shédiac était alors comme aujourd'hui, le nom d'une ville française bien connue, nos colporteurs

et autres aventuriers pour se donner du ton et établir une espèce de parenté entre français, à la question d'où êtes-vous, répondaient assez souvent ! "Oh ! moi, je suis de Shédiac," fussent-ils de la Patagonie ou de Timbouctou.

Maintenant est-il nécessaire de dire, que parmi ces agents et autres trotteurs, il s'en trouvait parfois qui n'étaient point, comme on dit, la crème de la crème, et loin d'être des saints.

Aussi plusieurs d'entre eux se rendirent-ils coupables de coups pendables, volant, trichant nos bonnes gens de la Baie Ste-Marie, sans compter bien d'autres méfaits encore plus regrettables.

Ainsi on peut comprendre que Shédiac, bien à son insu sans doute, jouissait à la Baie Ste-Marie dans ces temps-là d'une renommée loin d'être enviable. A tel point que lorsqu'on voulait traiter un quelqu'un de vaurien, ou n'avait rien de plus expressif que de dire qu'il n'était qu'un *Shédiac*.

Un jour un excellent jeune homme, qui, cette fois, appartenait réellement à Shédiac, arrive à Meteghan avec un stock de livres de prières, de médailles, chapelets et autres objets de piété.

Il s'arrête d'abord chez un bon vieillard du nom de Robichaud qui le recut bien poliment.

En apprenant ce que le jeune colporteur avait à vendre : "Très bien, très bien, lui dit le vieux Robichaud, vous arrivez juste à temps, car mon livre de prières est tout en lambeaux et mon chapelet n'a plus que quatre dizaines. Voyons votre marchandise."

Et le jeune *Shédiac* d'ouvrir son ballot et d'exhiber son butin.

Le bonhomme Robichaud avait déjà examiné une bonne partie de la marchandise, lorsque tout à coup et comme mû par un ressort invisible, il se redresse de toute sa hauteur et se met à dévisager notre jeune marchand.

“Écoutez donc, mon ami, lui dit-il, dites-moi, d’où êtes-vous, d’où venez-vous?”

Et le jeune homme de répondre bien innocemment :

“Moi ? mais je viens de Shédiac.

“Comment ! de Shédiac ? s’écrie Robichaud, alors, vite, vite, mon petit bonhomme, prends ton paquet et fiche ton camp. Je ne souffre point de *Shédiac* dans ma maison ! !”

*
* *

Maintenant je dois dire que malgré quelques petites particularités du genre de celle que je viens de raconter, et une défiance parfois outrée à l’égard des étrangers, je trouvai là une population des plus intelligentes, industrielle, polie et très hospitalière. Aussi je n’oublierai jamais l’accueil bienveillant et tout aimable que l’on me fit un peu partout au cours de ma visite.

Mais il est vrai—et nous pouvons tous en rire ensemble aujourd’hui—je n’étais pas de *Shédiac* !



Un Effet

Lors de ma visite à la Nouvelle-Écosse, un bon vieil habitant de Digby me raconta un incident assez drôle qui était arrivé dans cette partie du pays il y a quelques années passées.

On était à construire un embranchement de chemin de fer qui traversait un canton habité presque exclusivement par de bons et paisibles Acadiens.

La compagnie qui avait le contrat pour faire cet ouvrage avait crû bon de faire venir du Cap-Breton une centaine de travailleurs Écossais, de grands et forts gailards, mais les meilleurs garçons du monde lorsqu'ils ne visitaient point la bouteille de whisky.

Par contre lorsqu'ils avaient le malheur de vouloir fêter le dieu Bacchus, ce qui leur arrivait invariablement aux jours de payement, ils devenaient alors de vrais démons sous l'influence de la boisson et jetaient la terreur partout où ils venaient à passer.

A un tel point que nos bons Acadiens s'étaient vus parfois dans l'obligation de se barricader dans leurs maisons à certains soirs, pour se mettre à l'abri des visites tapageuses de nos Écossais avinés.

Dans tout le canton on les appelait, "*Les Railroads.*"

Ainsi les *Railroads* avaient fait ceci, avaient fait cela étaient passés par ici ou par là, les *Railroads* avaient engendré querelle dans telle place, s'étaient battus dans telle autre, etc. ; on n'entendait que cela dans tout le pays.

Or, cette année-là, le Curé de M.... s'était dit aux approches de Noël qu'il célébrerait cette grande fête avec plus de solennité que de coutume, si possible. En conséquence il s'était procuré de Montréal une magnifique crèche de Noël avec les figures de l'Enfant-Jésus, de la Sainte-Vierge et de Saint-Joseph, ainsi que celles de l'âne et du bœuf.

Mais quant aux bergers, il s'était dit que pour cette année-là il aurait de vrais bergers en chair et en os, et dans ce but il avait exercé bien en secret une quinzaine de ses paroissiens qui devaient revêtir pour l'occasion un costume aussi ressemblant que possible à celui des anciens bergers et qui, armés du baton pastoral, devaient faire leur entrée dans l'église le soir de Noël, à minuit juste, tout en chantant avec entrain le Cantique "Ça Bergers assemblons-nous".

L'affaire devait être tenue bien secrète, avait dit le bon Curé, afin de produire un meilleur effet.

Noël était arrivé. Il faisait une nuit magnifique avec une belle grande lune répandant ses rayons argentés sur les arbres tout couverts de neige et de givre.

A l'église la cloche venait de sonner le dernier coup. Il était minuit, c'était le moment solennel, et la foule qui emplissait l'édifice sacré était à genoux attendant dans le plus profond silence l'entrée du Prêtre pour le commencement des offices de la Nuit Mystérieuse.

Tout à coup les portes de l'église s'ouvrent avec fracas. Ce sont nos bergers qui font leur entrée solennelle tout en faisant résonner le parvis de leurs batons de pasteurs. "Ca Bergers" est entonné avec éclat, mais il n'y eut que l'intonation, car aussitôt une clameur formidable s'élève de toutes les parites de l'église, de la part des femmes et des enfants surtout, qui se mettent à crier : *"Les Railroads, v'la les Railroads"*.

Et nos malheureux Bergers de s'arrêter aussitôt et de battre en retraite bien vite, car en un clin d'œil une cinquantaine des paroissiens avaient quitté leurs sièges pour s'élancer sur les intrus qu'ils bousculaient et mettaient à la porte sans cérémonie.

Ce ne fut qu'une demi-heure après que l'on parvint à se reconnaître de part et d'autre et à se rendre compte de la vraie situation.

Certes, le bon Curé avait produit un effet, mais un peu différent de celui auquel il s'attendait.



Salomon

Comme je vous l'ai déjà dit, dans mon jeune temps nous n'avions pas comme aujourd'hui parmi les nôtres, des juges, des sénateurs, des avocats, des membres de parlement et autres hommes de loi pour nous administrer la justice et nous fabriquer des règlements comme ceux qui nous régissent aujourd'hui plus ou moins tendrement.

Seuls, pouvions nous compter quelques pâles et rares luminaires dans le domaine judiciaire qu'on désignait alors sous le nom de *Juges à paix*.

N'ayant pas eu l'avantage de suivre les cours d'études des gens du barreau, il s'ensuivait naturellement que leurs connaissances en fait de loi se trouvaient assez limitées, ce qui ne les empêchait pas cependant, de faire preuve assez souvent d'une certaine sagesse et de beaucoup de bon sens, dans leurs décisions des causes qui leur étaient présentées.

Nous avons vers ces temps-là dans notre canton, un de ces Juges *in pello* qui avait beaucoup de vogue parmi les plaideurs, et dont la renommée s'étendait au loin dans le pays, où l'on avait fini par l'appeler le nouveau *Salomon*, et voici à quelle occasion.

Par un beau matin, voilà que deux femmes du voisinage arrivent chez lui en vraies furies et s'emparent sans façon de son humble cour de justice, pour s'y disputer avec acrimonie et beaucoup d'acharnement, la propriété et la possession d'une cucurbitacée bien connue et vulgairement appelée une citrouille.

Il faut avouer que c'était un fameux comestible, si jamais il en fut, un fruit monstre qui ne pesait pas moins de cent livres, qui avait été enlevé de son jardin pendant la nuit et qu'on avait abandonné sur la route pour une raison ou pour une autre.

Peut-être le voleur ou plutôt la voleuse avait-elle manqué de forces pour transporter plus loin la gigantesque citrouille, ou bien l'avait-elle abandonnée subitement en chemin, de peur d'être pincée sur le fait par quelqu'un qui serait survenu au moment du delit.

Toujours est-il que la cause promettait d'être très embrouillée, vu que les deux plaignantes possédaient chacune un jardin potager avec de belles et grosses citrouilles toutes dorées, où miroittaient les doux rayons du soleil de septembre, sans compter que le larcin avait eu lieu aux heures indues de la nuit, à l'abri de profondes ténèbres et sans aucun témoin.

Il est donc facile de comprendre que la plaidoirie fut assez longue et très animée.

L'une des plaignantes jurait sur sa grand'foi et par

tous les saints du paradis, que la citrouille était certainement la sienne et qu'il était facile de pouvoir l'identifier comme telle, par le fait que la tige en croissant avait pris la forme repliée de la lettre S.

L'autre plaideuse de son côté affirmait de toute la force de ses poumons et avec surabondance de gesticulations, que le gros fruit lui appartenait bel et bien, et que pour se convaincre de la vérité qu'elle disait, on n'avait qu'à examiner l'un des côtés de la citrouille, et et qu'on y verrait un certain dépôt de couleur blanche que les hirondelles ou autres oiseaux du Ciel y avaient laissé tomber en passant au dessus de son jardin.

Au milieu de tout ce patati patata de clameurs féminines et de plaidoiries acharnées, notre juge de paix, en vrai Salomon, restait calme et impassible comme le digne représentant de l'immuable justice.

A un moment donné, il commande le silence et donne l'ordre d'aller quérir la fameuse citrouille, cause du litige et de tout le tapage.

On la lui apporte et après l'avoir examinée on ne peut plus consciencieusement, notre nouveau Salomon prenant alors son ton le plus magistral, commence ainsi son adresse à la cour assemblée.

“Mesdames, dit-il, votre cas est assez remarquable et, il faut le dire, très singulier ; car, d'après les témoignages entendus et les marques d'identification que j'aperçois bien en effet sur la citrouille ici présente, il semblerait que cette cucurbitacée appartiendrait en même temps et à la fois, à l'une et à l'autre de vous deux, ce qui n'est

pas possible d'après les lois générales de la physique et de la saine raison.

“Or donc, je vais m'en servir dans votre cas de la sagesse du grand Salomon, mon prédécesseur, qui, lorsque deux femmes comme vous se disputaient devant lui la possession d'un enfant nouveau-né, et ne sachant à laquelle le donner, eût recours dans ce sérieux dilemme à un moyen tout à fait extrême qui fut de diviser de son épée l'enfant en deux parties égales, deux parties qui devinrent comme cela une paire de *bessons* (jumeaux) qu'il partagea entre les deux contestantes, qui retournèrent alors chez elles contentes et assez satisfaites.

“Je vais donc à son exemple diviser ce gros fruit en deux parties égales que nous considérerons pour le moment comme des *bessons en citrouille*. Prenez chacune votre part, ou votre *besson* si vous voulez, retournez chez vous et ne revenez plus ici pour vous y disputer. Oui ! dorénavant, tachez de vivre en paix ; *pax vobiscum*, comme dit notre curé lorsqu'il prêche en latin.”

Les deux plaideuses s'en retournèrent chez-elles, dit-on, plus ou moins satisfaites, mais non sans s'être fait encore une fois de bien gros yeux et s'être lancé en partant l'apostrophe plus ou moins dévisageante : “t'as pas gagné toujou !”

Inutile d'ajouter que notre Juge de Paix pour pouvoir diviser à l'amiable sa fameuse citrouille en deux parties et par là servir les fins de la justice, avait jugé à propos de varier un tant soit peu le récit biblique, comme on vient de le voir.

Mais, que voulez-vous, il avait affaire à des gens qui

dans ces temps-là étaient très peu ferrés en fait d'écriture Sainte, et qui sait, peut-être que lui-même pour une raison ou pour une autre, se trouvait sous l'impression que le premier Salomon en avait agi de la manière décrite dans la célèbre cause *re La Citrouille*.



Trésors Cachés

En 1854 il y eût tout un émoi, toute une fièvre qui, après s'être emparée de la plupart des habitants de notre village, continua de se propager un peu partout dans le pays.

Il faut avouer aussi qu'il y avait matière à exciter même les plus flegmatiques, car il ne s'agissait ni plus ni moins que de la découverte de l'un des trésors cachés autrefois par le célèbre capitaine Kidd, le riche et redoutable forban dont tout le monde a entendu parler.

Dans toutes les habitations, au coin des rues et sur les routes, quand les gens se rencontraient, le sujet de toutes les conversations ne roulait que sur le fameux corsaire et sur ses trésors, qu'on disait alors plus que jamais avoir été enfouis dans notre partie du pays, et en conséquence tout le monde ne rêvait qu'aux doublons espagnols et aux immenses richesses qui deviendraient la part de ceux qui seraient assez fortunés pour trouver les précieuses cachettes.

Voici maintenant l'évènement qui avait donné lieu à cette commotion quasi-générale de cette époque-là.

Sur le côté sud de la rivière Peticodiac, à la tête de la baie de Chignectou, se trouve une falaise connue sous le nom du Cap des Demoiselles, un endroit désert, aride et assez éloigné de toute habitation, où les pêcheurs de *galle* (alose) des villages dits Gautreau, Belliveau, le Cap, Beaumont avaient coutume de s'arrêter parfois pour y attendre la marée qui devait les ramener chez eux, ou bien pour y passer la nuit, afin de pouvoir retourner plus matin aux endroits accoutumés de la pêche.

Sur le haut de cette falaise en question se trouvait une éclaircie où les pêcheurs avaient dressé des tentes et quelques cabanes pour se mettre à l'abri des mauvais temps, et au centre de cet espace qui formait un espèce de carré, se trouvait entre autres, une certaine pierre de moyenne grandeur, qui servait depuis bien des années à exercer les muscles et l'agilité de nos jeunes pêcheurs, en ce qu'ils avaient coutume, aux moments libres d'essayer de la franchir à la course et d'un seul bond.

C'était une pierre bien connue des marins qui fréquentaient cette localité, et par suite des exercices auxquels elle se prêtait, on l'avait surnommée la *Roche à Sauter*.

Or, un certain jour que nos pêcheurs se trouvaient au large, très occupés cette après-midi-là à retirer de leur seines le poisson qui donnait abondamment, ils aperçurent un grand voilier à trois mats venant du sud, qui, après les avoir dépassés, continua de monter jusqu'à la *goule* (goulet) de la rivière où il jeta l'ancre, tout près et en face de cette même falaise du Cap des Demoiselles.

Jusque-là il n'y avait rien eu de bien étrange dans la

manœuvre de ce navire, mais ce fut bien autre chose, lorsque l'on s'aperçut que la forte partie de l'équipage, quittait le bord pour gravir le rivage et se rendre jusqu'aux cabanes de nos pêcheurs, où on les vit travailler pendant quelque temps, en se servant, à ce que l'on crût, d'une espèce de grue qu'ils avaient érigée.

Quelques heures après ils retournaient à leur vaisseau, qui, ayant levé l'ancre, se mettait en route de nouveau pour filer à toutes voiles vers le sud d'où il était venu.

On peut s'imaginer si les conjectures allèrent leur grand train ce jour-là parmi nos braves pêcheurs, à propos de la venue et du départ précipité de ce navire mystérieux.

Mais ils étaient loin de prévoir la surprise qui les attendait au Cap des Demoiselles à leur retour ce soir-là.

A part des traces que les gens du trois mâts avaient laissées sur le rivage, on vit bien qu'ils s'étaient rendus jusqu'aux cabanes, et que là par quelques moyens ou autres, ils étaient venus à bout de remuer la *Roche à Sauter*, qu'ils n'avaient pas pris la peine de remettre tout à fait en place avant de s'en retourner.

Inutile de dire s'il y eût stupéfaction générale chez nos bons pêcheurs, eux qui s'étaient toujours imaginé que la pierre était profondément enfoncée, tandis qu'elle n'était en réalité qu'à la fleur du sol.

Cependant, après cette première surprise passée, ils résolurent de pousser l'aventure jusqu'à sa fin, et, s'armant de gros pieux et de solides bâtons, par des efforts combinés ils ne tardèrent pas à remuer de nouveau notre *Roche à Sauter*, qui, cette fois, laissa bien à découvert une certaine excavation, où se trouvait à ne pas s'y

tromper, l'empreinte encore toute fraîche de l'un de ces grands vases de métal d'autrefois, qu'on appelait des *pots à trois pattes*.

De désespoir et de désappointement, on se mit tout de même à fouiller la cavité dans tous ses coins et recoins, avec le résultat peu consolant qu'on finit par y trouver, au milieu du sol ainsi bouleversé, un beau doublon d'or espagnol, que les gens du trois mâts y avait laissé tomber par mégarde dans leurs retraite plus ou moins précipitée.

Comment décrire les regrets et les soupirs qui succédèrent à cette dernière découverte, à la pensée d'avoir été si longtemps à portée de la fortune et sans jamais en avoir eu seulement le moindre des soupçons.

Il va sans dire que la nouvelle de l'enlèvement du pot d'or se répandit comme une trainée de poudre dans tous les alentours, et que les vieilles histoires et les vieilles traditions de trésors cachés, furent toutes ravivées de nouveau et mises à l'ordre du jour.

Des bandes de chercheurs furent aussitôt organisées pour faire des fouilles un peu partout dans le pays, des fouilles qui devaient toujours avoir lieu pendant la nuit et commencer à l'heure mystérieuse de minuit, comme le prescrivait une ordonnance dans la légende de ces temps-là.

Pour localiser les trésors enfouis il fallait suivre un cérémonial tout particulier et connu que du petit nombre quant à son entité.

Il fallait premièrement et de toute nécessité se procurer une bonne (verge qu'attirent les métaux) et ainsi armé, on commençait à minuit par promener cet

instrument *rade* dans les localités où l'on pensait y avoir de l'argent de caché, gardant pendant ce temps-là le plus profond des silences, et lorsque la verge magique donnait signe de vouloir se pencher vers la terre, c'était alors le signal pour nos chercheurs d'or de s'arrêter et de tracer un certain cercle plus ou moins spacieux tout autour de l'endroit indiqué par la *rade*, cercle qu'il fallait en plus bien asperger d'eau bénite, pour chasser les mauvais esprits qui tâcheraient d'empêcher les chercheurs d'arriver jusqu'aux trésors.

Une légende de ces temps-là disait que les forbans, avant d'enterrer un trésor, avaient coutume de tirer au sort entre eux et que celui qui se trouvait ainsi désigné était mis à mort par ses compagnons, qui l'enterraient à côté du trésor dont on voulait qu'il eût la garde, jusqu'à ce que l'on vint le relever de sa charge par les paroles d'une formule secrète et connue que des forbans seulement.

Mais il était dit qu'en se servant d'eau bénite de la manière prescrite, en faisant une prostration avec les bras en croix, et en gardant ensuite un silence parfait durant le creusement du terrain, il était possible de s'emparer du magot sans trop de difficulté mais qu'au contraire si les conditions requises n'étant point observées, le trésor, au moment d'être enlevé, changeait de place et s'évanouissait de lui-même, laissant les chercheurs à leurs frais et dépens, pour des travaux devenus inutiles par leur manque de précautions.

Cette rage et cette fièvre de trésors cachés prit de telles proportions vers cette époque-là, que les curés furent obligés de s'en mêler dans plusieurs localités, car l'eau



CHERCHEURS DE TRÉSORS

bénite disparaissait mystérieusement tous les jours et de tous les bénitiers, sans compter qu'un certain nombre de voisins plus tranquils et peu affectés par cette fièvre de l'or, se levaient à certains matins pour trouver leurs champs de patates ou d'avoine tout bouleversés, avec de nombreuses cavités, que creusaient nos rodeurs de nuit, à la recherche des trésors du Capitaine Kidd ; ce qui, tout considéré, n'était pas très agréable ni profitable pour nos fermiers ainsi dérangés sur leurs fermes.

Le tout aboutissait généralement en des chamailleries et autres désagréments entre des voisins, reconnus par ailleurs pour des citoyens doux et paisibles.

Un bon Curé, fatigué et ahuri de tout ce tripotage et des agissements nocturnes de quelques-uns de ses paroissiens, exprima nettement son opinion au sujet de trésors cachés, dans les remarques qu'il fit un dimanche à l'occasion du prône.

“Mes bons amis, leur dit-il, on est venu cette semaine me demander si je croyais qu'il y eût des trésors de cachés dans la terre et s'il y avait du mal à les enlever. La réponse que j'ai faite à ces gens-là, je vous la répète aujourd'hui pour l'intérêt de tout le monde.

“Qu'il y ait des trésors dans la terre, sans doute que j'y crois et de toutes les forces de mon âme. Des trésors, mais il y en a partout dans cette paroisse, sur toutes vos fermes, et vous n'avez qu'à les chercher pour les trouver.

“Comment faut-il s'y prendre?... C'est bien simple, servez-vous de bonnes charrues, remuez bien le sol semez-y de la bonne graine, et je vous promets qu'à l'automne vous trouverez là des trésors, bien plus sûrs et

plus profitables que les trésors chimériques après lesquels vous courrez maintenant. Et ces trésors vous les trouverez non seulement une fois, mais à tous les ans, et cela sans avoir à trotter pendant les nuits pour perdre votre sommeil et déranger tous vos voisins.''

Cependant, toute plaisanterie de côté, il n'y a point de doute que, d'accord avec les légendes et la tradition, des dépôts d'or ou d'argent plus ou moins considérables, furent secrétés par-ci par-là dans nos parages qui furent pendant longtemps des lieux de refuge pour les nombreux flibustiers d'autrefois, lorsqu'ils se sentaient trop vivement pressés par les *chasseurs de pirates* ou par d'autres pirates mêmes, puisqu'il leur arrivait assez souvent de vouloir s'entrevoler, nonobstant les lois de leur fraternité et leur soi-disant code d'honneur.

Un de nos voisins, qu'on appelait le vieux Sauveur à Mélem, un jour qu'il traversait un portage conduisant à Memramcook, aperçut un bout de faucille qui se trouvait planté dans l'écorce d'un arbre non loin du sentier. L'idée lui vint qu'il y avait peut-être quelque chose de caché au pied de cet arbre et que la faucille n'était qu'un signe de reconnaissance. Sa conjecture disait vrai, car après avoir pioché quelque temps, il réussit à déterrer une petite boîte assez mal conservée, mais contenant tout de même un bon rouleau de billets de la banque de France, devenus presque méconnaissables, ainsi que plusieurs pièces d'or et d'argent dont il ne voulut jamais nous révéler le montant.

Cette monnaie que j'ai pu voir moi-même en partie, avait dû appartenir dans ce cas-ci, à quelques fugitifs Acadiens au temps de la déportation de 1755, qui, dans

leur fuite à travers les bois, l'auraient déposée près de ce portage, avec l'intention d'y revenir la chercher, lorsque le calme se serait rétabli dans le pays.

Un personnage bien connu et aujourd'hui assez favorisé des biens de ce monde, est le possesseur d'un vieux parchemin qui dût appartenir aux forbans d'autrefois. J'ai pu avec difficulté y débrouiller l'inscription suivante :

X			
X			
4 o a 2	e. m. g. 8	1000	p. d.
T			
S	l. a. l.	2000	p. d.
x		•	•

D'après la tradition et un vieux bouquin en ma possession, il paraîtrait que les principaux endroits de refuge où nos flibustiers auraient enfoui leur butin, se trouveraient dans les alentours de la baie de Chignectou et les côtes de la Baie de Fundy, et du côté du nord ils auraient choisi les environs de la baie de Cocagne, du cap de Richibouctou, l'île Boishébert, l'entrée du hâvre de Caraquet, et l'île de Miscou.

Il est fait mention également dans mon vieux livre, d'une *Anse à l'Ours* que je ne rencontre nulle part sur nos cartes géographiques, mais qui doit se trouver, dit-on, quelque part à la Nouvelle-Ecosse et où les flibustiers auraient déposé à certains temps des valeurs considérables.



Coutumes d'Autrefois

Que les temps sont changés ! Dire, par exemple qu'autrefois pour pouvoir faire sa première communion il fallait s'y préparer pendant trois longs mois . . .

Aussi, je vous dirai que pour ma part, j'eus à parcourir sept milles, soir et matin, pendant cet espace de temps, afin d'assister aux leçons du catéchisme de la première communion, qui se donnaient à l'église paroissiale située alors à cette distance de la maison paternelle.

Il est vrai que c'était pendant les mois de la belle saison et que légèrement accoutré et n'ayant aux pieds que les chaussures du vieux père Adam, je franchissais cette distance tous les jours avec la légèreté et la vitesse d'un vrai lapin.

Le soir, revenu à la maison, la croûte n'en goûtait que mieux et le sommeil n'en était que plus profond.

Au village pour apprendre notre catéchisme, il fallait avoir recours à quelques unes des rares personnes qui savaient lire dans ces temps-là.

Cependant il arrivait parfois que quelques-unes des bonnes mères de famille, enseignaient elles-mêmes à leurs enfants le catéchisme qu'elles savaient par cœur d'un bout à l'autre, bien qu'elles n'eussent jamais appris à lire.

LE SIGNE DE LA CROIX

Dans toutes les familles on apprenait à la jeunesse d'alors à faire le signe de la croix dès l'âge le plus tendre. On nous disait de faire ce signe auguste :

- 1° La première chose en s'éveillant le matin.
- 2° Chaque jour en sortant de la maison pour la première fois.
- 3° En commençant l'ouvrage de la journée.
- 4° Au départ pour un voyage.
- 5° Après un éclair de tonnerre comme remerciement d'avoir été préservé de la foudre.
- 6° Avant de changer d'habits, afin de préserver la modestie.
- 7° Avant de se jeter à l'eau pour se baigner dans quelque cours d'eau.
- 8° Quant aux barbus ils ne manquaient pas de se signer avec leur rasoir avant de commencer à se raser.
- 9° Il était toujours édifiant de voir le semeur avec sa sacoche de grain au cou, commencer les semailles du printemps en faisant un grand signe de croix avec la première poignée de grain, qu'il lançait ensuite sur le terrain déjà préparé.

On ne manquait jamais de dire le bénédicité et les grâces à chaque repas, ce qui ne nuisait en rien à l'appétit d'un chacun.

On saluait toujours le Prêtre partout où on le rencontrait.

En passant devant une église on ôtait respectueusement son bonnet pour saluer ainsi le Très Saint Sacrement de l'autel, etc. etc.

Et, ma foi, combien d'autres belles et pieuses pratiques qui existaient autrefois chez nos pères très chrétiens, et qui tendent malheureusement à disparaître de nos jours.

Ah ! Ah ! . . . j'entends rire d'ici nos sceptiques et nos incrédules d'aujourd'hui, traitant de puérides et de superstitieuses ces belles pratiques d'autrefois.

Allons donc ! Messieurs les esprits forts, serait-ce puérité, serait-ce superstition de se servir du signe auguste de la Rédemption afin d'attirer la bénédiction du ciel sur soi et sur ses travaux ? . . .

Mais quoi, vous osez nous traiter de superstitieux, fi donc ! Ne vous ai-je pas vus, vous les grands savants, vous les dégagés de toute superstition, ne vous ai-je pas vu, dis-je, vous hâter par exemple d'aller TOUCHER DU FER toutes les fois que vous rencontriez un prêtre. La rencontre d'une soutane, de la calotte comme vous dites, portait malchance et il fallait de toute nécessité aller TOUCHER DU FER afin de se préserver du maléfice.

Vraiment, c'est à ne pas y croire dans un siècle qu'on dit si éclairé !

Combien de fois n'ai-je point vu des messieurs et des dames du grand monde traverser la rue à la hâte, pour aller embrasser un poteau à lampe : on venait de rencontrer un prêtre. Malheur ! malheur ! . . .

Et dans les trains, combien de fois n'ai-je pas vu ces mêmes gens, à l'entrée d'un Curé dans le compartiment,

se hâter de fouiller dans les poches de leurs habits pour pouvoir se saisir d'un canif ou d'un paquet de clefs, ou à défaut de ces objets, s'empresser de manipuler la pointe en fer de leur ombrelle. Oh ! du fer, du fer, mais il en fallait à tout prix afin d'obvier à la malchance d'avoir fait la rencontre d'un Curé.

Mais riez donc, riez donc maintenant messieurs les esprits forts !... Que serait-ce si je rapportais les mille et une autres bizarreries, folies, excentricités, et pratiques superstitieuses qui forment l'apanage de votre irrégion ?...

Et dire que ce sont ces mêmes gens-là qui voudraient se moquer des pratiques chrétiennes et raisonnables, par lesquelles on fait le signe de la croix, on dit une prière avant et après le repas, on salue le Prêtre, le représentant du Christ, on dit bon jour au Dieu de l'Eucharistie en passant devant son temple ! Allons donc ! allons donc !!



Noël, chez les anciens Acadiens, était une fête essentiellement religieuse. Point de *Santa Claus*, point de bas pendus à la cheminée, d'étrennes, d'échange de présents, et autres coutumes qui existent chez certaines nations.

Mais en revanche la partie religieuse de cette grande fête ne laissait rien à désirer chez nos ancêtres.

D'abord il y avait confession et communion générale dans chaque paroisse. Les églises étaient décorées avec toute la splendeur possible. Il va sans dire qu'il y avait Messe de Minuit, célébration qu'on tente d'abolir au-

jourd'hui en certains quartiers, pour des raisons qui n'en sont pas.

Oh ! les belles crèches de Noël qui racontaient si bien à leur manière le grand événement de la naissance du Messie et qui ne manquaient jamais d'attirer l'attention de tout le monde, mais surtout des petits enfants qui ne pouvaient se lasser d'admirer le beau petit Jésus et de contempler avec des yeux étonnés, le bœuf, l'âne et les montons qui faisaient garde autour de l'Enfant-Dieu ! . . .

Et que dire des chants suaves et mélodieux, de ces *vieux noëls*, de ces incomparables cantiques français qui faisaient résonner les voûtes de nos églises à cette occasion-là ?

"Les anges dans nos campagnes", "Ça Bergers Assemblons-nous," "Il est né le Divin Enfant," "Nouvelle Agréable," "Dans cette Étable," "A l'exemple des Anges", "Silence Ciel, silence terre," etc. etc.

Tenez, vous le dirai-je, pour moi un Noël sans ces bons vieux cantiques, est un Noël manqué, voilà.

LE JOUR DE L'AN

Pour les anciens Acadiens on peut dire que le jour de l'An était la fête de famille par excellence, le jour le mieux chomé de toute l'année.

A part son cachet religieux, c'était encore le jour tant désiré des étrennes et des présents, l'époque des visites échangées entre parents, amis et voisins.

On oubliait, ce jour-là, les misères de l'année qui venait de s'écouler et on commençait la nouvelle avec un nouveau de courage. On pardonnait ce à chacun ses

petits torts et la bonne volonté régnait suprême dans tous les villages et dans toutes les familles.

Ce matin-là c'était à qui se lèverait le premier pour aller demander et recevoir la bénédiction des vieux parents.

Il y avait en ceci beaucoup d'ambition et toute une rivalité entre les enfants, car on était sous l'impression que la première bénédiction donnée par les parents ce jour-là comportait plus de chance et plus de bonheur.

Tous les membres d'une famille se saluaient d'une manière toute particulière en se rencontrant pour la première fois le jour de l'An. On se donnait de vigoureuses poignées de main et on se souhaitait toutes sortes de bonheur et de prospérité.

Pour exprimer ses bons sentiments on se servait généralement d'une formule qui finissait invariablement par le meilleur de tous les souhaits : "Je te souhaite le Paradis à la fin de tes jours".

Ce qui avait lieu dans chaque famille se pratiquait également à l'égard de tous les voisins.

On se visitait, on se faisait de part et d'autre les bons souhaits d'usage, et on ne manquait pas de bien s'amuser ensemble au cour de toute la journée.

C'était à l'occasion du premier de l'An que l'on préparait les meilleurs repas de toute l'année. Certes, les cuisinières mettaient tout leur savoir-faire pour préparer les mets qui devaient figurer sur la table du Jour de l'An.

En bon français, on ne manquait pas d'arroser tous ces mets de quelques rasades, pour aider à la digestion, mais cela toutefois sans manquer aux règles de la modération.

J'aimerais de vous entretenir ici de la *Chantdeleur* et de la *Mi-Carême*, mais ce sera pour une autre fois. D'ailleurs, je crains de vous avoir déjà ennuyé avec mes causeries, je ne suis plus jeune, ayant atteint mes nonante ans, et il peut se faire que je commence à radoter.

En finissant, mes jeunes amis, laissez-moi vous faire une dernière exhortation. Marchez sur les traces de vos nobles ancêtres les anciens Acadiens. Comme eux soyez toujours fidèles à votre Saint Religion, gardez votre doux parler français et aimez votre pays.

Si nos ancêtres eussent voulu consentir à abandonner leur foi et leur langage, ils seraient devenus les premiers du pays en influence et en richesses, et il n'y aurait point eu de déportation. Mais ils préférèrent l'exil et le martyre au déshonneur, les biens et le bonheur du Ciel à ceux de la terre. Qu'il en soit ainsi et toujours avec leurs descendants....

LE GRAND PÈRE ANTOINE.





ÉVANGÉLINE

“Évangéline”

(CHANT ACADIEN)

1

Je l'avais crû ce rêve du jeune âge
Qui souriant mannonçait le bonheur,
Et confiante en cet heureux présage
Mes jeunes ans s'écoulaient sans douleur.
Il est si doux au printemps de la vie
D'aimer d'amour les amis de son cœur,
De vivre heureux au sein de la Patrie
Loin du danger à l'abri du malheur. (bis)

CHŒUR

Évangéline, Évangéline !
Tout chante ici ton noble nom,
Dans le vallon, sur la colline,
L'écho répète et nous répond :
Évangéline, Évangéline !

2

Qu'ils étaient beaux ces jours de notre enfance,
 Cher Gabriel, au pays de Grand-Pré,
 Car là régnaient la paix et l'innocence,
 Le noble amour et la franche gaîté !
 Qu'ils étaient doux le soir sous la charmille
 Les entretiens du village assemblé !
 On n'y formait qu'une aimable famille
 Sous ce beau ciel, sous ce ciel adoré ! (bis)

3

Là les anciens devisant du ménage,
 Avec amour contemplaient leurs enfants,
 Qui réveillaient les échos du village
 Par leurs refrains et leurs amusements.
 La vie alors coulait douce et paisible
 Au vieux Grand-Pré, dans notre cher pays,
 Lorsque soudain, notre ennemi terrible
 Nous abreuva de malheurs inouïs ! (bis)

4

Hélas ! depuis sur la terre étrangère
 J'erre toujours en proie à la douleur,
 Car le destin dans sa sombre colère
 M'a tout ravi, mes amis, mon bonheur.
 Je ne vois plus l'ami de mon enfance
 A qui j'avais juré mon tendre amour,
 Mais dans mon cœur je garde l'espérance,
 De le revoir dans un meilleur séjour. (bis)

Évangéline, Évangéline !
 Tout chante ici ton noble nom,
 Dans le vallon, sur la colline
 L'écho répète et nous répond :
 Évangéline, Évangéline'' !

“Plainte et Pardon”

(CHANT ACADIEN)

I

Je l'avais dit dans ma sombre misère :
Point de pardon pour l'injuste agresseur
Qui de l'enfer suscitant la colère,
Nous abreuya de peine et de douleur.
Cruel destin ! pourquoi nous faire un crime
D'être français, enfants de l'Acadie ;
Pourquoi punir l'innocente victime
Dont le seul tort fut d'aimer son pays ! (bis)

CHŒUR

Mais pardonnons, c'est Dieu qui nous l'ordonne,
Oui, pardonnons, mais que le souvenir
Des jours amers jamais nous abandonne,
Sur le passé guidons notre avenir.
Nous les enfants des preux venus de France,
Comme eux soyons sans reproche et sans peur,
N'oublions pas leurs actes de vaillance,
Suivons comme eux le chemin de l'honneur.

2

J'entends toujours la voix triste et plaintive
De nos aïeux, les martyrs de Grand-Pré,
Et cette voix qui du passé m'arrive
Brise mon âme et mon cœur est navré.
L'entendez-vous? . . . C'est le sombre murmure
D'un petit peuple à jamais condamné,
Qu'on égorge et qu'on livre à la torture,
Pour lui ravir sa foi, sa liberté. (bis)

3

Les voyez-vous, là-bas sur cette plage,
De ce pays les nobles pionniers,
Meurtris, sanglants, réduits à l'esclavage
On les bannit de leurs chers foyers.
Pourquoi, Grand Dieu, pourquoi tant l'infortune,
Qu'avaient-ils fait vos enfants dévoués
Pour mériter cet excès d'amertume,
D'être proscrits, à jamais délaissés. (bis)

4

Mais aujourd'hui que renaît l'espérance,
Et que la paix anime tous les cœurs,
Vivons unis, avec la confiance
Qu'ils ont cessé nos troubles, nos malheurs,
Voyez là-haut, une étoile étincelle,
C'est le salut, le guide protecteur
Qui guidera notre faible nacelle
Dans les dangers d'une mer en fureur. (bis)



Poésie Rustique

(Échantillons de chansons *composées* par nos paysans et qu'on chantait au commencement du dernier siècle.)

“ELLE EST TROP JEUNE”

1

C'était par un beau jeudi soir
Je m'en étois pour la d'mander,
Mais j'ai trouvé les portes barrées.
Je m'ai t'assis près de la porte,
“Belle dormez-vous, sommeillez-vous,
Belle, nos amours, y pensez-vous ?”

2

Je ne dors point, ni je sommeille
Toute la nuit je pense à vous.
“En as-tu parlé à ton père?...
J'en ai parlé mais c'est l'refus,
De nos amours pensons-y plus
De nos amours pensons-y plus.”

3

“Beau Monsieur donne-moi ta fille
Beau Monsieur donne-moi ta fille.
“Ma fille elle est encore trop jeune
Elle n'est âgée que de quinze ans.
Tu peux toujours en attendant
Lui faire l'amour en l'espérant.

4

L'amour je ne compte plus la faire
Garçon qui fait l'amour longtemps,
Ils disient vrai qu'il perd son temps,
Oui, je m'en irai sur les îles
Là-bas sur les îles éloignées
Je pleurerai le temps passé
Etc., etc., etc.

COMPLAINTE

1

C'est l'amour et la boisson
Qui m'ont fait faire une folie
J'ai quitté mon régiment
Pour l'amour d'une fille.
Sans permission et sans papier
De mon brave colonel,
J'ai laissé mon régiment
Me croyant d'être en sûreté.

2

Un jour traversant les montagnes
Par les vallons par les rochers
J'ai rencontré trois jeunes hommes.
"Avez-vous eu votre congé ?"
Ah ! oui vraiment, ah ! oui sans doute
Mais hélas ! on me l'a volé,
Il était dans mon portefeuille
Avec beaucoup d'autres papiers.

3

Ils m'ont pris et m'ont emmené
Vite et tout droit à l'Ile de France,
Pour rejoindre mon régiment
Avec mon colonel aimé.
Le conseil de guerre s'étant formé
L'ordre fut de prendre les armes
Et sans pitié pour mon jeune âge
De m'faire mourir, de m'fusiller.

4

Vous allez voir dans un instant
Mon pauvre corps criblé de balles,
Ah ! vous autres mes chers compagnons
Qui allez me faire mourir,
Que le bon Dieu vous le pardonne
Ne me faites pas trop languir.
Visez bien droit, visez au cœur
Et mettez fin à ma douleur. Etc., etc., etc.

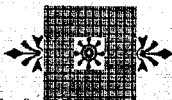


Table des Matières

	Page
Avant Propos.....	3
Il y a Cinquante Ans.....	5
“Marseillaise Acadienne”.....	9
Mariages d’Autrefois.....	11
Anciens Maîtres d’Ecole.....	29
Entre Voisins.....	37
Chanson de la Braiye.....	43
Croyances et Superstitions.....	46
Henriette.....	59
A Propos de Marchands.....	71
Les Revenants.....	78
Madeleine Bourg.....	96
L’Espérance.....	105
Le Vœu des Marins.....	115
Un Effet.....	124
Salomon.....	127
Trésors Cachés.....	133
Coutumes d’Autrefois.....	141
“Évangéline”.....	147
“Plainte et Pardon”.....	149
Poésie Rustique.....	151